


UCEC 2013

ET LES AUTRES ?

**« RELATION AUX AUTRES ET
DIFFERENCES »**



**6^{ème} Université Chrétienne d'Été de
Castanet-Tolosan**



Cette plaquette rassemble les conférences de l'Université Chrétienne d'Été 2013 de Castanet qui s'est tenue début juillet 2013, sur le thème « Et les autres ? Relation aux autres et différences ». Le succès de cette Université et l'intérêt particulier manifesté pour ce thème pourra ainsi se prolonger avec ce document et continuer de nourrir une réflexion aussi passionnante que décisive pour notre temps.

Ce document pourra également vous mettre en route pour notre prochaine Université d'Été, les 2,3 et 4 juillet 2014, et qui aura pour thème : « Médias et rencontres humaines. Chances, risques, défis ».

Autre sujet d'importance en effet, se trouvant au cœur des réflexions politiques, sociales et spirituelles de notre temps. Ne manquez pas dès à présent, et déjà à travers l'apport de ce document, de vous y préparer !

Merci à tous de contribuer à l'entreprise originale de notre Université d'Été et merci pour votre fidélité.

Frère Jean-Marc Gayraud, o.p.

SOMMAIRE

L'Université Chrétienne d'Été de Castanet s'adresse à tous, croyants et non-croyants. Elle favorise un regard plus attentif et mieux informé sur des sujets d'actualité qui sont pour la plupart aussi débattus que mal connus. Les intervenants à ces conférences-débats, outre leur connaissance du sujet traité, se caractérisent par leur ouverture d'esprit et leur intérêt particulier pour le débat.

L'édition 2013, qui s'est déroulée du 3 au 5 juillet dernier, a donné la parole à

Claire-Marie MONNET

Nous autres

4

Dominicaine, philosophe et théologienne, directrice des études de l'Université Dominicaine DOMUNI.

L'homme est un être de désir. Mais le désir est mimétique, source de jalousie et de violence. A l'école d'Emmanuel Levinas et de René Girard, nous verrons comment nous pouvons établir des relations ajustées entre nous.

Erik PILLET

Mon frère différent

12

Responsable de la communauté de l'Arche de Jean Vanier en région toulousaine, communauté accueillant des adultes handicapés mentaux. Ancien président de l'Arche en France.

La différence de l'autre dérange, c'est particulièrement vrai avec les personnes porteuses d'un handicap. Cette différence oblige à modifier ses repères. Nous pouvons ne pas la reconnaître et nous enfermer dans nos certitudes. Nous pouvons aussi découvrir qu'il y a non seulement de la richesse et de la beauté dans l'autre, mais aussi "de lui en moi". Cette reconnaissance d'une humanité commune est un chemin de transformation et de paix.

Marie-Christine MONNOYER

L'économie sociale et solidaire

21

Professeur émérite en sciences de gestion. Responsable de la chaire J. Rhodain à l'ICT.

Le développement de la mondialisation et la financiarisation de l'économie conduisent les entreprises à restructurer les outils de production. Les gains de productivité recherchés pèsent sur les formes du travail salarié. L'ESS propose dans ce contexte de nouvelles formes de régulation économique. Elle cherche à promouvoir un fonctionnement démocratique, un plus grand respect des attentes des consommateurs et des aptitudes des salariés.

Bernadette ESCAFFRE

Le maître au pied de ses disciples

41

Bibliste, vice-doyen de la faculté de théologie de Toulouse.

Au cours du dernier repas avant sa mort, Jésus se lève de table pour laver les pieds de ses disciples. L'évangéliste présente ce geste comme celui d'un amour pour les "siens" jusqu'à l'extrême. Cela veut-il dire que les autres en sont exclus ?

Jérôme GUÉ

La bienveillance à tout prix

47

Jésuite, Délégué Général Loyola Formation. Président du CERAS (Revue Projet).

Qu'est-ce qui habite les jeunes en galère ? Avons-nous tant de différences ? Quelles réponses proposer face à leur situation ? Y a-t-il une bonne nouvelle qu'ils peuvent expérimenter ? Une bonne nouvelle aussi pour ceux qui s'engagent avec eux et finalement pour toute la société. Témoignage et réflexions à partir de 20 ans d'expérience dans la formation et l'insertion.

Michel DAGRAS

Et les autres ? Une question « sacramentelle » !

60

Prêtre diocésain et théologien.

L'altérité est au cœur de la foi chrétienne. Dieu, le Tout-Autre, se fait proche de chacun de nous et nous invite à nous faire proches à notre tour de tous nos frères. Pas un seul domaine de notre vie qui échappe à ce commandement de l'amour. Toutes nos relations personnelles ou sociales pourraient en être marquées.

NOUS AUTRES

Claire-Marie Monnet -- Dominicaine

La question « et les autres » ne va pas de soi. Les autres ont une place dans notre vie avant même qu'on la leur donne. Nous allons étudier cette question à la lumière d'Emmanuel Levinas et de René Girard

I. Au commencement était la relation

Au commencement : réf à Jean. La relation est matrice = lieu où je deviens humain.

Il n'y a pas d'abord, un moi qui va rencontrer un toi, un vous qui va rencontrer un nous, mais il y a dès le départ de l'humanité, de ma vie, une rencontre et une altérité.

La relation n'est pas l'apanage de l'âge adulte, de la maturité ; on le sait bien, l'enfant ne pourrait pas survivre sans relation, il a besoin d'être lavé, langé, accompagné, consolé. Il faut lui parler, car sans cette parole au début de sa vie, il lui manquera quelque chose d'essentiel. Ce qui montre bien que, dès le début, et même in utéro puisque les recherches vont en ce sens, on parle, on communique, on entre en relation avec le tout petit et c'est cette qualité de relation qui va faire la qualité de son développement.

Au commencement était la relation, cela veut donc dire que, dès le départ, nous sommes des êtres relationnels, nous nous constituons, par et dans la relation à l'autre. Très concrètement, l'autre n'est pas une option dans ma vie, pas même un choix que je fais, l'autre est fondamental. C'est pour cela qu'on va dire que c'est une métaphysique, cela touche le plus profond de la nature humaine.

Emmanuel Levinas est le philosophe qui a fait de l'éthique, c'est à dire de l'étude de la relation aux autres, une métaphysique, une philosophie première. Le domaine de la relation aux autres accède au rang le plus fondamental, le plus ultime de la vie humaine.

Alors *premièrement* on relira ensemble les récits de la Genèse, il ne s'agit pas de faire de l'exégèse, mais ces textes nous les prenons comme étant des textes fondateurs de notre humanité, des grands textes qui nous parlent de notre histoire, de notre structure humaine. Dans ces textes, il y a cinq types de relations fondamentales, un peu comme si cette relation originelle, qui nous constitue, se déclinait en cinq relations spécifiques, particulières.

1. Il y a d'abord cette relation très forte avec Dieu (Gn 2, 7)

L'homme est créé par Dieu, cela veut dire qu'il se reçoit d'un autre, plus grand que lui, qu'il est dès le départ lié à un autre que lui. « Alors Yavhé Dieu modela l'homme avec la glaise du sol, il insuffla dans ses narines une haleine de vie et l'homme devint un être vivant »

2. Deuxième type de relation : la relation entre Adam et Eve Gn 3, 1-23)

Dieu dit "il n'est pas bon que l'homme soit seul" et Marie Balmary (Exégète contemporaine) qui croise un regard biblique avec la science psychanalytique, dit que dans cette phrase "il n'est pas bon que l'homme soit seul" l'homme renvoie au genre humain ; et c'est dans un deuxième temps que le genre humain va se différencier en homme et en femme, en Isch et

Ischa. C'est dans la relation de l'homme et de la femme que progressivement va émerger l'humanité. La relation entre Adam et Eve, entre l'homme et la femme, est le lieu où ils vont devenir pleinement eux-mêmes ; ils ne sont pas créés homme et femme dès le point de départ, c'est dans la relation qu'ils ont l'un avec l'autre qu'ils vont devenir ce qu'ils sont. Vous voyez qu'on va très vite rejoindre les débats contemporains, toutes les questions du 'gender', de l'identité sexuelle. Toutes les questions liées au mariage, à la famille, sont contenues en germe ici. Il ne s'agit pas de donner des recettes, il n'y en a pas, il faut entendre les interrogations, les questions qui s'éveillent à travers ces textes de la Genèse. Si les réponses étaient contenues ici, ça se saurait !

3. Relation dans la fratrie (Genèse 4, 1-16)

La relation fraternelle entre Caïn et Abel. Caïn est jaloux d'Abel et le tue. Le mal est entré dans la relation constitutive des personnes. L'intérêt de ce récit de la Genèse, c'est de montrer, à la fois, qu'au commencement est la relation et au commencement aussi la relation est déjà cassée, abîmée, déjà brisée. Cela veut dire qu'il va toujours falloir tenir ensemble le texte : la relation est originelle, constitutive de la personne humaine, mais aussi elle va toujours être à guérir, à restaurer ; elle ne va plus de soi. Donc si nous, dans nos propres vies, les relations que nous pressentons, (que nous savons essentielles et fondamentales), sont abîmées, sont difficiles, sont douloureuses, c'est normal.

Déjà dans la relation homme femme, entre Adam et Eve la relation était brisée, ~~était~~ blessée ; l'écriture dit "ton désir (elle parle du désir de la femme) te portera vers l'homme et il te dominera". Le projet n'est pas tellement festif ! Et Adam va se défendre, la relation est blessée, il y a une rupture de solidarité, il accuse la femme : ce n'est pas moi dit Adam, c'est la femme ! C'est la femme qui introduit le déséquilibre dans la relation, ou même c'est ta faute à toi, Dieu !

La relation elle, est blessée, dans le couple, dans la fratrie, elle est blessée entre les générations, entre parents et enfants puisque l'enfantement se fera dans la douleur. L'enfantement se vit dans une certaine violence, la matrice doit être déchirée, alors qu'on a vu que la relation est la matrice de l'humain. Dès le départ, la matrice doit être déchirée, pour parler comme Freud, le père doit être tué ! Ce récit de la Genèse est étiologique, cela veut dire qu'il présente quelque chose de structurel, de permanent, comme un regard vertical. Il nous aide à comprendre ce que nous vivons aussi aujourd'hui ; il ne va pas apporter de réponses dans la vie, mais il va nous permettre de situer où ça fait mal, et là où ça fait mal, c'est aussi là où c'est essentiel ! Il ne va pas nécessairement nous livrer le pourquoi. Il y a un problème et il est là.

Mais ces récits de la Genèse permettent aussi de montrer que le plan de Dieu, comme le plan d'une maison, le plan de Dieu, est d'être en deçà de la brisure de la relation et il est au delà, il va chercher à restaurer la relation ; vous avez là comme une grande fresque qui ouvre notre histoire, qui ouvre le sens. Toute l'histoire de nos vies comme celle de l'humanité va être de restaurer les relations abîmées, cassées, ou du moins en potentiel et qui tendent à s'actualiser. *Au commencement était la relation*, la phrase de Levinas est consonante avec ces récits de la genèse et, détail technique intéressant, l'imparfait qui est utilisé ici, signe, marque, la permanence du problème : au commencement était la relation, au point de départ est la relation et le point d'arrivée sera la relation. Ce n'est pas quelque chose qu'on rejette dans le passé, auquel il faudrait revenir un peu de manière nostalgique, comme on voudrait revenir au paradis perdu : non ; au commencement était la relation c'est comme on dit dans les prières de la messe : Il était, Il est, Il sera.

Au commencement était la relation et nous sommes appelés à regarder l'horizon de nos vies, dans la lumière de la relation.

4. La relation entre les peuples : l'épisode de Babel (Gn 11,1-11,9)

C'est en gros, en grand, en macro, ce qui est en micro au niveau des couples, d'Abel et Caïn, d'Adam et Eve. Les peuples dès l'origine sont appelés à entrer en relation, une relation qui ne soit ni fusionnelle : une seule langue, un seul discours, ni l'éclatement de la relation, nous y reviendrons.

5. La relation de l'homme avec la nature (Gn 3, 19)

La relation de l'homme avec ce qui n'est pas l'homme. La relation à la création est symbolisée dans ce récit par le travail. Quand l'homme est en harmonie avec la nature, il peut en cueillir les fruits. Quand il la malmène, de manière violente, il crée une désertification et son travail devient pénible, il gagne son pain « à la sueur de son front ».

C'est ici la problématique de l'écologie. Quel rapport, quelle relation, j'entretiens, que l'humanité entretient avec la nature ? Sera-t-elle dans le respect de la nature, ou dans une logique de destruction, de consommation, de surconsommation ?

Ce que je voudrais vous montrer à travers cette brève typologie, c'est que c'est toujours la même logique qui est à l'œuvre : la relation à un autre que moi me permet d'être encore plus moi-même, d'être fondamentalement moi-même. Dans la mesure où je détruis l'autre, où je détruis cette altérité je me détruis moi-même. Ce thème peut être décliné dans les relations humaines, dans les relations affectives, dans les relations d'amour et d'amitié, dans les relations sociales, dans l'écologie, dans les relations avec la nature ; c'est ce schéma que je cherche à mettre en évidence ce matin.

Il y a donc une actualité de ces récits de la Genèse, Platon (philosophe grec), écrit que le politique dit en grosses lettres, ce qui se vit entre les individus. Alors comprendre l'actualité de ces questions au niveau du couple, cela me paraît être une évidence. La relation constitutive de la personne, la place de l'autre, est d'une éminente actualité : on le voit dans tous les débats qui ont agité la France au printemps, (mariage pour tous, procréation assistée, accès à l'enfantement). En revanche, il est quand même important de se rendre compte que ces débats, s'ancrent dans une anthropologie, que les questions qu'ils agitent sont des questions philosophiques et non simplement politiques.

II. Quelle est l'actualité de ces questions ? La question de l'altérité, au niveau des peuples, des nations, des religions :

C'est bien au cœur de la relation que chaque peuple va murir, s'initier, prendre conscience de lui-même, forger sa culture, et nous savons par exemple que la France depuis fort longtemps a constitué son identité de manière dialectique avec l'Angleterre. On ne va pas relire toute l'histoire de l'humanité sur le plan mondial, mais on sait que l'Allemagne doit son unité aux invasions napoléoniennes car Bismarck était dans un mimétisme avec Bonaparte. Aujourd'hui encore, on parle moins des Français des Allemands, des Italiens, mais davantage de l'Europe. L'échelle s'est déplacée, mais l'identité européenne se forge face aux Américains, aux Chinois ; c'est toujours dans un vis-à-vis avec l'autre, que se constitue une identité collective. On va parler de la civilisation européenne surtout quand on la met en vis-à-vis avec la civilisation arabe, musulmane, chinoise, avec la culture indienne : au commencement était la relation. Et notre propre identité est faite d'emprunts aux autres, des emprunts qui sont assumés, des emprunts qui sont digérés, il ne s'agit pas d'être l'exacte réplique des autres mais c'est dans la relation aux autres que je me constitue, que l'identité de mon pays s'est constituée. Le chiffre zéro nous est venu des Arabes, plus signifiant encore : les Chinois ont inventé le feu d'artifice, ils ont utilisé pour cela de la poudre, les européens ont utilisé cette poudre, ils ont emprunté cela aux Chinois non pour faire des feux d'artifices, mais pour en

faire des canons et des armes à feu. Il y a donc bien une assimilation et une transformation d'un élément venu d'ailleurs.

Quand on étudie la Bible, on s'aperçoit qu'elle est une somme d'emprunts aux autres cultures et civilisations, par exemple le psaume 103 est un poème égyptien, la geste de Noé est une reprise de ce qu'on appelle le mythe de Gilgamesh, les anges et les archanges sont des inventions de la Mésopotamie, pour autant on ne peut pas confondre Noé et Gilgamesh, on ne peut pas confondre les feux d'artifice et la poudre à canons. Cela veut donc dire que chacun devient vraiment lui-même au creuset de la relation, c'est par et dans la relation à l'autre que je me constitue, qu'un groupe se constitue, qu'un pays se constitue, qu'une culture se constitue, mais c'est aussi au creuset de cette relation qu'il va se différencier, qu'il va devenir pleinement lui-même.

C'est quelque chose qui est particulièrement vrai dans l'éducation. L'enfant procède par imitation : il emprunte des attitudes, des gestes, des paroles, à ses proches, aux adultes qui l'entourent. Pour autant, progressivement, émerge sa personnalité véritable, il va se différencier parfois de manière assez violente à l'adolescence, il va prendre certains éléments, il va en rejeter d'autres.

Au commencement est la relation, et la relation est blessée, elle doit être guérie, restaurée. Pour nous chrétiens, la promesse de Dieu est que la guérison est possible. Il nous faut donc regarder en avant, non en arrière ! Il ne s'agit pas de revenir au paradis perdu, à l'origine où il y aurait eu une relation extraordinaire qu'il s'agirait de restaurer. St Paul écrit "le Christ a détruit les murs qui séparaient les peuples, il n'y a plus ni homme ni femme, ni esclave ni homme libre, ni juif ni païens", c'est très fort, parce que cela veut dire que ce qui rassemble, le facteur unifiant, va être plus fort que ce qui divise, oppose, sépare. L'avenir est plein de promesses parce qu'au terme ce sera beaucoup mieux qu'au point de départ.

Permettons-nous un focus pour bien comprendre : la relation entre les religions. C'est un des lieux les plus douloureux, où l'on prétend que cette relation est essentielle et en même temps c'est peut-être là que les divisions sont les plus vives, sources de violence. L'épisode de référence est celui de la rencontre de St François avec le sultan. Cette rencontre symbolise de manière très forte la rencontre d'un croyant musulman dont la foi porte sur la transcendance de Dieu, et St François, porteur d'une foi qui est celle de l'incarnation. L'accent est mis sur l'abaissement de Dieu, la petitesse de Dieu, voire même son impuissance. La confrontation pourrait être très violente dans ce face-à-face de la transcendance et de l'incarnation. Le récit nous dit : St François se tait, il observe il écoute, il regarde le sultan prier. St François va-t-il devenir musulman ? Vit-il une sorte de relativisme de sa foi, de ses propres convictions ? Tout au contraire St François va revenir en Italie convaincu que l'incarnation est au cœur de la foi chrétienne, et il invente dans la foulée une pratique pastorale géniale celle des crèches vivantes. Le dialogue entre les religions, loin d'atténuer les oppositions, renforce, quand il est authentique, la perception que chacun a, de sa propre identité.

A des catholiques qui douteraient de leur propre catholicisme, je leur conseillerais d'aller assister honnêtement, à un culte protestant ou une liturgie orthodoxe ; aux Français qui douteraient de leur identité nationale, je dirais : passez donc la Manche et allez en Angleterre vivre quelques temps ! Ou simplement traversez le petit ruisseau qu'on appelle le Quiévrain et qui sépare la France de la Wallonie. Je vis depuis 10 ans en Belgique et comme française, de plus en plus, je découvre des différences entre la culture française et la culture belge, et pourtant la langue est commune on pourrait croire que c'est quasi identique, et plus le temps passe et plus les différences me sautent aux yeux. Ces différences ne sont pas nécessairement un fossé, mais simplement je suis renforcée dans ma propre identité et je comprends mieux l'identité de l'autre. L'autre a révélé ce qui en moi était le plus français, mes réflexes de français, ma culture, les apports de ma culture.

On pourrait méditer ici les versets de l'Evangile : "il faut se perdre pour se trouver". Il faut entendre ici, accepter de se perdre de vue, accepter de franchir la Manche ou le Quiévrain, de temps en temps, accepter de se perdre de vue dans la rencontre avec l'autre pour mieux se trouver dans la relation. Il ne s'agit pas de se perdre de vue, pour se perdre tout court, mais pour mieux se trouver, autrement, non plus dans l'auto-affirmation de ce que je suis, mais bien dans le fait que je le reçois d'un autre dans la réciprocité de l'échange.

On peut comprendre aussi ici l'ampleur du mystère de la Résurrection, mourir à soi même à sa propre survie, car la mort c'est bien ça : mourir à sa propre survie, pour accepter de vivre par un autre parce qu'un autre me veut vivant. Dans le canon 4 de la célébration eucharistique, il nous est dit : il s'agit de mourir à nous même pour « vivre par celui qui est mort et ressuscité pour nous ». Cette logique même de la relation constitutive, fondamentale de ma personne, de toute personne est la logique même de la vie chrétienne, la logique du message qu'apporte le Christ.

S'il faut une image pour comprendre cet échange merveilleux, car il s'agit bien d'un échange merveilleux, regardons le jeu des enfants. Ils aiment énormément se jeter du haut de trois ou quatre marches, dans bras des adultes. Ils apprennent ainsi la vie, et la confiance en l'autre. Ils se lancent pour vérifier que l'adulte est bien là pour les recevoir, et les accueillir. Une altérité qui finit toujours par se manifester un peu à la dernière minute, les enfants aiment beaucoup ce risque, « je me lance vas-tu me réceptionner ? Et si tu ne me réceptionnais pas ? » Mais la joie vient du fait, que justement il y a quelqu'un pour le recevoir. Et la joie des parents est justement de sentir la confiance de l'enfant qui se lance dans leurs bras sans peur.

Au commencement est la relation, et ici aussi les enfants sont nos maîtres : nous aussi nous avons besoin de vérifier qu'il y a quelqu'un qui va nous réceptionner, nous avons besoin d'en prendre conscience, nous avons besoin de nous appuyer sur cette relation fondamentale.

Ce thème de la relation constitutive de la personne a été énormément travaillé dans l'histoire des idées, dans la théologie, dans la philosophie, par les Pères de l'Eglise, ceux qui dans les premiers siècles ont pris le relais des évangélistes pour développer, la pensée, la foi chrétienne. Ce thème de la relation va devenir central chez St Thomas d'Aquin, (grand penseur dominicain, au 13ème siècle). Il a utilisé ce concept de la relation pour parler de la Trinité : cette logique relationnelle est au cœur de Dieu. Elle est dans la personne humaine parce qu'elle est en Dieu, elle est Dieu : Père, Fils et leur Esprit commun. Aristote (philosophe grec), écrivait que la relation est une catégorie assez faible. Chez Aristote, la personne humaine a son autonomie qui forme un tout, on dit qu'elle est subsistante, c'est à dire qu'elle n'a pas besoin des autres au départ, mais entre, dans un deuxième temps en relation avec les autres. Dans cette logique, comment est-ce que vous rentrez en relation ? Avec tout ce que ce que vous êtes, en vous affirmant. L'autre en face va s'affirmer également, et c'est le choc inévitable.

Chez Levinas, dans la logique trinitaire, chacun se reçoit d'un autre dans une sorte de circularité, dans une réciprocité, qui permet l'échange. Il n'y a plus un qui domine sur l'autre, ou deux qui cherchent à dominer ce qui serait l'affrontement permanent. Il y a la volonté d'entrer dans un échange qu'on sait essentiel, qu'on sait constitutif, fondamental, et cela change tout : c'est la logique même de l'incarnation et de la résurrection. Dieu lui même, Lui qui est l'être par excellence, n'a pas besoin de l'autre. Il est Dieu, il veut avoir besoin de l'humanité, avoir besoin de l'homme. Dans la logique de l'incarnation il se remet dans les mains de Marie, dans les mains de l'humanité. Et comment le fait-Il ? Non comme tout puissant, mais comme tout petit enfant, dans la vulnérabilité la plus grande. Au vendredi Saint, il se remet entre les mains de l'humanité sur une croix, mains et pieds liés. C'est cette logique, (accepter l'impuissance comme étant le lieu même d'une relation possible) qui est la condition de la relation : une dépossession, une pauvreté, une vulnérabilité choisie, consentie, reconnue comme essentielle.

Levinas est sans doute le penseur qui va le plus loin dans ces intuitions-là. Il a des images, des expressions très fortes pour parler de cette relation dépossédée à l'autre, il va jusqu'à dire : « l'autre me convoque, l'autre m'ordonne », presque au sens d'ordination sacerdotale. Et pour nous chrétiens, cela a une résonance, très forte. L'autre m'ordonne ! Il a une fonction quasi sacrée, il est celui qui va me faire être, me constituer. Je lui donne ce pouvoir sur moi, je lui reconnais ce pouvoir sur moi. Je n'existe que dans cette relation, à un autre qui m'appelle, qui me suscite et pour nous chrétiens qui me ressuscite.

L'autre n'est pas une option, pas simplement celui à qui je vais faire une petite place dans ma vie parfois de manière très généreuse, (bénévolat, temps donné aux plus pauvres). Tout cela est très bien. Si je le fais c'est parce que j'ai compris, reconnu, accepté, que l'autre me façonne : il me fait exister. Quand le pape François depuis quelques mois nous appelle à reconnaître la place des pauvres dans nos vies, ce n'est pas simplement pour être charitable, pour aider les plus faibles. C'est vrai que c'est question de justice ; mais ce n'est pas simplement ça qui est en jeu, car les pauvres, ceux qui n'ont rien, me permettent de donner. En me permettant de donner, ce sont eux qui me donnent le plus. Ils instaurent de manière éminente l'échange, qui va me constituer, qui va me conférer ma dignité. Ils vont me responsabiliser, l'autre est celui qui va me permettre de donner une réponse, de m'engager dans la relation.

Ce thème de la responsabilité est très développé chez Levinas car l'homme est d'abord un être responsable, capable de réponse. C'est dans la mesure où il répond, que l'homme devient pleinement être humain. Je ne peux pas démissionner de la relation à l'autre sans cesser d'être moi même, sans déchoir de ma propre dignité d'être humain. Aucun autre ne peut se mettre à ma place, je ne suis pas remplaçable, aucun autre que moi ne peut répondre à ma place.

III. Qui suis-je, moi qui suis en relation ?

1. Un être de désir, un être capable de réponse

Je suis un être responsable, avec Emmanuel Lévinas, je ne peux pas me soustraire à la relation sans cesser d'être un être humain. Un exemple très fort est celui de la maternité, de la paternité. On le sait bien, les parents qui ne répondent pas à leurs responsabilités de père ou de mère ne sont pas remplaçables ou très difficilement, il existe alors un manque, qui signe justement le caractère essentiel de la relation.

Je suis un être responsable, capable de réponse ; je suis un être de désir, c'est ce que dessine l'anthropologie de la relation. J'aime bien ce jeu de mot de Denis Vasse, (jésuite psychanalyste) : "l'autre m'altère et il me désaltère". *Il m'altère* au sens où il m'impacte et il me rend différent de ce que je serai sans lui, Il m'affecte, c'est bien la difficulté des relations qui, si elles ont ce pouvoir énorme de vie, ont le pouvoir de blessure, de souffrance, de mort, quand elles viennent à manquer leur objectif.

L'autre *me désaltère*, il est celui qui me permet de boire à l'eau de la vraie vie, comment ? C'est là toute la subtilité de la phrase : il me permet d'être pleinement moi même, un être de désir. Il permet la rencontre entre personnes, la rencontre entre deux désirs, dont le but n'est pas la satisfaction du désir, la question serait réglée une fois pour toutes ! On ne serait plus vivant ! Mais Il permet au désir de s'exprimer toujours davantage, la joie de la rencontre vient de la rencontre de deux désirs qui se reconnaissent et qui s'appellent. Cette rencontre est très concrètement le lieu de la parole, le lieu d'échange, le lieu de la construction d'une histoire commune.

Je suis donc désaltéré, en ayant toujours soif, et c'est parce que j'ai toujours soif que je suis de plus en plus vivant. Vous reconnaissez ici les échos à la fin de l'Apocalypse "que l'homme de désir s'approche et qu'il boive, l'eau de la vie gratuitement". On entend aussi la rencontre de

Jésus avec la samaritaine, il lui parle d'une eau vive qu'il ne s'agit pas de boire, (il ne s'agit pas de consommer l'autre, de le réduire à soi). Il s'agit d'une eau vive qui jaillira comme une source dans le cœur des disciples.

Ce sont de questions très profondes dont il n'est pas facile de parler. On pressent la vérité des intuitions de Lévinas ou de Denis Vasse. Il ne s'agit pas d'établir un système, il n'y a pas de recettes pour les relations avec les autres.

2. La paix n'est pas la suppression de l'ennemi mais la coexistence avec lui

Je suis un être responsable, je suis un être de désir ; mais je suis aussi, et cela marche ensemble, un être de conflits. Lévinas a beaucoup développé la thématique de la guerre, quoi de mieux pour parler du conflit relationnel ? La guerre, c'est le paroxysme du conflit, le conflit démesuré. Il a beaucoup souffert de la guerre avec sa famille. Il est arrivé en France au début du 20ème siècle, et a donc traversé comme juif, la seconde guerre mondiale, la shoah. Sa famille a été en partie déportée et sa sœur a même été cachée dans un monastère du côté d'Orléans.

C'est dire que cette question de la guerre n'est pas du tout abstraite, elle l'a marqué dans sa chair et nous pouvons lui faire confiance pour en parler. L'intuition qu'il développe, est que la tentation permanente est de chercher la paix dans la suppression de l'ennemi. Si vous supprimez l'ennemi, il n'y a plus de guerre, évidemment vous dominez, c'est le principe même de la guerre, vous êtes en conflit avec quelqu'un, vous le tuez, c'est réglé ! Lévinas affirme au contraire que la vraie paix est dans l'acceptation du conflit permanent. Pourquoi ? Parce que le conflit permanent est l'acceptation de l'autre, de l'altérité, de ce qui n'est pas moi, et toute la difficulté va être justement de gérer les relations en acceptant le conflit permanent, en acceptant l'équilibre du déséquilibre. On retrouve ici l'intuition d'Héraclite, (l'un des tous premiers philosophes grecs), qui écrivait que le combat est le père de toutes choses.

On trouve aussi les affirmations radicales, souvent difficiles à comprendre, de Jésus de Nazareth lorsqu'il nous dit : "je ne suis pas venu apporter la paix mais le glaive", et "on aura pour ennemis, les gens de sa maison". St Paul écrit : « il est inévitable qu'il y ait des conflits entre vous. »

Dans la logique de Lévinas la tentation est de réduire l'autre à moi, c'est à dire de l'absorber. Il y a mille manières d'absorber l'autre, il n'y a pas simplement le coup de fusil, (manière la plus radicale, mais lourde de conséquences). Il y a aussi l'indifférence, refuser à l'autre de parler, c'est le tuer d'une certaine manière. Je ne t'accorde pas le droit d'être mon interlocuteur, je n'ai pas envie d'entendre ce que tu as à me dire, je te rejette loin de moi, hors de la relation et j'affecte ce qui est le plus constitutif en toi : ta capacité à entrer en relation.

J'ai mon opinion et je la partage, en d'autres termes : soit vous me prenez comme je suis, soit je sors de la relation ! La vraie paix, selon Lévinas, c'est au contraire, d'établir, dans nos familles, dans nos communautés, dans nos groupes, dans nos sociétés, la possibilité de pouvoir exprimer des points de vue divergents, pas simplement différents, mais véritablement divergents, sans tuer la relation. Il parle de la guerre comme étant la coexistence pacifique du mal.

3. L'exemple européen

Soyons concret : prenons le cas de la construction européenne, je vis à Bruxelles et régulièrement la question de l'Union Européenne se pose. La devise de l'Europe est : l'unité dans la diversité. Un 28ème pays est entré dans l'Union Européenne, la diversité est encore plus grande qu'avant le 30 juin 2013. La Croatie est des nôtres, il y a 24 langues officielles, on peut penser à l'épisode de Babel, et tous les textes législatifs sont traduits dans ces 24 langues. C'est un choix de l'Europe. C'est le souci d'affirmer la diversité, (travail colossal, qui coûte

cher, mais qui montre l'axe de l'Europe). Sans la diversité, l'unité ne serait pas une unité véritable mais une uniformité.

L'enjeu de cette relation constitutive, de tenir les deux, est justement de ne pas réduire à un seul, qui serait le principe même des sectes ou de l'intégrisme. Les procédures juridiques européennes, les procédures politiques, les procédures administratives, continuellement affinées, incarnent en fait le respect de l'autre, de la diversité. Le respect de l'autre tel qu'il est lui-même, différent de moi et qui s'oppose à moi. Parce que les intérêts des pays sont divergents, l'intérêt de l'Angleterre ce n'est pas l'intérêt de la France.

L'intuition de Lévinas est donc d'accepter que l'ennemi puisse toujours exister. Il s'agit de dénoncer la paix des frontières, de dénoncer l'unanimité, comme elle se pratique : tout le monde pense la même chose, dit la même chose, une même langue (langue de bois souvent), la doctrine du parti, le catéchisme commun, le livre rouge. L'unanimité perçue comme pensée unique, réduction de tous à un seul, et cela conduit à la tyrannie au totalitarisme. Cela pourra être aussi le langage de l'argent. L'avantage de l'argent c'est qu'il n'y a plus qu'une seule langue sans mots : le langage des chiffres.

Pour conclure

L'altérité nous enserre de toutes parts. Quand je choisis le mot d'enserrer, c'est à dessein. Nous sommes immergés dans l'altérité, et cela a parfois quelque chose d'oppressant. La relation est constitutive de la personne mais cette relation est blessée. Ce n'est pas confortable de vivre avec comme horizon, la relation à l'autre. Cette anthropologie que je viens de dessiner à très gros traits, a quelque chose de très inconfortable et c'est pour cela qu'on est tenté d'en sortir, de retrouver une espèce d'autonomie, comme d'auto-affirmation de soi où l'on soit enfin bien en soi, un peu sans les autres.

C'est très fatigant d'être dans cette anthropologie lévinassienne, mais il s'agit de comprendre : "Il y a en moi-même, un autre plus intime que moi" (St Augustin), et la phrase continue "il y a en moi-même, un autre plus haut, que la plus haute partie de moi-même". C'est, je crois, le pari de Lévinas, le pari de l'Evangile, et notre pari à nous chrétiens. Cet horizon-là fait qu'on regarde à la fois vers la terre, "au commencement était la relation", et vers le ciel, "à la fin sera la relation" et que cela vaut le coup. Cela ouvre un autre avenir, nous met en marche, non pas pour regarder le passé avec nostalgie, mais pour regarder l'avenir plein de promesses.

MON FRERE DIFFERENT

Erik Pillet -- Responsable de la communauté de l'Arche de Jean Vanier

Introduction

La différence de l'autre oblige toujours à s'adapter, que cette différence soit sociale, culturelle, d'opinion, voire religieuse ; nous sommes toujours interrogés par ceux qui viennent nous confronter à ce que nous sommes. Nous inventons alors des réponses plus ou moins ajustées, en fonction de la situation, de l'effet que cette différence produit sur nous, en fonction de la menace que nous pouvons ressentir et que peut faire naître l'autre chez nous. La rencontre d'une personne d'un statut plus important que le nôtre peut faire naître une certaine timidité ou un sentiment d'infériorité (serai-je à la hauteur, que va t-il penser de moi?), la rencontre d'un SDF dans la rue peut générer un malaise, qui nous fait détourner les yeux.

1) Le handicap : une différence radicale et qui fait peur

A) Le regard sur la personne handicapée

La vue d'une personne en situation de handicap mental génère souvent de la gêne ou de la peur (parfois de la pitié ou de la compassion) au point qu'on est souvent en tant que professionnel obligé de préciser "non il ne s'agit pas que de handicap physique, non ils ne sont plus des enfants." Il est d'ailleurs intéressant que beaucoup de personnes parlent d'enfants alors qu'il s'agit d'adultes, n'est ce pas là une manière inconsciente de rendre une réalité difficile, plus acceptable. Certaines personnes porteuses d'un handicap mental et physique peuvent être en effet difficile à regarder et il est fréquent que des visiteurs trouvent cela insupportable.

Il ne s'agit évidemment pas de se culpabiliser pour ce regard mais de comprendre ce qui se passe en nous et les sentiments qui se révèlent...

Pourquoi nos repères sont-ils si bouleversés avec le handicap ?

Qu'est ce qui est en cause dans le fond du fond en présence de l'autre handicapé, si étranger à moi-même, si étranger à ce que la société et nos propres représentations souvent, reconnaissent comme normal et adapté. « Il y a de la défaillance dans l'être » écrit Lévinas, et cette défaillance visible chez l'autre nous dérange profondément.

La première conséquence est que souvent nous préférons ne pas voir. Ce refus du regard s'applique soit à la personne handicapée elle-même, soit de plus façon plus masquée, nous nions toute différence et dans un même déni nous assurons d'emblée que cette différence n'existe pas.

En fait que nous refusions le regard sur la personne différente ou que nous nions cette différence, le mécanisme est le même : **tout nous rappelle cette différence et sa présence m'ébranle dans ma prétendue identité assurée.**

Pourquoi cette peur de la différence, quelles en sont les raisons profondes ?

Comme pour toute personne, et c'est aussi vrai pour la grande vieillesse et les situations de pauvreté, la différence de la personne vécue comme fragile ou dépendante peut mettre en culpabilité. La dépendance visible nous agresse : il va falloir y répondre et donner de soi, sans savoir jusqu'où cela pourrait nous entraîner. La culpabilité est d'autant plus forte si la dépendance est assortie d'une demande affective. Or la personne avec un handicap mental est très en demande d'affectivité et cela nous le percevons d'emblée.

Le mécanisme du rejet de la différence est celui du refus d'entrer dans une relation d'aide qui fait peur parce qu'elle est coûteuse individuellement et qu'on ne sait pas où cela va nous mener.

Mais il y a autre chose : **c'est la radicalité de cette différence** qu'est le handicap, et particulièrement le handicap mental.

J'ai été au Kenya au mois d'avril dernier pour animer une formation pour nos communautés d'Afrique de l'EST, Kenya, Zimbabwe et Ouganda. Notre communauté du Kenya est née il y a 4 ans parrainée par une ONG, St Martin's qui existe depuis une vingtaine d'années et développe des programmes d'aide à de nombreuses situations de pauvreté et d'exclusion en s'appuyant avant tout sur les habitants des quartiers ou villages concernés.

Le fondateur, Gabriel, un père italien, raconte l'histoire qui a fondé St Martin's. Il était en visite dans un village alentour et on lui demandait de bénir chaque maison, ses habitants mais aussi les voitures s'il y en avait, les équipements agricoles, les poules les cochons et autres animaux domestiques. A la fin de la journée, dans la dernière maison, après avoir fait le rituel de la bénédiction, la maîtresse de maison sort dans la cour pour lui préparer un thé. Il entend du bruit derrière une porte, va voir et découvre un enfant handicapé mental dans une pièce sombre. La maîtresse de maison arrive et il demande qui est cet enfant. Elle lui répond que c'est son fils. « Pourquoi ne m'as-tu pas demandé de le bénir, c'est ton fils ! » « Parce qu'il peut être béni ? » dit elle avec un douloureux étonnement.

Après cette expérience, Gabriel découvre qu'il y a plusieurs dizaines d'enfants handicapés cachés dans les villages environnants, enfants sans statuts, sans existence réelle. Enfants vus comme une malédiction divine, portant malédiction sur les parents qui seraient rejetés si leur voisinage le savait.

Bien sûr c'est le Kenya, pays d'Afrique où se jouent des superstitions, où l'animisme n'est jamais loin. Mais c'était la même chose en Europe il y a peu de temps. Nous retrouvons la même question des gens à Jésus sur l'aveugle né: **qui a péché ? lui ? ses parents?** Cette question posée par la différence de la personne handicapée est une question essentielle enfouie en tout homme et qui surgit incontournable en présence du handicap. La réponse de nos sociétés postmodernes est elle si différente ? Bien sûr nous avons développé des politiques visant à développer des structures d'accueil, mais en même temps se déroule un véritable eugénisme avec la systématisation des diagnostics prénataux et l'élimination in utero (à 97% s'agissant de la trisomie 21).

Lorsqu'on a affaire à un handicap de naissance, qui aurait pu atteindre chacun, l'homme a besoin, et c'est très archaïque, de connaître un coupable (Dieu? les parents?). Question très profondément enfouie et qui recouvre notre peur que cela nous arrive à nous, et surtout notre peur de la mort. La question du pourquoi lui, pourquoi moi, est très forte. L'homme a besoin

de tenter de circonscrire le monde par des réponses appropriées quand la menace paraît trop grande.

A ce propos, je voudrais partager un témoignage lu récemment de la part d'un homme handicapé, brillant fonctionnaire de la préfecturale et qui analysait combien sa vie avait changé depuis qu'il avait cessé de vouloir répondre à la question du « pourquoi ». Il a eu cette phrase très éclairante que je vous livre : Dans des situations pareilles, « Les pourquoi épuisent, les comment construisent ».

Avec la personne handicapée, la menace est perçue comme très grande, parce qu'elle porte sur son visage, sa déficience visible, on voit en elle tous les renoncements à des capacités qui nous semblent essentielles : Privation de la marche, de la vue, de la parole quelquefois, privation de la relation, voire même privation de l'intelligence (On pourrait parler de la différence avec les deuils que chacun porte : qui sait visiblement en voyant une personne pour la première fois qu'elle porte en elle l'enfant mort, le mari parti ?).

Personne sauf si cette personne est déjà connue. La personne handicapée porte sur elle la trace d'un deuil de vie. Cela se voit.

Toutes ces privations visibles sont des marques visibles des deuils que la personne a faits. En d'autres termes ces personnes avec un handicap nous rappellent brutalement notre finitude. La personne handicapée, pour certains, porte le symbole de notre mort certaine, et cela peut faire peur.

La personne avec un handicap mental présente une autre différence essentielle : elle est disqualifiée d'emblée pour des valeurs reconnues comme capitales par notre société. Je veux parler de la performance, la compétence, parfois la beauté. Cette société valorise aussi l'utilité, l'autonomie et de ce fait exclut et dévalorise ceux qui ne rentrent pas dans les "canons" proposés.

Notre modèle actuel c'est l'individu autonome, maître de sa destinée, autosuffisant au point de chercher à être totalement indépendant des autres.

Ne pas répondre aux injonctions de cette normalité génère des phénomènes dépressifs majeurs, (« une surenchère de l'angoisse » chez nos contemporains dit Michela Marzano, philosophe italienne).

Elle est aussi une blessure majeure pour les personnes handicapées.

Ils sont des différents hors normes dès le départ. A cet égard, les personnes nées handicapées, notamment mentales, ne sont jamais entrées et ne pourront jamais entrer dans la course proposée. Ces valeurs de performance, d'indépendance, de succès, d'argent, placent les Personnes en situation de Handicap (et pas qu'elles!) dans une situation d'infériorité. La "course" est biaisée dès le départ !

Dans cette disqualification initiale des critères de valeur sociale il y en a une qui est d'autant plus vive qu'elle n'est jamais remise en cause, c'est **la valeur de l'intelligence...**

La plupart des gens (notamment dans un milieu catholique !) savent que juger sur le critère de beauté ou de richesse n'est pas très pertinent ni intéressant, mais cette valeur de l'intelligence est rarement remise en cause (parce qu'elle est le plus souvent confondue avec celle de mérite).

Etre intelligent fait partie des dons de la nature les plus prisés : et quand on en semble privé, à quelle type de radicale différence se heurte-t-on ? Dans ces conditions la vie vaut-elle d'être vécue ? Allons plus loin, la vie de ces personnes a-t-elle une valeur ?

B) Perception de la différence par la personne handicapée

Là encore pardon de faire appel à des lieux communs entendus ça et là au sujet des personnes handicapées.

Souvent on nous demande : est-ce qu'elle se rend compte de sa différence ? La question est de savoir si elle perçoit le regard différent que nous posons sur elle. Interrogeons-nous alors sur sa capacité de relation, la finesse de la perception de cette relation : c'est elle qui nous dira si la personne est apte à saisir un regard, à l'interpréter. Et la réponse est oui absolument. Les personnes handicapées (et avec elles toute personne en situation de fragilité, je crois), développent une sensibilité extrêmement importante, c'est même sans doute une de leur grande richesse.

Dans un film produit par L'Arche en France en 2010 qui s'appelle « l'épreuve des mots » et dans lequel nous donnons la parole à des personnes de nos communautés sur des thèmes tels que la politique, l'Amour, l'argent, le handicap etc., Antoine, un gars interrogé sur le handicap, dit : « On peut voir des choses que les autres ne voient pas ».

Pourquoi la personne perçoit sa différence (assortie d'une acceptation ou d'un rejet) : la vie lui a développé des antennes spéciales pour cela. Car la grande, l'unique question pour elle est : est-ce que quelqu'un va m'aimer ? C'est ce que demande plusieurs fois par jour une personne accueillie chez nous. « Est ce que tu m'aimes bien ? » C'est sa profonde angoisse qui lui fait demander cela, mais au bout du compte, il dit tout haut ce que nous osons rarement demander aux autres alors que c'est une question fondamentale pour chacun d'entre nous.

Du côté des personnes handicapées, le sentiment de rejet et d'exclusion est majeur et elles portent en elles une culpabilité fondamentale. Pour beaucoup, leur naissance a été un drame, une déception pour leurs parents, même si elle n'a pas été exprimée explicitement. A l'école ou au cours de leurs premières années de vie en collectivité, le regard stigmatisant des autres les a poursuivis. Ils se sont protégés mais contrairement à la plupart d'entre nous, les personnes avec un handicap mental ont moins de mécanismes de protection, d'où leur sensibilité très importante.

La relation de la personne avec elle-même est souvent atteinte.

Jean Vanier parle souvent de l'**humiliation** fondamentale de se sentir inutile, rejeté, différent... Cette humiliation est la crainte première de tout homme dit-il, et nous passons notre vie, souvent, à nous en protéger. Nous développons des mécanismes de défense, des stratégies plus ou moins subtiles pour montrer un autre visage que celui que l'on croit donner aux autres et que nous ne trouvons pas aimable.

“J'étais nu, j'ai eu honte, et je me suis caché” dit Adam à Dieu qui le cherche dans le jardin d'Eden dans le livre de la Genèse. Adam, le premier homme, se cache pour que Dieu ne découvre pas qui il est vraiment, c'est à dire, un homme pauvre et capable de faillir.

Nous n'avons pas décidé d'être ce que nous sommes et souvent, nous aimerions être autre, alors, nous nous protégeons, nous nous construisons un personnage, bref nous jouons à cache-cache avec nous même et avec les autres.

Les personnes avec un handicap aussi aimeraient bien se cacher, mais les circonstances de leur vie font qu'elles y arrivent moins bien que nous, tout simplement parce que pour beaucoup, elles ne savent pas le faire et ne le peuvent pas.

Cette incapacité fait aussi leur singularité. N'est ce pas une de leur richesse? C'est en tout cas ce que nous pouvons expérimenter avec elles. Leur simplicité, leur côté direct nous montre un chemin. Si leur rencontre nous ébranle, elles nous appellent à nous mettre en "branle", en marche vers un autre regard, une autre attitude extérieure et intérieure. Beaucoup de parents témoignent de cette « mise en marche » et des fruits apportés par leur enfant handicapé (c'est l'expérience de nombreux parents qui, ébranlés, ont bougé...).

Les personnes handicapées, et nous pourrions élargir à tous ceux qui ont été atteints dans leur chair par un accident, aux personnes âgées en fin de vie, aux personnes Alzheimer, nous font poser la question de ce qui vaut d'être vécu. Est ce que ce type de vie vaut d'être vécue ? Et au fond qu'est-ce qu'être humain ?

2) Devenir frère ? Il y a de lui en moi

A) De la solidarité à la fraternité

Comment passer de "l'autre différent" à "tu es mon frère" ?

Comment progresser vers l'autre différent, que j'évite, qui me gêne, que je tolère, que j'aide, que j'accueille, que j'aime... comme un frère, que je console et qui me console.

Notre société dépense beaucoup d'argent pour "prendre en charge" les personnes handicapées. Pas assez sans doute mais en comparaison avec la situation d'il y a trente ans et celle de nombreux autres pays, notre pays riche a fait d'immenses progrès dans les infrastructures et l'accompagnement éducatif et législatif du handicap.

La solidarité nationale s'exerce par le biais de nos impôts, mais aussi par le biais des très nombreuses associations qui militent et accompagnent les personnes en situation de fragilité de toutes sortes.

Mais arrêtons nous sur les mots : "prendre en charge" indique déjà que la personne qui est l'objet de cette solidarité est une charge pour la société. La personne handicapée (ou les autres types de personnes marginales ou maladies) est d'abord vue comme un poids et un coût (définition d'inutile : qui ne sert pas, qui encombre).

Très rarement, voire jamais comme une richesse ou une ressource.

Laissez-moi faire une digression sur le mot de fraternité.

J'ai entendu récemment une conférence du Président de l'Uniopss, Dominique Balmay sur les trois termes de notre devise républicaine Liberté-Egalité-Fraternité.

Il nous disait que des trois termes, celui de la fraternité, venu d'ailleurs plus tardivement dans le triptyque républicain (1848) ne mobilisait pas autant que les autres. Il est vrai que les combats ou évolutions de notre société sont essentiellement polarisés autour de la tension entre davantage d'égalité, ou davantage de liberté. Ces mouvements de balancier entre ces deux pôles ont rythmé les évolutions politiques et sociales de nos sociétés. La fraternité qui pourtant devrait être le lien essentiel entre les deux autres termes semble avoir été oubliée. Régis Debray n'écrit il pas « la fraternité se lit davantage sur les frontons de nos mairies que dans les visages et dans les cœurs » et c'est vrai que si on manifeste pour l'égalité des droits ou la liberté dans beaucoup de domaines, on manifeste rarement pour que se vive davantage de fraternité.

Dominique Balmary faisait également remarquer que dans l'article 1^{er} de la déclaration universelle des droits de l'homme de 1948, les trois mots du tryptique républicain étaient cités mais le terme de fraternité l'était de manière différente et édulcorée.

« Tous les êtres humains naissent libres et égaux en dignité et en droits. Ils sont doués de raison et de conscience et doivent agir les uns envers les autres dans un esprit de fraternité »

On parle d'esprit de fraternité pas directement de fraternité. Pourquoi ? Et Dominique Balmary de nous faire part de son hypothèse selon laquelle la gêne qu'il pourrait y avoir à mettre en avant ce terme de fraternité pourrait venir de ce qu'il induit d'origines communes entre les hommes.

Si je reconnais chaque homme comme mon frère, alors c'est que nous avons une origine commune. « **Il y a de lui en moi** » ; et s'il y a de lui en moi, est ce que cela ne va pas bouleverser mes représentations et bouleverser mon rapport à l'autre ? Comment alors ne pas me sentir concerné par son devenir ? Puis-je rester indifférent au sort des migrants, des prisonniers, des SDF etc. (découvrir qu'il y a de lui en moi, ne veut pas dire qu'on est pareil, cela nous parle d'humanité commune, pas de gommage des différences).

La fraternité est aujourd'hui davantage renvoyée dans la sphère privée, elle a assez peu de place dans le débat public, elle est largement élective et sélective et on peut se réjouir que l'Eglise de France l'ait remise au fronton de nos engagements avec Diaconia 2013.

« Le plus beau des cadeaux c'est de vivre en relation et en responsabilité » Jean Paul II

Le beau terme de solidarité que l'on emploie plus volontiers me semble moins engageant que celui de fraternité. Si la vraie solidarité implique un engagement pour la cause ou pour ceux dont on est solidaire, elle n'implique pas nécessairement un engagement aux côtés d'eux ou une prise de risque liée à la relation créée.

Le risque est grand, alors, de rester au seuil de la rencontre avec l'autre et de n'en rester qu'à une forme de charité qui ne laisse pas la place à l'autre. "La main qui donne est au dessus de la main qui reçoit". « Je me dit solidaire ... mais de loin ». A l'échelon d'un état, la solidarité peut devenir une technique, quelque chose que l'on délègue. N'est ce pas la dérive que notre Etat providence connaît ? (mais qui est de plus en plus dénoncée et contrebalancée par un désir d'engagement concret de nombreuses personnes et jeunes sur le terrain, des engagements où les personnes se rencontrent vraiment).

Je ne peux pas être frère et ne pas être proche, je ne peux pas être frère si je ne suis pas en relation avec l'autre.

La fraternité est davantage mais aussi d'un autre ordre que la solidarité.

La fraternité implique une interdépendance (j'ai besoin de toi), on se connaît et on se reconnaît et une responsabilité plus engageante (je suis responsable de toi).

La fraternité implique une relation inconditionnelle (je t'aime comme tu es et malgré ce que tu fais : exemple de Jésus avec ses disciples, et notamment avec Pierre qui le trahit).

La fraternité ne se revendique pas, elle se vit et s'expérimente. Et elle donne vie.

Ainsi, comme l'affirmait Jean Paul II dans sa citation, vivre en relation est un élément fondamental et vital pour tout homme, mais cette relation doit faire grandir, permettre à l'autre de prendre toute sa place et sa responsabilité dans le monde.

B) Vivre une relation réciproque

« Le plus beau des cadeaux, c'est de vivre en relation ... et en responsabilité »

Je disais que la fraternité impliquait une certaine égalité entre les deux protagonistes. Or, dire que nous établissons des relations réciproques avec des personnes très limitées dans leurs capacités physiques et intellectuelles ne coule pas de source. Comment cette égalité est-elle possible lorsque la nature, les circonstances de la vie ont créés de telles différences. Comment me sentir frère, être frère d'une personne avec laquelle la communication verbale va être réduite, avec laquelle je ne vais pas partager de passions ou de hobbies, avec une personne qui paraît si loin de ce que je suis ou veut être ? Avec quelqu'un qui est rejeté et a connu plus d'humiliations que je n'en connaîtrais jamais ?

La réponse est loin d'être évidente, elle ne peut naître que de l'expérience de la rencontre.

Cette expérience nous dit que de la relation naît la guérison et le lien fraternel.

Le terme de guérison n'est d'ailleurs pas celui que nous employons à L'Arche et nous lui préférons le terme de *transformation*. Il y a des handicaps, il y a des fragilités, des maladies bien sûr dont on ne guérit pas, au sens de la guérison médicale ou psychique, mais nous savons que l'on peut être transformé, être sauvé. C'est notre espérance. Cette espérance qui nous dit que de nos blessures peut surgir la vie.

Par expérience, à L'Arche, nous savons que la vie avec la personne handicapée transforme, peut être source de joie et que les personnes handicapées ont des choses étonnantes et à nous donner, à partager.

Voici bien ici le lieu du paradoxe ou plutôt du renversement de perspective.

Celui qui est le moins porteur des valeurs en pointe de la société, celui qui est le plus disqualifié serait porteur de bonheur et vecteur de transformation vers un plus de vie.

Dans L'Arche, nous avons essayé de mettre des mots sur cette expérience que chacun peut y faire, ce mouvement vital né de la relation réciproque.

Nous parlons du tryptique : Relation-Transformation-Signe

La rencontre avec les personnes handicapées est de cet ordre. Quand Jean Vanier a créé L'Arche, il s'est engagé auprès de Raphael et Philippe, deux hommes handicapés et abandonnés pour suivre le Christ, et par générosité. On pourrait aujourd'hui dire, par solidarité avec eux et à travers eux, avec les plus pauvres. Peu à peu, il va faire l'expérience qu'avec Raphael et Philippe, puis avec ceux que les rejoignent après, il développe une autre attitude, plus simple, moins cérébrale et qui implique tout son être, tout son cœur. Il se sent transformé, simplifié. La simplicité des relations qu'il découvre, la joie qui se dégage de cette vie partagée lui indique qu'il a trouvé là une terre féconde. La fragilité acceptée, dévoilée du pauvre, appelle ma propre fragilité et m'aide à l'accepter davantage à mon tour. En effet, le pauvre appelle mon authenticité. « Tu es là pour moi car je n'ai rien d'autre à te donner. Sois alors toi même car sinon, il ne se passera pas grand chose. »

C'est l'expérience que nous faisons à L'Arche. Je le vis moi-même avec bonheur chaque jour. Nul besoin de me construire un personnage, de devoir montrer que je sais et que je maîtrise tout. Me faire appeler "mon ami" par Patrick me donne beaucoup de joie et une vraie amitié se développe, de même pour Gérard qui m'appelle « mon grand frère ».

Cette fraternité a besoin de la stabilité et de la diversité de la communauté pour se développer. En effet, la meilleure manière de dépasser notre gêne, notre peur d'un engagement sans limite, c'est de ne pas vivre en situation d'isolement et d'être soutenu par d'autres.

La communauté telle que nous l'entendons à l'Arche, a pour mission d'aider les faibles à trouver leur force et les forts à découvrir leur faiblesse. L'invitation nous est faite, par la fragilité de faire de nos vies une alliance qui donne vie.

Écoutons ce que le père Joseph Wresinsky, fondateur d'ATD Quart Monde dit :

L'égalité entre les hommes...

Non pas cette égalité qui fait que tout le monde a la même intelligence, que tout le monde a les mêmes initiatives, les mêmes pensées, le même avoir. Non ce n'est pas du tout de cela qu'il s'agit. Il est question de cette égalité qui fait que, profondément, au plus profond de nous, l'autre est notre frère, l'autre, nous savons qu'il nous attend, mais nous-mêmes l'attendons avec autant de force et encore plus de force que lui nous attend.

L'égalité, c'est vouloir que l'autre devienne plus grand que nous, accepter qu'il devienne plus grand que nous. Et c'est cela l'amour, car l'amour élève l'autre, non seulement à son propre niveau, mais aussi à un niveau supérieur : l'amour a la volonté de faire que l'autre vous dépasse. « Il faut que moi je m'abaisse et que lui s'élève » disait Jean. Mon amour élève l'autre à soi, mais quand il s'agit des plus démunis, cela signifiera souvent pour nous : descendre, descendre dans l'enfer de la honte et du mépris. Cela veut dire qu'il faudra épouser d'une manière ou d'une autre le rejet qui pèse sur les pauvres (...) Il nous faudra descendre, pour que ceux qui sont au plus bas de l'échelle sociale soient capables de monter au plus haut et qu'ils deviennent les premiers (...)

Nous ne parlons pas de descendre au plus bas pour rester au plus bas, pour maintenir les gens là, nous mettant avec eux dans une espèce de communautarisme. Pas du tout ! Descendre, c'est pour que nous nous soulevions ensemble, levain dans la pâte. Vous remarquerez que la pâte fait perdre de vue le levain, on ne voit plus le levain lorsque la pâte a gonflé, lorsqu'elle a pris toute sa forme. On oublie la force qui l'a faite, qui a fait monter la pâte (...) C'est au pauvre de déterminer la forme de notre service.

Joseph Wresinski (enseignement donné aux assistants de l'Arche juin-juillet 1983)

Nous pourrions résumer les éléments concrets de « cette descente » pour reprendre les termes du père Joseph, ou de cette Rencontre avec un grand R, de cette relation fraternelle. Il s'agit de passer:

- de la compétition à la communion,
- de l'efficacité, du rejet de l'inutile à la fécondité
- de l'instrumentalisation de l'autre à la gratuité
- de l'individualisme forcené à la communauté

Conclusion : Une expérience Pascale

La rencontre est au cœur de la révélation entre Dieu et l'Homme. Elle a ceci de particulier dans notre foi chrétienne qu'elle ne se mesure pas sur ce que j'ai apporté ou cherche à apporter à l'autre mais sur ma disponibilité à recevoir. C'est bien Dieu qui vient toujours à notre rencontre et non pas nous qui allons le chercher !

Les personnes avec un handicap savent recevoir, leur disponibilité à recevoir est grande tant elles sont dans la dépendance et la fragilité. Elles nous apprennent à accepter sa dépendance vis à vis de l'autre. Ainsi, le "j'ai besoin de toi" est une condition essentielle d'une vraie

rencontre.

Elle est essentielle dans notre relation à Dieu, elle est essentielle dans notre relation aux autres. Elle implique d'accepter l'imprévu qui naît d'une rencontre. Elle est chemin vers la vraie fraternité.

C'est pourquoi le geste du lavement des pieds a une si haute importance dans l'Arche. Si nous n'acceptons pas de nous faire laver les pieds, comme Pierre, nous refusons cette invitation à la vraie rencontre. Nous le savons, laver les pieds de son frère, c'est se mettre à son service, c'est se montrer dans sa vulnérabilité. Se laisser laver les pieds, c'est faire acte de confiance en l'autre, c'est accepter d'être touché dans son intimité. Dans ce geste, je vois l'instauration d'une "égalité" retrouvée, vous n'êtes plus disciples mais amis, tu n'es pas la personne avec un handicap que j'aide mais un frère, en humanité, un frère en Christ.

A l'Arche nous ne sommes pas tous croyants et ne confessons pas tous Jésus Christ au sein de l'église catholique, mais je crois que nous vivons tous une expérience spirituelle forte à travers cette expérience de la rencontre. Il n'est nul besoin d'être chrétien pour découvrir que de ma blessure acceptée, peut surgir du nouveau et que ce nouveau est fécond. Je suis frappé par le chemin que font ces jeunes assistants au cours de cette année passée chez nous, beaucoup auront réussi à nommer certaines de leurs fragilités, à les accepter et ainsi à faire un grand pas vers une plus grande maturité humaine.

Il y a là une expérience éminemment spirituelle qui nous relie au mystère Pascal : La vie resurgit à l'endroit de la mort. Les deuils que portent les personnes avec un handicap leur donnent mystérieusement la capacité de transmettre beaucoup de vie autour d'elles, elles nous humanisent, elles nous permettent de découvrir notre être profond et nous en retour pouvons transmettre plus de fécondité. J'aime bien cette phrase entendue un jour au sujet de quelqu'un qui témoignait de son amitié avec une personne handicapée. Il disait : "J'aime bien la personne que je suis en sa présence". Nul orgueil mal placé dans cette phrase, mais seulement l'affirmation d'une expérience de transformation qui me fait découvrir des trésors de tendresse et d'amour insoupçonnés ou peu expressifs chez moi.

La fragilité n'est pas quelque chose à réparer car elle est souvent irréparable mais dans cet irréparable se cache une source d'où peut jaillir la vie, celle d'un cœur à cœur avec nos frères et avec nous mêmes, celle d'un cœur à cœur avec Dieu qui nous aime inconditionnellement ; nous appelle par notre nom, et dont nous sommes tous les bien aimés.

Dans ce cœur à cœur où je me fais vulnérable, où j'accepte le risque d'être blessé, Dieu se dévoile. Il nous l'a annoncé, c'est au travers des pauvres et des petits qu'il le fait de manière privilégiée.

« **J'étais nu, j'ai eu honte et je me suis caché** », ma rencontre avec mon frère différent me dit que je suis nu en effet, comme lui, mais que je n'ai pas à en avoir honte et qu'ensemble, sous le regard du Christ, je n'ai plus besoin de me cacher.

L'ÉCONOMIE SOCIALE ET SOLIDAIRE

UN AUTRE REGARD SUR L'ÉCONOMIE ET LE TRAVAIL

Marie-Christine Monnoyer – Professeur en sciences de gestion

Commençons par présenter la chaire Jean Rodhain puisque j'ai mis cette responsabilité en évidence ; c'est dans le cadre de l'Institut Catholique de Toulouse qui accueille la chaire que nous venons de créer un nouveau diplôme d'université qui est consacré à la responsabilité sociale de l'entreprise. Vous savez tous qui est Jean Rodhain, le fondateur du Secours Catholique. La fondation Jean Rodhain qui est basée à Paris, a décidé, il y a maintenant un certain nombre d'années, d'être présente dans tous les Instituts Catholiques. Son action s'exerce essentiellement en terme de recherche et d'enseignement, pour que tous ceux qui sont amenés à s'orienter vers des études théologiques, qu'ils soient religieux ou laïcs, puissent avoir une meilleure connaissance de la pauvreté au sens large du terme. A Toulouse, cette chaire réfléchit aux problématiques des différentes pauvretés: la pauvreté financière mais aussi la pauvreté morale et les conséquences des évolutions de l'organisation du travail, plus particulièrement du travail en collectif, sur les personnes. La chaire Jean Rodhain de Toulouse a une caractéristique un peu originale, c'est que nous avons décidé que nous serions une chaire multidisciplinaire. Travaillent donc ensemble : des théologiens bien sûr mais aussi des juristes, ingénieurs, économistes ; des personnes qui n'ont pas la même formation et qui sont amenées, de ce fait, à regarder les problèmes sous différents angles. Quand je suis allée à Paris pour expliquer qu'on allait travailler comme cela, on ne m'a pas dit « Comme c'est intéressant » mais « C'est très intéressant ... », ce qui laisse supposer que cela dérangeait ! J'ai entendu cette remarque et je me suis dit qu'on allait leur montrer que c'était effectivement très intéressant, ce qui n'est pas tout à fait la même chose !! Et en ce moment je crois qu'on est en train de le montrer.

Aujourd'hui, je vais vous parler d'économie sociale et solidaire parce que je trouve qu'il faut s'intéresser à l'économie sociale et solidaire parce que l'entreprise est déformée par la pression financière, parce que l'avenir de la France ne peut pas reposer uniquement sur la recherche et l'industrie de pointe, parce qu'il existe une forme d'entrepreneuriat où la diversité n'est pas un discours mais une réalité et parce que, selon les termes de Michel Rocard (le 26 février 2012), *"dans les 5 plus beaux moments d'une vie, il y a la naissance d'un enfant, un coup de foudre, une performance artistique ou professionnelle, un exploit... mais jamais une satisfaction liée à l'argent"*. Dans les grands moments de la vie, on parle très très peu souvent d'argent. Et peut-être que c'est justement parce qu'on parle très très peu d'argent que ce sont les grands moments de la vie. Et pourtant l'économiste que je suis est pétrie de culture économique et financière et donc je crois qu'il ne faut pas avoir peur de parler d'argent. Mais on va tenter de considérer l'économie de façon un peu différente par rapport à d'habitude. Je vais vous en parler en faisant la différence entre l'économie sociale et l'économie solidaire. Ce n'est pas la même chose et les deux sont extrêmement porteuses d'avenir à mon humble avis.

1 – La réflexion, une autre forme de révolution

Les chocs post-crises

Pourquoi faut-il s'y intéresser ? D'abord parce que nous ne vivons pas une époque tranquille. Voici un panorama historique mettant en valeur un certain nombre de chocs post-crises :

- 1989 : chute du mur de Berlin : qui nous conduit à la suprématie du capitalisme et du « marché »,
- 2008 : crise des « subprimes » : le marché n'est donc pas le régulateur que l'on croyait...

Il s'en est suivi quelques démarches marquantes :

- 2010 : rapport sur l'économie sociale et solidaire de F. Vercamer, parlementaire en mission : l'innovation peut aussi être sociale
- 2011 : initiative pour l'entrepreneuriat social (Commission européenne), plusieurs articles dans la « Harvard Business Review » qui insistent sur la non-prise en compte de la demande sociale et critiquent la vision court-termiste des actionnaires
- 2012 : création d'un ministre délégué chargé de l'économie sociale et solidaire (ESS) et de la consommation
- 2013 : Rapport intitulé : « Impact investing pour financer l'économie sociale et solidaire », du Commissariat à la stratégie et à la prospective

Depuis la fin des années 80, il y a donc eu un certain nombre d'événements qui ont conduit à s'interroger sur la façon dont on pouvait diriger, encadrer, développer l'économie dans notre monde occidental, mais aussi ailleurs. En 2013, c'est la première fois qu'est publié un document sur la problématique du financement de l'économie sociale et solidaire. On est maintenant dans « comment on agit avec des sous » et non plus « comment on agit uniquement avec son cœur ». Le cœur, c'est bien, mais il faut aussi des sous ! Dans notre pays, mais aussi dans toute l'Europe, aux Etats-Unis, au Japon, en Corée, on s'interroge désormais sur la façon dont on peut faire vivre une économie qui ne soit pas uniquement de type capitalistique traditionnel. Ce qui ne veut pas dire qu'il n'y aura plus d'économie capitalistique, ce qui ne veut pas dire qu'elle n'est pas aussi nécessaire. Mais il n'y a pas qu'un seul chemin pour vivre et travailler ensemble.

La grande déformation de l'entreprise par la pression financière

Cette évolution impressionnante est liée au fait qu'un certain nombre d'idées ont été battu en brèche, et en particulier celle de la propriété fondamentale des actionnaires d'une entreprise sur l'entreprise. Quand on dit « c'est parce que les actionnaires demandent... », c'est vrai parce que les actionnaires sont propriétaires des actions qui constituent la base du capital de l'entreprise ; mais cette affirmation ne suffit pas car les actionnaires ne sont pas possesseurs de la personnalité morale de l'entreprise. Et cette nuance là est importante : l'entreprise a une personnalité propre, personnalité morale, indépendante de celle de ses actionnaires. L'entreprise est un corps organique où des libertés se conjuguent en se subordonnant à une autorité commune au service d'un projet. Cette personnalité morale s'exprime par tous ceux qui travaillent dans l'entreprise, du haut en bas de l'échelle, si on peut dire qu'il y a un haut et un bas de l'échelle... Cette idée là est vieille comme l'économie mais à un certain moment, on l'a oubliée. Alors, le fait de l'avoir oubliée a conduit à des prises de position et à des questionnements tels que : « Comment détermine-t-on le prix d'un produit ? ».

La hiérarchie des pouvoirs de valorisation a été modifiée au profit du marché financier :

- En 1930 c'est le dirigeant qui détermine la valeur du travail ; en 1960 ce sont aussi les collectifs de travail ; en 2000, ce sont les conventions collectives, mais aussi le top management...et donc le marché financier.
- En 1930, c'est le dirigeant d'entreprise qui détermine la valeur d'un produit ; en 1980, c'est le client ; en 2000 c'est l'actionnaire via les exigences de retour sur investissement qu'il transmet au management de l'entreprise.

Aujourd'hui on se rend bien compte que si le prix d'un produit est uniquement décidé par la recherche d'une rentabilité importante de l'entreprise, on va un peu n'importe où. Il n'y a alors plus de lien entre les éléments qui vont constituer le produit, c'est-à-dire les matières premières, le travail, l'investissement qu'il y a en amont, et le prix marqué sur l'étiquette. Et aujourd'hui, dans un grand nombre d'entreprises, il y a un flou complètement artistique qui nous dépasse quand on est consommateur et qui nous pose véritablement un problème quand on s'interroge sur la réalité de la détermination de ce prix.

Alors, face à ce problème interpellant, d'autres statuts juridiques d'entreprise ont été construits. Européens et nord américains ont réagi en créant divers statuts utilisables par des entreprises souhaitant se donner d'autres finalités. Ce n'est pas très ancien, mais cela fait quand même 20 ans, ce qui n'est pas complètement négligeable. Cela signifie qu'on s'est posé des questions : la société anonyme c'est très bien ; la SARL, la société à responsabilité limitée, c'est très bien ; mais il peut y avoir d'autres choses, des sociétés à finalité sociale, des sociétés coopératives. Vous connaissez tous les fameuses SCOP, mais depuis 2002 il y a aussi les Sociétés coopératives d'intérêt collectif. Donc cela signifie que les événements que j'ai cités ci-dessus ont suffisamment interpellé les individus, quelles que soient leur fonction, leur position politique ou personnelle, pour qu'on décide de créer des statuts, des objets juridiques qui vont nous aider à construire autrement des éléments d'économie.

L'évolution de la réflexion sur la régulation économique

On ne peut pas faire n'importe quoi, parce que, même avec beaucoup de cœur, on peut se tromper. Il faut donc se donner les moyens d'organiser des structures économiques qui vont fonctionner autrement, c'est ce qu'on appelle la régulation économique.

Cette régulation a 2500 ans :

- Aristote accepte les principes de l'économie marchande et de la monnaie mais en dénonce les excès (justice distributive (les besoins) / justice commutative (les apports)),
- Smith est le célèbre inventeur de la « main invisible » qui fait coïncider les actions individuelles et l'intérêt de tous,
- Keynes insiste sur la nécessité de l'intervention de l'état pour obtenir un équilibre de plein emploi.

Alors bien sûr je m'amuse un peu en vous disant que cela fait 2500 ans qu'on y pense mais c'est vrai. C'est vrai que depuis que le monde est monde ou qu'il s'est un peu à peu organisé pour ne pas vivre uniquement en autarcie, on s'est posé la question « comment va-t-on fixer un prix ? ». Les clercs et tous ceux qui ont fait un peu d'économie dans leur jeunesse se souviennent que Saint Thomas d'Aquin avait écrit un bouquin sur le juste prix. Et Saint Thomas d'Aquin ce n'est tout de même pas récent !

Ce qu'il y a de changé et qui pose des problèmes d'organisation, c'est que notre monde technique a beaucoup évolué et que, en particulier depuis l'avènement d'internet et le développement des nouvelles technologies, le concept de rareté a complètement changé de nature. Quand j'étais petite, quand on allait faire les courses, il y avait quelques produits et on prenait parmi ce qu'il y avait et on ne se posait pas tellement d'autres questions parce qu'il n'y avait pas d'autres façons. Aujourd'hui, qu'est-ce que cela veut dire que d'être rare ? Si vous ne l'avez pas dans la rue d'à côté, vous l'avez dans un grand magasin ; si vous ne l'avez pas dans un grand magasin, vous allez sur internet et vous vous apercevez que vous pouvez acheter, dialoguer, échanger avec des gens partout. La rareté en soi a disparu parce qu'on est en contact avec la planète entière. On ne peut plus fonctionner de la même façon que lorsqu'on n'était pas en contact avec la planète entière. Ce n'est pas possible de dire qu'on va rester dans son petit coin et se fermer en disant : la France c'est la France, l'Europe c'est l'Europe, etc. Quand on est à Toulouse, on comprend bien ! Les avions, c'est formidable : on ne va pas leur couper les ailes ! D'ailleurs cela fait vivre largement Toulouse et la France. On est dans un monde où on échange avec tout le monde, on regarde avec tout le monde et donc il faut penser autrement et se dire que sur certains points c'est absolument magique.

Tentons de faire la différence entre l'économie et l'économique. Cette réflexion est fondamentalement démocratique parce que nous sommes tous interpellés par chacune de nos décisions de consommateur, de producteur, d'innovateur, d'homme ou de femme en relation. Nous pouvons agir, et nous ne sommes plus uniquement comme mon grand-père ou comme mon arrière-grand-père qui travaillait là où il vivait, avec le patron qui était le plus proche et qui lui disait de faire ainsi. Mon grand-père, qui était souffleur de verre, faisait des bouteilles de champagne et il en est mort ... de tuberculose. Ce monde-là est révolu et on va aller plus loin dans la réflexion et dans l'organisation. Nous allons entrer dans cette nouvelle dynamique, celle que j'appelle la dynamique de l'économie sociale, puis dans celle du charisme de l'économie solidaire.

2 – La dynamique de l'économie sociale

Quand on revisite un concept du 19^{ème} siècle

Voyons comment les choses ont évolué sur ce plan.

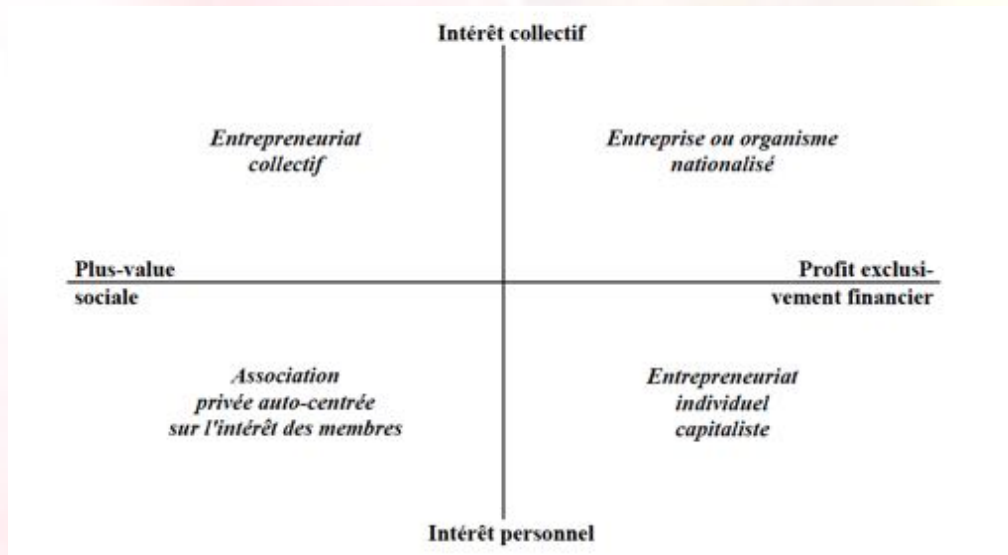
- En France
 - en 1890, Charles Gide, professeur d'économie sociale, fonde une doctrine économique (« solidarité » est le principe, « coopération et association » les moyens) et définit les « institutions de progrès social » : les mutuelles, les crèches, les cités jardins...
 - en 1978, le PS adopte un texte de L. Pfeiffer, jetant les bases de l'économie sociale, mais non intégré au programme commun de la gauche
 - En 1981, création de la délégation à l'économie sociale
- En Europe
 - en 1989 sous l'influence de J. Delors, création d'une unité sociale au sein de la DG entreprises à la commission européenne,
 - en 2002 adoption de la charte européenne de l'économie sociale
 - en 2013 l'entrepreneuriat social, rapport de l'OCDE

L'économiste Charles Gide va fonder pour la première fois, dès 1890, la doctrine économique qui va être la base de la réflexion sur l'économie sociale et solidaire. Quand il nous dit « la solidarité est le principe, la coopération et l'association sont les moyens », cela dit quelque chose à beaucoup d'entre nous. Cette première réflexion, dont l'idée a été lancée par un français, a été reprise, utilisée, tant et si bien qu'en 1978, quand le Parti Socialiste se posait un certain nombre de questions sur son retour au pouvoir, il a repris des éléments de C. Gide mais sans oser les intégrer au programme commun de la Gauche parce que cela risquait d'être trop dangereux... Et pourtant, quand François Mitterrand a été élu, il a mis en place la première délégation à l'économie sociale. Remarquez aussi dans le gouvernement actuel, il y a un ministre délégué à la consommation et à l'économie sociale et solidaire, deux domaines dont la juxtaposition surprend.

Ces observations ont eu des répercussions en Europe également. Le premier pays qui a défini un statut pour des entreprises conçues autrement (en 1991, bien avant la création des Sociétés coopératives d'intérêt collectif en France), c'est l'Italie. Ceux qui connaissent un peu l'économie de communion ne seront pas surpris. Aujourd'hui, sur le plan européen, il y a une charte européenne de l'économie sociale, qui date maintenant de 2002 ; cela fait donc plus de 10 ans que cela a été défini. En 2013, l'OCDE (l'Europe plus les Etats-Unis, le Japon, le Chili et de nombreux autres pays) vient de publier un rapport sur l'entrepreneuriat social. J'évoque cela pour montrer que ce concept s'est diffusé dans un monde qui se pose véritablement ces questions.

Les logiques de l'entrepreneuriat

Pour bien voir l'évolution, le graphique ci-dessous, qui vient d'un universitaire bordelais (J.Boncler), montre qu'il y a plusieurs formes d'entrepreneuriat.



Ces différentes formes d'entrepreneuriat se caractérisent par l'attention qui est portée à la dimension financière et à la plus-value sociale. Je ne suis pas tout à fait d'accord avec l'auteur quand il dit « profit exclusivement financier », mais je respecte son positionnement. Je trouve que ce n'est pas tout à fait exact : je dirais plutôt « à dominante financière ». Et de l'autre côté, on privilégie plus largement la plus-value sociale. Cela ne veut pas dire qu'il faut être déficitaire ! Quand on est déficitaire, il faut bien prendre l'argent quelque part. Cela peut

durer un petit peu, mais pas longtemps ; parce que, à qui le prend-on ? Ce qui est intéressant, c'est de montrer qu'il y a plusieurs formes d'entrepreneuriat, qu'elles n'ont pas la même vocation, le même objectif et qu'on peut insister soit sur ce qui va être une appropriation des bénéfices financiers (droite du graphique), soit sur un développement de la plus-value sociale. On utilise le terme « plus-value » comme pour le capital (« plus-value financière »), comme dans tous les bouquins d'économie mais on ajoute la notion de valeur sociale.

L'entrepreneuriat social

Il y a plusieurs formes d'entrepreneuriat, mais qu'appelle-t-on entrepreneuriat social ? Je prends la définition de l'OCDE dont les termes sont acceptables pour tout le monde :

« Toute activité privée d'intérêt général, organisée à partir d'une démarche entrepreneuriale et n'ayant pas comme raison principale la maximisation du profit mais la satisfaction de certains objectifs économiques et sociaux ainsi que la capacité de mettre en place, dans la production de biens et de services, des solutions innovantes au problème du chômage et de l'exclusion. »

Les objectifs économiques et sociaux sont fondamentaux et la dimension sociale prime sur la question de l'appropriation des résultats financiers. C'est ce qui va faire la différence entre l'entrepreneuriat traditionnel et l'entrepreneuriat social. Une entreprise sociale recherche une solution durable aux problèmes auxquels elle s'attaque et elle tente de maximiser la valeur créée. L'entrepreneuriat social ne cherche pas la propriété, il tire sa satisfaction du bien fondé de son action.

Un entrepreneuriat où la diversité n'est pas un discours mais une réalité

Schumpeter, un autre auteur très fiable en matière d'entrepreneuriat, disait en 1911 : « Pourquoi est-ce qu'on crée une entreprise ? Parce qu'on a envie de créer de la richesse soi-même et qu'on a le goût du défi, parce que cela n'a rien d'évident, et que cela va nous apporter du désir, du bonheur de créer quelque chose ». Aujourd'hui encore, ce qu'on apporte dans l'entrepreneuriat social, c'est toujours la joie de créer, le goût du défi et également le fait d'avoir un but social à côté d'un but économique.

Quelques entrepreneuriats sociaux que vous connaissez : Mozaïk, Siel bleu, Terre de liens, MGEN. Pour moi qui suis professeur par exemple et qui suis adhérente à la MGEN pour la sécurité sociale, on a l'impression que c'est une grosse entreprise. Mais le format des mutuelles les conduit à être considérées comme des entreprises sociales parce que l'objectif n'est pas l'appropriation, par les propriétaires financiers de l'entreprise, des surplus financiers qu'ils réussiront à mettre en place. Pour les autres exemples mentionnés, la situation est plus classique puisqu'ils ont un but social extrêmement affirmé et pas du tout d'objectif d'appropriation financière.

Le regard inversé : Bop ou social business

Cet entrepreneuriat social correspond aussi à une réflexion d'aujourd'hui : « Et si on regardait par en bas, c'est à dire ceux qui ont le moins de moyens financiers pour être consommateurs, ceux que l'on appelle en anglais « Bottom of the Pyramid » ? ». Au lieu de regarder vers ceux qui sont plus riches et qui sont capables de m'acheter des tas de choses, je regarde vers ceux qui sont moins riches mais qui ont quand même de nombreux besoins qu'il va falloir satisfaire. Ce qui est amusant dans ce regard sur le « Bottom of the Pyramid », c'est que cela a

communities ». Voici un exemple : cela fait du bien à tout le monde de manger des yaourts pour la santé, pour la croissance, pour les os, etc. On se dit que cela fait du bien aux riches comme aux pauvres, aux jeunes comme aux vieux ; mais il se trouve que dans beaucoup de pays, même là où on fabrique du lait, les plus pauvres ne peuvent pas s'acheter les yaourts. Alors Danone a eu l'idée de repenser complètement, autrement, la fabrication et la commercialisation du yaourt. Il a ainsi rendu ce produit accessible même aux plus pauvres. Et de plus il fait travailler de nombreuses personnes qui ainsi vont participer à la vie économique sous ses différents aspects. Ce produit, le « Shokti doi » vient d'un mot qui veut dire « qui rend plus fort » en bengali. Il y a derrière ce nom l'idée que ce produit est excellent pour la santé.



Parallèlement, sa formule a été spécialement pensée pour combler les carences nutritionnelles observées chez les enfants bangladais. Fabriqué à partir de lait de vache produit localement et de mélasse de datte, le Shoktidoi contient naturellement du calcium et des protéines nécessaires à la croissance et à la solidité des os. Également enrichi en micronutriments, un pot de 80g de Shoktidoi suffit ainsi à couvrir 30% des besoins journaliers d'un enfant en vitamine A, fer, zinc et iode.

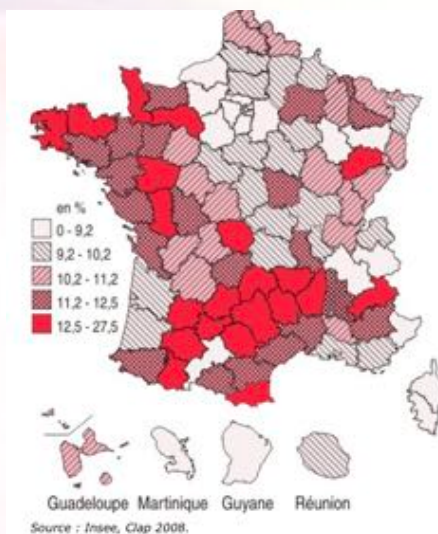
Cela prouve que des entreprises capitalistes sont capables de créer des structures d'entrepreneuriat social qui apportent beaucoup d'avantages à l'ensemble de la communauté auprès de laquelle elles se sont installées. En France, l'entrepreneuriat social, c'est cela. Tout le monde n'est pas d'accord sur les chiffres.

2009						
France						
Secteur	Coopérative	Mutuelle	Association	Fondation	Hors économie sociale	Total
Agriculture, sylviculture et pêche	6 543	0	c	c	224 479	234 258
Industrie + construction	48 718	c	4 104	c	4 845 288	4 898 296
dont industries alimentaires, boissons, tabac	c	0	c	0	534 253	561 359
Commerce, transports, hébergement et restauration	61 707	4 518	28 183	675	5 237 380	5 332 463
dont commerce	55 575	4 410	818	0	3 000 615	3 061 418
Activités financières et d'assurance	164 260	81 337	c	c	579 632	830 813
Information et communication, activités immobilières, soutien aux en	18 908	788	108 309	5 956	3 115 765	3 249 726
Administration publique, enseignement, santé humaine et action soci	c	c	1 308 251	57 280	5 837 477	7 242 094
dont enseignement	c	c	339 417	6 361	1 506 593	1 854 246
dont santé humaine	c	c	129 007	22 538	1 390 984	1 562 860
dont action sociale	676	16 204	839 827	28 381	524 203	1 409 293
Autres services	c	c	347 354	2 057	470 369	821 573
dont arts, spectacles et activités récréatives	c	0	114 561	c	154 476	270 523
Total	306 596	123 217	1 802 905	66 047	20 310 390	22 609 225
c : données confidentielles						
Champ : postes de travail au 31 décembre (hors entreprises et postes annexes)						
Source : Insee, Cjep						

J'ai évoqué plus haut un peu plus de 2 millions alors que, sur ce document de l'INSEE, on a le chiffre de 1,8 million. Certains considèrent que toutes les mutuelles ne sont pas tellement sociales, que certaines sont plus sociales que d'autres. Il y a donc un peu de flou en terme de définition. Toujours est-il que l'on est quand même dans des structures qui ne sont plus du tout ridicules en terme d'effectifs. On n'est pas dans l'expérimentation, dans une autre forme d'économie.



Vous pouvez aussi regarder cette structuration en terme d'effectifs par secteur d'activité. Le secteur de l'assurance comporte beaucoup de mutuelles, avec donc un nombre important de salariés dans l'économie sociale. A l'inverse, dans la recherche scientifique, il n'y a presque pas d'économie sociale. Par contre, les activités associatives sont évidemment très largement orientées vers l'économie sociale. Tous les secteurs d'activité ne sont pas homogènes mais cette structuration est maintenant très largement répandue, tant sectoriellement que géographiquement.



Les départements qui comportent le plus d'économie sociale apparaissent en rouge foncé. En interprétant ce schéma, on remarque une diagonale entre le nord et le sud et l'est et l'ouest.

Comment impulser un changement d'échelle ?

Dans ces conditions, peut-on aller plus loin et changer d'échelle et passer de 2 millions à X millions dans notre pays ou même dans notre Europe ? On peut aller plus loin grâce à deux grandes forces : les hommes et l'argent.

→ *Agir avec les hommes*

D'abord les jeunes parce qu'ils souffrent beaucoup aujourd'hui et parce qu'ils sont mus par l'enthousiasme et l'envie de « révolutionner la planète » propre à la jeunesse. Il y a même des grandes écoles de commerce (HEC et ESSEC) qui ont créé des chaires d'économie sociale

ou de « social business ». On va y réfléchir comment on gère, comment on crée, comment on développe de l'entrepreneuriat social. Et cela s'apprend, comme tout. Puis, l'association dont je vous ai parlé tout à l'heure, « Ashoka », pour dynamiser justement les jeunes qui ont envie de créer un certain nombre de structures d'économie sociale, a lancé le « jévolution » (« jeunes » et « évolution ») parce que cette évolution peut venir s'opérer même chez des jeunes peu formés. On a remis des prix pour faire réaliser des idées très intéressantes par des jeunes qui ont 16 ans, donc qui n'ont pas encore été longtemps à l'école. On en a remis à des jeunes qui en ont 25 ... et même à un gamin qui en a 12 ! Ce sont vraiment les idées de la jeune génération pour faire bouger l'entrepreneuriat social.

Il n'y a pas que les tout jeunes, il y a aussi ceux qui sont déjà un peu avancés dans leur carrière, même si leurs aînés y sont encore... Aujourd'hui, on voit de plus en plus de cadres, de salariés qui cherchent à rentrer dans des structures d'entrepreneuriat social et qui se disent « moi je ne veux plus travailler dans une entreprise comme cela, je veux travailler dans un autre type de structure ». Ces gens arrivent avec toute leur expérience, leur savoir-faire et ils mettent ainsi leur potentiel au service de l'entrepreneuriat social.

On a ainsi du potentiel humain, du capital humain, jeune et moins jeune, qui se met en route vers l'entrepreneuriat social.

"UN ENTREPRENEUR SOCIAL NE SE CONTENTE PAS DE DONNER UN POISSON, OU D'APPRENDRE À PÊCHER, IL NE SERA SATISFAIT QUE LORSQU'IL AURA RÉVOLUTIONNÉ TOUTE L'INDUSTRIE DE LA PÊCHE"...

Bill Drayton, président-fondateur d'Ashoka

→ *De nouveaux moyens financiers*

A côté du capital humain, il faut aussi du capital financier. On en a besoin à tous les moments. Au départ tout d'abord : on ne crée pas avec rien, il faut toujours un peu d'argent. Des structures, comme l'ADIE, aident au démarrage, au décollage. Ensuite, il en faut d'autres pour se développer. Il y a plusieurs idées : l'une d'elles, celle de « Siel », c'est de dire : « J'ai besoin d'argent, vous allez m'en prêter ou m'en donner, parce, finalement, avec cela, je vous fais faire des économies ».

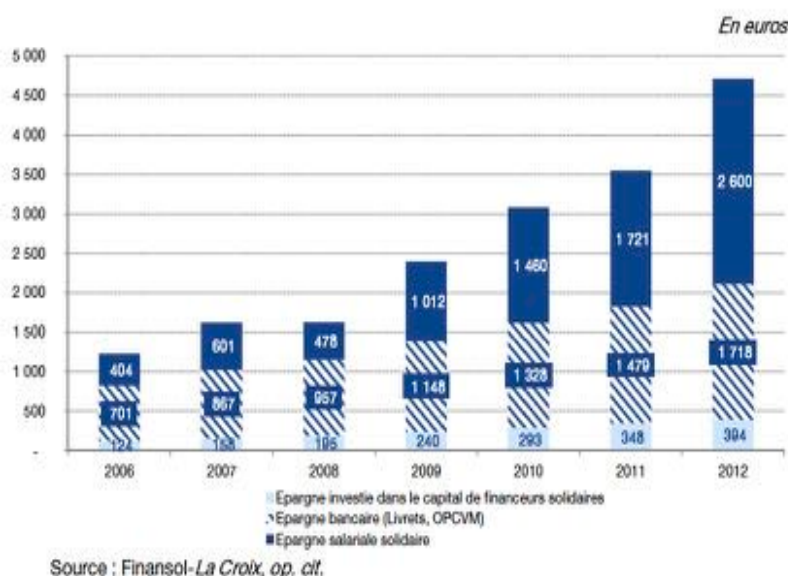
C'est parfois une expression qu'on emploie pour attirer le consommateur, mais, dans certains cas, c'est vrai. Quand on met des gens au travail alors qu'ils étaient au chômage, c'est mieux de leur donner un salaire que de leur donner une prestation de chômage. Et cela n'est pas forcément beaucoup plus cher, surtout si, avec ce salaire, ils produisent et créent de la richesse, ce qui va bien sûr permettre de compenser. Donc cette réflexion permet d'attirer des moyens financiers, en particulier bancaires traditionnels ou étatiques. « Au lieu de vous donner des allocations chômage, je vous donne de quoi investir et vous me rendrez ce que je vous ai donné. »

Et puis il y a aussi ce que l'on appelle aujourd'hui l'« impact investing ». Ce sont les américains qui ont inventé ce mot en 2007. Vous remarquerez le rôle du temps dans cette maturation : cette idée se développe, s'appuie, s'installe, monte. Qu'est ce que c'est que l'« impact investing » ? Habituellement, quand vous cherchez à emprunter de l'argent vous présentez votre projet, « votre business plan », comment vous pensez me rendre l'argent que je vous prête. On vous dit alors : ce qui m'intéresse c'est que vous me disiez quelles sont les conséquences économiques, financières (ce que vous allez gagner comme chiffre d'affaires, ce que vous allez créer comme richesse) et quels sont aussi les impacts sociaux, c'est-à-dire

quel type de personnes vous allez embaucher, quel type de personnes avec telle ou telle difficulté qui seraient des exclus et ainsi rentreraient dans l'économie, qu'ils soient des chômeurs, des handicapés, etc. On ne va plus analyser le projet uniquement dans sa dimension financière mais aussi dans sa dimension financière et sociale, ou plutôt sociale et financière.

Cette réflexion a conduit à se poser autrement la question de l'attractivité de ce que l'on va appeler l'épargne solidaire. On dit à l'épargnant, que nous sommes tous, qu'il est possible de placer de l'argent (on a besoin d'avoir un peu d'argent devant soi, pour acheter par exemple une maison) qui, pendant ce temps là, va être prêté à quelqu'un d'autre qui en a besoin dans le cadre de l'entrepreneuriat social. Ce n'est pas pareil de prêter à quelqu'un d'autre ou de donner. Donner est intéressant mais prêter est aussi intéressant. Evidemment on élargit considérablement le montant des sommes qui sont disponibles si on ne se limite pas au don mais que l'on envisage un prêt qui ne va pas être à 10% mais qui va être au taux actuel de la Caisse d'épargne c'est à dire 2%. 2%, ce n'est pas beaucoup mais c'est moins que moins. Donc cela permet aux individus de réaliser que l'épargne peut avoir une dimension solidaire.

Cette épargne solidaire se développe beaucoup en France parce qu'il y a eu une loi définie par le précédent gouvernement extrêmement intéressante qui consistait à dire : dans l'épargne salariale que les entreprises sont obligées de construire, il y aura obligation qu'une partie de cette épargne salariale soit de l'épargne solidaire. Grâce à cette loi de 2012, l'épargne solidaire a eu très nettement le vent en poupe et les volumes mis à la disposition des individus ont augmenté :



Je voudrais évoquer aussi ce que l'on appelle encore d'un mot américain le « crowdfunding ». De quoi s'agit-il ? Faire appel au peuple. J'ai un projet. J'ai besoin d'argent pour réaliser ce projet et au lieu de passer par le circuit financier bancaire traditionnel, je vais passer par des plateformes numériques de « crowdfunding ». Vous allez mettre 50 euros, on vous le rendra avec 2% d'intérêt, mais je passe hors d'un circuit traditionnel. Ce système est en train de se développer avec des éléments de sécurité tout à fait fiables parce qu'il ne s'agit pas de prendre de l'argent à ceux qui ont accepté de participer au projet et faire des bulles qui éclateront. On vous dit : « Vous voulez bien me prêter 50 euros ? Je vous les rends à telle période. Je vous donnerai des intérêts. » Je ne passe plus par l'analyse forcément détaillée d'un banquier qui veut 5% d'intérêts mais je passe quand même par quelqu'un qui peut éventuellement dire « ce projet là ne tient pas la route ». On étend ainsi la participation des individus.

Ces deux éléments, les hommes et les finances, sont effectivement en pleine évolution et vont, de fait, permettre à des projets d'économie sociale, d'entrepreneuriat social, de voir le jour et de se développer, de s'adapter peu ou prou à vos idées et cela sans vraiment de très grandes difficultés.

3 – Le charisme de l'économie solidaire

L'économie solidaire est différente de l'économie sociale. Dans l'économie sociale, j'ai beaucoup insisté sur le fait qu'il n'était pas question de faire du déficit, de se dire qu'il fallait forcément tendre la main parce qu'on est toujours en déficit. L'objectif n'est pas de gagner 10% mais de ne pas perdre et de favoriser la participation d'un plus grand nombre de personnes à la vie économique de son pays.

Pour l'économiste de base, c'est sécurisant. Vous voyez bien les problèmes que nous avons aujourd'hui au niveau national avec le remboursement de notre dette. On ne peut pas faire du déficit un moyen de développement. Ce n'est pas possible : nos grand-mères nous auraient envoyés au cachot ! Ce n'est pas possible, on ne peut pas dépenser plus qu'on ne gagne. A cette époque là, on ne dépensait que quand on avait l'argent. Il fallait d'abord faire des économies et après dépenser. On ne revient pas à nos grand-mères mais on se dit que, quand même, il y a des fondamentaux qui sont importants à maîtriser.

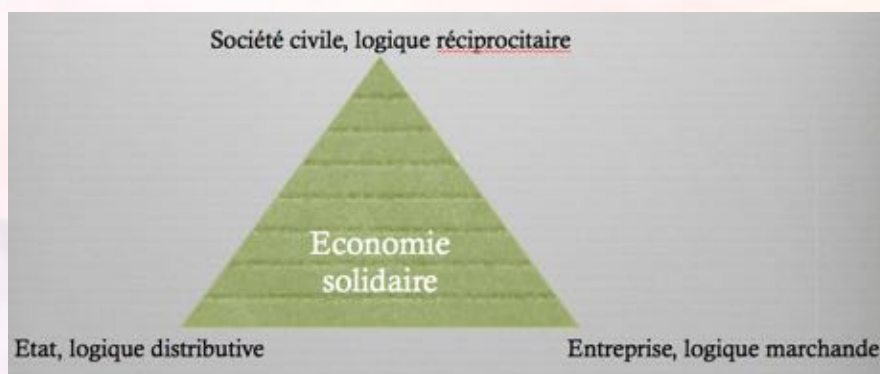
L'économie solidaire va nous conduire à une façon un peu différente de penser. L'idée de l'économie solidaire, c'est véritablement de s'interroger sur les besoins qui ne sont pas du tout satisfaits dans notre environnement, notre économie, notre pays, etc. Et dans certains cas, d'échapper à ce que l'on appelle l'emprise de la monnaie, la problématique de l'argent.

Une économie à deux visages

- ✓ Des activités en réponse à des besoins de cohésion sociale
 - Lutte contre les externalités négatives de la production, de l'écologie à l'injustice
 - Lutte contre la rareté des biens ou des moyens financiers
- ✓ Des activités qui veulent échapper à l'emprise de la monnaie, base de l'échange marchand
 - En s'appuyant sur la valorisation des ressources humaines
 - En développant une logique participative entre les acteurs de la production et de la consommation

Un concept

Qu'y a-t-il derrière ce concept d'économie solidaire ? Il y a plusieurs logiques dans la vie économique :



- ✓ La logique marchande. Nous la connaissons bien aujourd'hui : j'ai de l'argent, j'achète.
- ✓ La logique distributive. C'est la sécurité sociale, la retraite telle que nous la connaissons en France. Normalement on essaye de ne pas non plus être en déficit. La question des retraites, la question de la sécurité sociale, c'est de la distribution.
- ✓ La logique réciproitaire. J'échange ; je te donne, tu me donnes ; je participe, tu participes. C'est un petit peu différent, c'est une autre logique.

C'est cette logique là qui va nous intéresser, sachant qu'on peut être plus dans la logique marchande, plus dans la logique distributive, plus dans la logique réciproitaire.



La crèche parentale par exemple, c'est : « on a besoin de faire garder nos petits quand on va travailler, on s'organise, on trouve un lieu, aujourd'hui c'est toi qui gardes les enfants, demain c'est moi, après-demain c'est un autre ». C'est effectivement de la logique réciproitaire mais il y a aussi « toi tu as un travail qui est plus prenant ou du moins avec plus d'heures de présence, tu viendras un peu moins ». Donc il y a aussi de la logique distributive.

Il y a parfois uniquement de la logique réciproitaire. Je suppose que tout le monde connaît à peu près les SEL dans la région. C'est : « moi je sais écrire un CV et toi tu sais faire la paella ; tu m'apprends à faire la paella et moi je t'écris ton CV ». Il n'y a pas d'échange marchand entre les deux.

Alors, c'est du troc ? On revient à un système ancien ? C'est intéressant à certains moments. Cela ne pourrait pas être généralisé parce que si on ne paye rien, il n'y a pas de charges sociales, donc il n'y a plus de sécurité sociale, il n'y a plus de retraite... Cependant, à certains moments, pour certaines activités, c'est aussi le moyen de réintroduire dans la vie de production ceux qui ne sont pas actuellement dans l'échange marchand. C'est une réponse à l'exclusion parce que tout le monde sait faire des choses : on peut participer avec ce que l'on sait faire. D'autant plus que quand on fait, on apprend, et on sait encore mieux la fois d'après.

Cette logique n'est pas antinomique d'autre chose. J'ai pris exprès l'exemple du CV parce que je le connais bien. Cela ne m'empêche pas d'être aussi dans l'économie marchande. Et cela n'empêche pas celui qui, pour l'instant, n'est pas dans l'économie marchande de revenir à un moment donné pleinement dans l'économie marchande. Mais c'est une autre façon de voir l'organisation économique. C'est une autre forme de régulation.

Un nouveau mode de régulation,

J'ai commencé mon exposé en disant que la régulation était vieille comme le monde et qu'il fallait s'interroger sur les nouvelles formes de régulation.

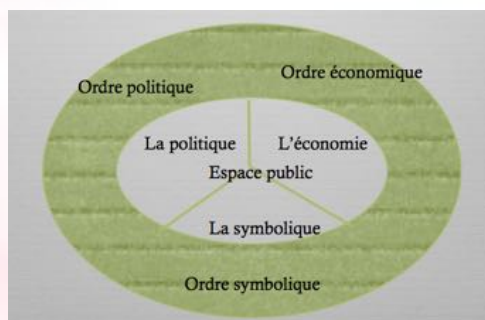
- ❖ L'économie solidaire est démocratique : en ne s'appuyant pas sur la capacité régulatrice de l'état, elle fait naître le besoin d'un débat public et d'une délibération.
- ❖ Elle propose une définition de la solidarité : la participation de chacun des acteurs dans ce débat public crée une communauté entre les individus sans les lier.
- ❖ Elle entend limiter la monnaie à sa sphère d'incitation, de mesure de la production et d'intermédiaire à l'échange.

Un concept à trois dimensions

L'économie solidaire est un concept à trois dimensions : il a une dimension économique (des engagements citoyens pour démocratiser l'économie), une dimension symbolique (rechercher ce qui fait sens dans la société) et une dimension utopique (auto-organisation qui rejoint les expériences des socialistes utopiques du 19^{ème} siècle). Si on n'est que dans l'utopie, cela ne marchera pas ; si on n'est que dans l'économique, on va retourner à l'ancien système. Au fond, ce qui fait le ciment entre les deux, c'est la dimension symbolique qui va permettre de construire et de voir les choses un petit peu autrement.

Une résistance qui cherche une alternative

Si cette économie solidaire se développe, notre vision du monde va changer. Cela devient un autre monde.



Le rôle de l'espace public

Au sein de l'espace public, tous ces éléments peuvent se conjuguer, parce que toutes les activités peuvent avoir une dimension symbolique, économique et politique dans cette réflexion.

L'espace public est un espace de médiation dans la proximité où se co-construisent l'offre et la demande, se co-organise la production et se co-décident les prix et les quantités. Il n'y a pas d'un côté un entrepreneur et des clients réunis par une main invisible, mais des hommes et des femmes qui cherchent à construire un service plus satisfaisant.

Cette réflexion sur l'introduction de l'économie solidaire dans l'espace public est aussi une façon de nous interpeller, de nous faire réfléchir, de penser à une concertation différente, plus profonde. C'est aussi évidemment l'ouverture vers les plus démunis. C'est aussi quelque chose qui s'ancre dans le local, dans la proximité et qui, de ce fait, ne nous conduit pas à dire « il

n'y a qu'à » « faut qu'on » « si » etc. Non, c'est « hic et nunc », comme on dit en latin, ici et maintenant. Quels sont les besoins que je vois ? Quand on m'appelle ou si moi j'appelle, comment je peux participer à cette transformation de l'économie ? Avec qui ? Sous quelle forme ? Dans quelle structure ? La réflexion que je vous présente là s'inscrit complètement dans un renouveau de la pensée scientifique. Les acteurs de l'économie sociale ne sont pas de bons samaritains, tous seuls, au milieu de nulle part. Aujourd'hui, des gens réfléchissent très sérieusement à ce qu'est l'économie solidaire et comment la mettre en place.

	Marché biens	Marché des services	Économie solidaire
Finalité de l'organisation	Création de valeur économique	Création de valeur économique	Création de valeur sociale
Principe économique privilégié	Le marché	Le marché	La réciprocité, sans négliger la redistribution et le marché
Considération du marché	Lieu de rencontre entre offre et demande de biens	Lieu de rencontre entre une offre intangible, indivisible, variable et périssable et une demande	Lieux sous-estimés par l'économie marchande ou par l'État
Système économique en place	Fabrication d'un objet tangible par une entreprise, présenté et mis en marché pour qu'un consommateur le choisisse et l'achète	Co-conception et/ou co-prestation d'un service par une entreprise et son client, soumis à un échange qui ne donne lieu à aucun transfert de propriété	Co-conception et co-prestation singulières d'un service ou d'un produit par une organisation et un usager ou Réponse à une demande perçue par une organisation dont les valeurs solidaires priment sur la recherche du profit
Rôle joué par la demande (cibles de l'offre)	Clients consommateurs	Clients, partie-prenantes du processus	Donateurs, Usagers (citoyens, membres d'une communauté, partie-prenantes du processus), Bénéficiaires
Concepts clés	Avantage recherché	Servuction	Valeur sociale, réseau, communauté
Finalité de l'organisation	Création de valeur économique	Création de valeur économique	Création de valeur sociale

Ce document tiré d'un ouvrage théorique met en évidence le fait que désormais l'objectif est la création de valeur sociale. Cette création de valeur sociale se traduit par une co-conception (« on pense avec ») et une co-prestation (« on fait avec ») entre ceux qui ont des besoins non satisfaits et ceux qui, à l'intérieur d'une organisation qu'ils ont créée, vont travailler avec eux pour produire des éléments qui vont répondre à ces besoins non satisfaits.

- ❖ Le marché n'est pas le seul mode de régulation
 - Sans institutions ni sens civique, le marché ne régule pas...
 - Dans un espace public de proximité, la délibération démocratique permet la régulation
- ❖ La participation aux débats donne aux citoyens la possibilité de prendre part à la fixation des règles et par là même de s'impliquer dans la vie économique
- ❖ Doit-on parler d'utopie ?

La valeur sociale, le réseau, la communauté sont des éléments auxquels il faut donner vie dans ces structures d'entrepreneuriat solidaire. C'est une utopie en acte, c'est-à-dire qu'on se lance dans un autre moyen. C'est une utopie aujourd'hui, mais tous ceux qui se sont intéressés à des connaissances historiques plus anciennes savent bien que des structures économico-politiques ont fonctionné comme cela autrefois, parfois il y a très longtemps, parfois il y a moins longtemps, au Moyen-Âge, au 19^{ème} siècle, au début du 20^{ème}. Cela n'est pas complètement nouveau même si ça l'est pour la génération d'aujourd'hui, ceux qui ont 40 ans ou pour les plus jeunes de 20 ans. C'est la redécouverte d'une autre façon de satisfaire les besoins généraux.

Les 17 familles de l'économie solidaire

Tableau n° 5 • Les 17 familles actuelles de l'économie solidaire

	Sous-famille	EXEMPLES
A. Activités politiques et symboliques de soutien à l'économie solidaire	1. Réseaux d'acteurs développant par ailleurs des activités économiques	– Le MES
	2. Autres réseaux d'appuis	– Le RIUESS
B. Activités économiques non monétaires	3. Réseaux d'échanges non monétaires	– RERS
	4. Autoproduction accompagnée	– PADES
C. Activités monétaires non marchandes	5. Monnaies sociales solidaires	SEL
D. Activités économiques monétaires et marchandes	– Initiées par l'économie solidaire	
	6. Échanges équitables	– Artisans du monde
	7. Finances solidaires	– La NEF
	– Niches spécifiques	
	8. Insertion par l'économie	– Jardins de cocagne
	9. La création d'activité	– Pôle d'économie solidaire
	10. Les services de proximité	– Crèches parentales
	11. L'environnement	– Ressourceries
	12. Les transports	– Covoiturage
	13. Communication	– Site Rinoceros
	14. Culture	– UFISC
	15. Conseil et formation	– Extra Muros
	16. Agriculture	– Amap
	17. Logement	– Habitat et humanisme

Voilà les nombreuses activités dans lesquelles se lance de l'économie solidaire. Cela touche aussi bien la finance, que la monnaie, la production, la communication ou la culture. Rien ne nous est interdit, rien ! Il faut simplement avoir des idées et les structurer. Voici maintenant des exemples pour finir.

→ Les fameux SEL toulousains : j'échange un savoir contre un autre savoir et donc un produit contre un service ou un service contre un produit.



la Route des Sel

Une association 1901 qui a pour but de "favoriser les rencontres entre adhérents des Sel en utilisant leurs possibilités d'hébergement."

Dans la Route des SEL, les adhérents offrent/demandent toute sorte d'hébergement, de courte ou de longue durée, allant du canapé à l'emplacement pour une tente, en passant par le gîte, voire la mise à disposition de leur maison, caravane ou bateau. Aucun ne propose d'hébergement pour s'enrichir, mais parce que l'idée d'échange des SEL nous "réveille" la tête.

"C'est un pari de confiance, de dialogue ; c'est un état d'esprit."

Ceux qui ne proposent pas d'hébergement peuvent être reçus, mais si l'on peut offrir ne serait-ce qu'une petite place, pourquoi ne pas "sauter le pas" et devenir hôte ? La Route des SEL est réservée aux membres de SEL, et ne peut exister que parce que les Selistes ouvrent leur porte. C'est environ 1500 membres répartis à travers 90 départements en France et Outre-mer, et 19 pays étrangers.

Les Échanges sont notés sur le Carnet de Voyage annuel remis à l'adhésion, et sont exprimés en "nuitée" correspondant à une heure d'échange (soit 60 unités dans la majorité des SEL). La nuitée comprend le petit-déjeuner.


Le Carnet de Voyage est nominatif et fait office de carte d'adhérent. En fin d'année, chacun reporte le montant de ses échanges dans son SEL, et retourne la photocopie de son Carnet de Voyage même vierge, lors de sa ré-adhésion à la Route des SEL. Il est prélevé à chaque adhérent deux nuitées par an pour le fonctionnement.

L'Adhésion

Elle s'effectue par année civile directement auprès de la Route des SEL, ou bien du Correspondant local de la Route des SEL. Deux formules :

- Individuelle : 14 euros. Vous recevez personnellement le Catalogue et les Additifs.
- Dans le cadre de votre Sel : 7 euros. (si votre SEL a lui-même adhéré).

Vous figurez alors dans le Catalogue, mais ne le recevez pas personnellement (seul votre Sel en reçoit un exemplaire). Il est alors consultable à la permanence, ou auprès du correspondant. Dans les deux cas, le Catalogue est aussi consultable en ligne sur le site de la Route des SEL, à tt(e) adhérent muni des codes d'accès à l'espace privé, qui lui sont délivrés (Si vous avez oublié les codes d'accès de l'année, demandez-les à la RdS).



→ Un autre exemple, la NEF, qui est une structure financière qui collecte de la finance solidaire pour la mettre au service d'une activité à son commencement.

Un organisme alternatif au coeur des circulations financières

La Société financière de la Nef est une **coopérative de finances solidaires**. Depuis sa création en 1998, elle exerce une **double activité de collecte d'épargne et d'octroi de crédit** dans le cadre d'un agrément de la Banque de France.

L'épargne collectée est déposée par des particuliers, des associations et des entreprises. Toute personne physique ou morale désireuse de donner un sens à son argent peut ouvrir un compte à la Nef.

Les financements accordés par la Société financière de la Nef permettent de **soutenir la création et le développement d'activités professionnelles et associatives à des fins d'utilité sociale et environnementale**.

Aujourd'hui, **26 000 sociétaires** ont choisi d'exercer leur responsabilité sur leur argent en déposant leur épargne ou en souscrivant un prêt auprès de la Nef. Et chaque mois, ce sont plus de 200 nouveaux sociétaires qui franchissent le pas, porteurs d'une volonté de changement sur l'organisation économique et sociale de notre monde.

La Nef veut permettre aux individus de réunir leurs moyens pour répondre le plus efficacement aux besoins et aux préoccupations de leurs contemporains. Considérant que le développement économique doit être aussi social et humain, son action vise à soutenir le **développement d'une économie solidaire**, ouverte vers l'autre, à commencer par les plus vulnérables d'entre nous.

La terre, l'eau, l'air sont autant de biens communs nécessaires à une organisation harmonieuse de la vie sur terre, aujourd'hui et demain. Par son action, **la Nef s'engage dans leur préservation et leur développement**.

Elle écarte délibérément de son champ d'intervention tout projet qui nuirait à la personne et à l'environnement. Elle place la personne humaine et l'écologie au centre des décisions économiques et financières.

Annecy : la transformation de l'ancien évêché

Dans le centre historique d'Annecy, à 100 mètres de la Cathédrale, une majestueuse grille en fer forgé s'ouvre sur une cour dominée par un escalier monumental à double spirale.



Ce bâtiment d'époque napoléonienne avait été l'Hôtel de la Monnaie avant d'être l'Evêché de la ville. Depuis longtemps déjà, le diocèse avait déménagé en optant pour un cadre plus sobre et plus moderne. Mais que faire des bâtiments ?

Les promoteurs auraient volontiers réalisé un programme traditionnel, conforme au marché élevé de l'immobilier haut savoyard, mais l'Eglise d'Annecy a préféré ouvrir ce patrimoine à ceux pour qui les « belles pierres » et les « beaux quartiers » sont toujours fermés.

Les bâtiments ont été confiés à Habitat et Humanisme en bail emphytéotique de 40 ans. La Foncière a réalisé les réhabilitations du bâtiment pour l'aménagement de 12 appartements et 2 locaux commerciaux.

6 de ces logements sont réservés à des familles en difficulté accompagnées par Habitat et Humanisme Haute Savoie, notamment des familles nombreuses qui ont tant de mal à se loger et des personnes vivant en logements temporaires. 2 T1 et 1 T3 sont à la

disposition de l'Evêché et 3 logements relèvent du secteur libre.

Une page se tourne pour ces personnes et leurs enfants qui accèdent à un lieu de vie stable, et bien situé, promesse d'un nouveau départ.

→ Des développements dans le domaine de l'habitat : penser l'habitat autrement. C'est « Habitat et Humanisme », une réalisation qui s'est faite dans la région lyonnaise. Créée à Lyon en 1985 par Bernard Devert, ancien professionnel de l'immobilier devenu prêtre, cette association agit, en faveur du logement et de l'insertion des personnes en difficulté.

→ La fameuse association dont j'ai parlé, Ashoka, qui propose des idées, des prix pour encourager et pour faire connaître ceux qui se sont lancés dans l'économie solidaire.

Les lauréats du concours Impact Habitat 2011 lancé par le Crédit Foncier et Ashoka France

Lancé en décembre 2010 par Ashoka France et le **Crédit Foncier**, ce concours a sélectionné 9 entrepreneurs sociaux du domaine de l'habitat social, solidaire et durable. Ceux-ci ont bénéficié d'une formation et d'un accompagnement personnalisé à l'issue desquels trois prix ont été décernés à 2 associations.

Le Grand Prix du jury, d'une valeur de 10 000 euros, a été décerné à l'association Aurore pour son projet Evrostel de résidence hôtelière à vocation sociale. Celui-ci combine une offre de qualité d'hébergement d'urgence à une offre hôtelière "standard", dans le but de réunir au sein d'un même bâtiment personnes vulnérables et clientèle d'affaires pour favoriser la mixité sociale.

Le Prix spécial du Jury a quant à lui été attribué à l'association Simon de Cyrène pour son projet de création dans les grandes villes de France de lieux de vie partagés entre adultes handicapés victimes de traumatismes cérébraux et personnes valides. Ce projet a également remporté le prix des collaborateurs du Crédit Foncier, d'une valeur de 5 000 euros. Les collaborateurs ont en effet pu voter pour le projet de leur choix via l'intranet sur lequel ils accédaient à un film et une fiche de présentation de chacune des 9 associations.

Les deux gagnants vont désormais bénéficier d'un suivi personnalisé de leur projet pendant un an par le Crédit Foncier qui mettra à leur disposition ses savoir-faire en matière d'immobilier et d'habitat.

Pour en savoir plus : <http://www.ashoka.asso.fr/impact/>



Les limites de l'économie solidaire

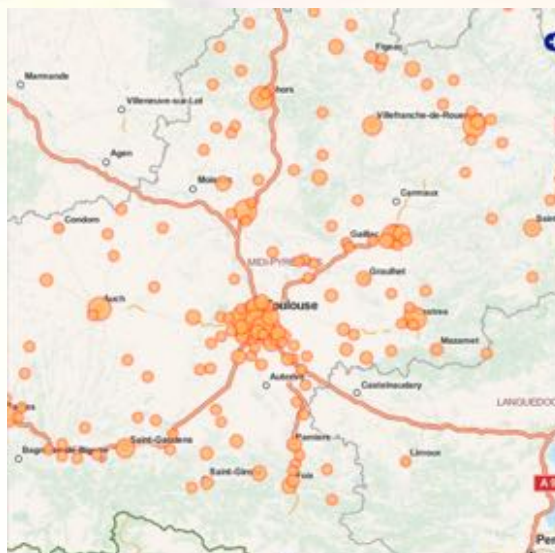
Cela ne veut pas dire que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes. Il y a des limites à l'économie solidaire liées au fait qu'il arrive que des structures, qui ont été pensées avec une volonté de solidarité forte, périclitent. Elles périclitent parce que le temps est parfois notre ennemi, parce qu'on se fatigue, parce qu'on oublie, parce qu'on a le goût de la puissance, parce qu'on a envie d'argent. Et tous ces éléments sont susceptibles d'affaiblir les bonnes volontés, les enthousiasmes, de les affaiblir et de faire en sorte que la structure disparaisse. De nombreuses crèches parentales ont été lancées à un moment ou à un autre dans la dynamique et l'enthousiasme et finissent, meurent parce qu'il n'y a plus les bonnes volontés et l'enthousiasme collectif. La réflexion commune, les intérêts communs disparaissent.

De la même façon que l'économie capitaliste a ses défauts, l'économie solidaire a les siens. Il faut le savoir et il faut se dire qu'il faut se renouveler tout le temps pour que cela fonctionne. Et puis que de toute façon les structures sont faites pour mourir et que celle qui meure sera remplacée par une autre un autre jour et qu'il ne faut pas forcément s'accrocher. Et le jour où il n'y a plus d'enthousiasme pour le faire, on change et on repart pour autre chose.

Les initiatives d'économie sociale et solidaire en Midi-Pyrénées

Pour terminer, quelques exemples locaux. Il existe en Midi-Pyrénées une association, l'ADEPES, qui tient un inventaire de tout ce qui se fait dans le cadre de l'économie solidaire en Midi-Pyrénées.

Chaque petit point représente une initiative d'économie solidaire :



L'ADEPES est une structure extrêmement dynamique qui apporte aussi des conseils, parce que tous ceux qui créent en matière d'économie solidaire ont besoin d'être conseillés. Où trouve-t-on des moyens financiers ? Peut-on faire en même temps du solidaire et du durable ? Comment construit-on un projet pour qu'il soit attractif pour ceux qui vont participer ? Comment se forme-t-on ?

Sont proposés des formations, un forum régional annuel (cela paraît logique pour échanger) et une participation à des structures européennes. RIPEES EUROPE rassemble toutes les initiatives, tout ce qui se passe. L'ADEPES y participe pour se nourrir parce que l'enthousiasme, vous le savez bien, cela se nourrit sur le plan intellectuel, de rencontres, d'exemples, d'échanges.

Pour aller plus loin

Voici des éléments bibliographiques démontrant qu'il y a vraiment beaucoup de gens qui s'intéressent à cette question aujourd'hui et qui essayent d'apporter leur pierre, que ce soit une pierre théorique, une pierre pratique, une pierre analytique ou une pierre de collecte d'informations.

- ❖ www.imsentreprendre.com/.../etude_entreprises_entrepreneurs_sociaux...
- ❖ Cool Michel, 2009 : *Pour un capitalisme au service de l'homme* A.Michel
- ❖ Centre d'analyse stratégique, 2012, « Quelle place pour l'entrepreneuriat solidaire en France ? », mars, n°268
- ❖ Centre d'analyse stratégique, 2013, « L'impact investing » pour financer l'économie sociale et solidaire
- ❖ Centre d'analyse stratégique, et OCDE 2013, « L'entrepreneuriat social en France », avril, www.strategie.gouv.fr
- ❖ Dacheux E et Goujon D, 2011, *Principes d'économie solidaire*, Ellipses
- ❖ Esposito R.E., 2013, « the social enterprise revolution in corporate law », *William and Mary Business law review*, vol 4 is 2 , <http://scholarship.law.wm.edu>,
- ❖ Veltz P, 2012 : Les territoires à l'heure de la mondialisation. *Cahiers français* n° 367, mars
- ❖ Segrestin B et Hatchuel A, 2012, *Refonder l'entreprise*, Seuil
- ❖ Roger B, 2012, *Formes de la propriété et responsabilité sociale*

LE MAITRE AU PIED DE SES DISCIPLES

LES SIENS...SANS LES AUTRES ?

Bernadette Escaffre – Bibliste

Je ne vais pas vous parler directement du lavement des pieds, je vous le proposerai dans les carrefours et on en parlera après, dans le débat.

Je voudrais donc, pendant le temps qui nous est imparti maintenant, vous proposer d'être attentifs à une particularité que l'on trouve dans l'Évangile de Jean qui est différent des autres Évangiles.

Vous savez déjà que les trois premiers Évangiles, de Matthieu, de Marc et de Luc ont une structure pratiquement identique, ils se ressemblent, on les appelle les synoptiques parce qu'on peut les mettre en parallèle et les lire dans une suite commune, même s'il y a des épisodes qui sont propres à l'un et à l'autre.

L'Évangile de Jean est très différent : bien sûr, il ne parle pas d'un Jésus autre, c'est bien Jésus, c'est le même, mais différent, et de plus, cet Évangile parle d'un disciple qui y est appelé « le disciple que Jésus aimait » et qui ne figure pas dans les synoptiques. L'Évangile de Jean le présente à divers moments.

Dans la tradition de l'Église, ce disciple que Jésus aimait est appelé Jean, et donc, si l'on pense que ce disciple que Jésus aimait est Jean, le frère de Jacques, on le retrouve dans les autres Évangiles, mais en tant que disciple que Jésus aimait, il n'y figure pas. L'Évangile de Jean ne donne le nom de Jean qu'à une autre personne, le Baptiste, Jean-Baptiste. Pourquoi le disciple que Jésus aimait est-il donc appelé Jean dans la tradition de l'Église ? Parce que depuis St-Irénée et les Pères qui l'ont suivi, il y a une identification entre le disciple que Jésus aimait et Jean, et donc depuis toujours on parle de Jean comme disciple que Jésus aimait, mais si on reste au niveau de l'Évangile lui-même, on peut voir qu'apparaît à plusieurs endroits le disciple que Jésus aimait et l'Évangile ne dit pas comment il s'appelle. Il y a donc là une particularité.

Les synoptiques vont donner une liste des douze apôtres et, dans ces douze, il y a Jean, frère de Jacques, fils de Zébédée ; mais l'Évangile de Jean ne parle pas beaucoup des Douze. Si on n'avait que cet Évangile, on ne saurait pas qui sont les douze apôtres.

Que peut-on dire du disciple que Jésus aimait dans l'Évangile de Jean, quel rôle y joue-t-il ? On voit que ce disciple aimé n'est présent qu'à partir, justement, de l'épisode du lavement des pieds. Il n'est pas présent avant ; l'Évangéliste mentionne un disciple qui est près de Jésus et qui s'appelle le disciple que Jésus aimait à partir de ce chapitre 13, qui correspond au début de la deuxième grande partie de l'Évangile.

Si vous connaissez un peu l'Évangile de Jean, vous savez qu'après le prologue il y a une première grande partie qui va jusqu'à la fin du chapitre 12 ; dans cette partie, on va raconter les signes de Jésus, et parmi ces signes, on se souvient des noces de Cana, du paralytique qui va être guéri, de l'aveugle né dont les yeux vont s'ouvrir, etc. Plusieurs récits de gestes, d'actions ou paroles de Jésus, étant présentés comme des signes, on appelle cette première partie de l'Évangile de 1 à 12, le Livre des Signes.

La deuxième partie qui commence avec le chapitre 13 et l'épisode du lavement des pieds est appelé le Livre de l'Heure. Pourquoi l'Heure, parce que l'Évangile de Jean présente la mort de Jésus comme l'Heure, l'Heure avec H majuscule : c'est le moment qui récapitule un peu toute l'histoire de Jésus et on pourrait dire toute l'histoire de l'humanité d'après la théologie Johannique. Que fait donc ce disciple bien aimé qui n'apparaît que dans la deuxième partie, à l'approche de la passion, de la mort sur la croix et de la résurrection ?

La première fois où il apparaît, c'est au moment du repas de Jésus avec les siens ; Jésus va se lever pour laver les pieds de ses disciples et après les leur avoir lavés, il retourne à sa place pour le repas, prend la parole et l'une des premières choses qu'il dise à ses disciples, après leur avoir lavé les pieds, c'est de s'aimer les uns les autres comme lui les a aimés. Puis, il va annoncer que Judas va le trahir ; il ne dit pas exactement que c'est Judas et les disciples se demandent de qui il s'agit. On se souvient bien de cet épisode : l'un des disciples est proche de Jésus et Pierre va dire à ce disciple : « Demande de qui il parle » Ce disciple se penche donc vers Jésus, il le lui demande, et Jésus va donner une réponse. Et ce disciple qui se penche vers Jésus, qui se trouve à côté de Jésus, c'est le disciple que Jésus aimait.

On va peut-être dire que c'est Jean, si l'on voit l'iconographie, toute l'iconographie chrétienne, les dernières cènes, où un jeune homme, identifié avec Jean est assis à côté de Jésus. Or, d'après l'Évangile de Jean, ce n'est pas Jean, c'est le disciple que Jésus aimait. Cette différence a son importance.

Une parenthèse : il y a deux niveaux, du point de vue historique et du point de vue de la tradition de l'Église ; ce disciple, bien sûr, est identifié avec Jean, mais là, je veux me limiter à l'Évangile lui-même pour voir ce qu'il nous dit. On peut dire que, historiquement, Irénée a dit que c'est Jean. Je ne dis pas le contraire, mais l'Évangile ne dit pas qu'il s'agit de Jean.

Plus tard, dans l'Évangile, ce disciple est mentionné dans le récit de la crucifixion de Jésus ; au moment où Jésus est crucifié, il est là au pied de la croix, on connaît aussi cet épisode. Le disciple aimé se tient à côté de la mère de Jésus, et c'est le seul disciple qui soit là, présent, au moment de la mort de Jésus. Il se tient là, et Jésus va se tourner vers sa mère, et lui dire : voici ton fils, et vers le disciple : voici ta mère. C'est un passage que l'on connaît bien, et on nous dit qu'à partir de ce moment-là, le disciple la prit chez lui, mais pas seulement, il la prit comme sienne, c'est-à-dire la mère de Jésus devient la mère du disciple, elle a un autre rôle, et le disciple, de cette façon aussi, devient par ces paroles de Jésus le frère de Jésus : on entre dans une fraternité.

Ce n'est pas pour rien que dans l'Église on va aussi parler ensuite de fraternité, de communautés de frères ; si vous lisez les Actes des Apôtres vous pourrez constater que les premiers chrétiens sont appelés des frères et ils se nomment ainsi entre eux.

On retrouve ensuite le disciple aimé au matin de la résurrection. Vous vous souvenez aussi de cet épisode où Marie de Magdala va vers le tombeau, et elle trouve la pierre enlevée. Elle va alors vers les disciples, elle leur dit : le Seigneur n'est plus là, on l'a enlevé. Pierre et le disciple que Jésus aimait se précipitent. On pense peut-être que c'est Pierre et Jean qui courent vers le tombeau : il y a, en effet, dans l'iconographie chrétienne, des représentations de Pierre et Jean courant vers le tombeau. Or, l'Évangile parle du disciple que Jésus aimait, qui va avec Pierre vers le tombeau. Le disciple que Jésus aimait arrive le premier, il regarde, mais il n'entre pas dans le tombeau, et c'est Pierre qui, lorsqu'il arrive, entre et constate que le tombeau est vide. Puis, les deux disciples retournent chez eux. Marie de Magdala reste, au contraire, et elle va avoir l'expérience de la rencontre de Jésus ressuscité.

Le dernier chapitre de l'Évangile de Jean, le chapitre 21, se situe en Galilée au bord du lac de Tibériade, où quelques disciples accompagnent Pierre pour une nuit de pêche. On se souvient qu'ils n'ont rien pêché. Le matin, apparaît quelqu'un au bord du rivage qui leur demande s'ils ont pêché quelque chose. C'est Jésus qui est au bord du rivage, et les disciples ne le reconnaissent pas mais le disciple que Jésus aimait l'identifie et dit : c'est le Seigneur.

Pierre se jette alors à l'eau pour aller vers le Seigneur. La présence du disciple que Jésus aimait a donc aussi de l'importance ici.

On se souvient aussi qu'après le repas que les disciples prennent avec Jésus au bord du lac, Jésus va parler en tête-à-tête avec Pierre. Il va lui dire : m'aimes-tu ? Un disciple se trouve derrière eux, c'est le disciple que Jésus aimait. Pierre va alors poser, au sujet de celui-ci, une question à Jésus qui venait de lui confier la charge du troupeau : « Et lui, que va-t-il lui arriver, qu'est-ce qui va se passer avec lui ? » Et quelle est la réponse de Jésus ? - Parfois, les réponses de Jésus ne sont pas très explicites. - Il lui dit : « Si je veux qu'il demeure jusqu'à ce que je vienne, toi, que t'importe ? » La communauté va donc penser que le disciple que Jésus aimait ne va pas mourir, puisque Jésus a dit : si je veux qu'il demeure. Mais il semblerait que ce ne soit pas le cas, et l'évangéliste dit bien : attention, ce n'est pas ce qu'avait dit Jésus. Jésus avait dit : si je veux qu'il demeure. Donc le sens doit être autre. C'est un sens à chercher. Ce disciple apparaît donc plusieurs fois dans l'Évangile, à des moments cruciaux, spécialement au moment de la croix ; il est présent, essentiellement, dans la deuxième partie de l'Évangile.

Quel est donc le rôle du disciple que Jésus aimait, ou que peut-on dire de lui ? Comment est-il caractérisé ? C'est un personnage présent aux moments importants, mais en même temps discret, et le narrateur ne lui donne que très peu la parole, seulement lors de sa première entrée en scène, et au cours de l'un des derniers épisodes c'est-à-dire au moment du lavement des pieds : « Seigneur, qui est-ce ? » et quand Jésus apparaît au bord du lac et que les disciples sont sur la barque : « C'est le Seigneur ». Par ailleurs, le narrateur ne parle pas beaucoup de ce disciple dans cet Évangile, il va le présenter seulement dans quelques épisodes. Quand on le voit par exemple au pied de la croix, Jésus lui parle, il aurait pu répondre, mais il ne dit rien. Il est donc un peu en retrait. Au moment du dernier repas, ce n'est pas lui qui prend l'initiative de parler, c'est Pierre qui lui dit : demande ! Il est proche de Jésus, mais c'est donc Pierre qui le pousse à poser la question. Il n'est même pas précisé dans ce passage que le disciple aimé rapporte à Pierre la réponse de Jésus, réponse qui ne lui est pas forcément adressée directement, à lui. Ce disciple est donc important, parce qu'il est présent à des moments importants et qu'il reconnaît le Seigneur ressuscité. Mais il est en même temps un peu en retrait.

Toutefois, l'importance qu'a le disciple aimé a fait dire à beaucoup de commentateurs ou de biblistes qu'il est un disciple modèle, ce que l'on interprète parfois comme disciple parfait. Or ce n'est pas forcément le cas et ce n'est pas dans ce sens que va l'Évangile. S'il est modèle, c'est peut-être qu'il peut l'être pour chaque lecteur de l'Évangile. Cependant, beaucoup de biblistes voient dans ce disciple modèle, quelqu'un égal ou même supérieur à Pierre. Il est vrai que, plusieurs fois, il apparaît comme presque supérieur à celui-ci. Dans l'Évangile de Matthieu, la présentation de certains faits est un peu différente, par exemple, Jésus va dire explicitement : « Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église », il lui donne l'autorité explicitement, et dans l'Évangile de Jean, il faut attendre le dernier chapitre pour avoir quelque chose dans ce sens, mais moins explicite que la remise des clés.

Ce disciple-là semble donc être présenté comme modèle, mais est-ce que cela justifierait l'amour de Jésus ? Jésus l'aime-t-il parce qu'il est disciple parfait ? Si l'on regarde l'épisode du dernier repas de Jésus avec les siens, au moment du lavement des pieds, on voit bien que le disciple bien aimé occupe un poste spécial, il est aux côtés de Jésus, puis il va se pencher sur la poitrine de Jésus. Mais dans cet épisode, il ne se détache pas des autres disciples par d'autres particularités. Il s'adresse à Jésus en l'appelant Seigneur, mais d'autres disciples lui donnent aussi ce titre. Pierre, Thomas, Philippe, Judas, pas l'Ischariote mais l'autre, vont appeler Jésus, Seigneur. Quant à la réponse de Jésus à la question sur l'identité de celui qui allait le livrer, il n'est pas dit qu'elle soit réservée au disciple bien aimé. On a quelquefois tendance à dire qu'il est particulier, qu'il est un peu spécial, qu'il est parfait, qu'il est dans

l'intimité de Jésus, parce que c'est lui qui sait, à qui Jésus a dit qui allait le livrer, mais dans le texte, il n'est pas dit pas que Jésus le lui dit à lui en particulier. Jésus donne une réponse, mais il ne la confie pas au disciple parce qu'il l'aime en particulier. Le narrateur mentionne simplement : Jésus répondit, et non Jésus lui répondit, qui indiquerait le destinataire de la réponse. La réponse de Jésus, est donc adressée à tous, qu'ils la comprennent ou pas. De fait, l'évangéliste ajoute qu'aucun n'a compris ce que Jésus voulait dire. Donc ils sont tous un peu au même niveau. Le disciple aimé se trouve parmi les convives, comme un de ceux qui n'ont pas compris encore le sens des paroles de Jésus ; et s'il a posé la question à Jésus, il n'est pas forcément le seul à avoir reçu la réponse.

Certains exégètes parlent donc de disciple modèle, en tant que révélateur de Jésus, comme Jésus est révélateur du Père. Il faudrait noter que dans le prologue de Jean, au chapitre 1 verset 18, il est dit que le Fils unique du Père est tourné vers le sein du Père, une expression qui montre la relation d'intimité entre le Fils et le Père, et cette relation est présentée d'une façon dynamique ; il est tourné vers le Père, pas simplement à côté, posé, or il y a une expression un peu semblable au sujet du disciple que Jésus aimait et qui est dans le sein de Jésus ; cependant, en grec ce n'est pas la même préposition qui est utilisée et la relation dynamique n'apparaît pas dans le cas du disciple par rapport à Jésus. La relation du Fils avec le Père est une relation d'intimité plus profonde.

Le disciple aimé peut être le disciple modèle, mais pas parce qu'il est parfait en tout, il a peut-être aussi un cheminement à faire, comme tout autre disciple. Il est présent et proche au moment le plus important de la vie et mort de Jésus ; le tombeau vide dans lequel il va entrer est immédiatement significatif pour lui, et il sait reconnaître le ressuscité sur les bords du lac de Tibériade. C'est vrai qu'il a quand même quelque chose de particulier, ce disciple, et qu'il est proche de Jésus. Cependant certains éléments montrent qu'il n'est pas vraiment présenté comme un modèle de perfection. S'il est modèle c'est dans un autre sens. De plus, il ne faut pas oublier que le nom qui le caractérise, le nom qu'il porte, il n'a pas d'autre nom, « Disciple que Jésus aimait », est pour ainsi dire son nom propre, son nom.

Or, c'est bien : « disciple que Jésus aimait », et non disciple qui aimait Jésus. Ce n'est pas lui le modèle d'amour, mais Jésus. On peut dire, bien sûr, que si Jésus l'aimait, lui aussi devait répondre avec amour à l'amour de Jésus, mais c'est l'amour de Jésus qui le caractérise. Il n'est pas d'abord présenté comme celui qui aimait Jésus, mais celui qui était aimé de Jésus. Le disciple n'est donc pas présenté comme ayant des qualités exceptionnelles, et celui qui serait vraiment le modèle exceptionnel d'amour pour Jésus, et il n'est pas présenté non plus comme quelqu'un de parfait qui ferait que ses qualités exceptionnelles amèneraient Jésus à l'aimer. Non, cet amour de Jésus pour le disciple est plutôt un amour gratuit, comme celui de Dieu pour son Peuple, dont le Deutéronome dit en effet que Dieu n'aime pas le peuple parce qu'il est le plus grand, le meilleur de tous les peuples, mais simplement parce qu'il l'aime, d'un amour gratuit. On a là dans l'Évangile de Jean une figure un peu du même type dans l'amour gratuit de Jésus.

En résumé, le disciple aimé ne serait pas présent dans le quatrième Évangile pour nous présenter un disciple idéal mais pour mettre en évidence l'amour gratuit du Seigneur. S'il est modèle, il le serait davantage pour montrer l'amour de Jésus que l'amour à Jésus. Et donc, l'accent ne se trouve pas sur les qualités du disciple aimé mais sur la manifestation de l'amour de Jésus et la possibilité de le connaître par l'intermédiaire de ce personnage. Le disciple bien aimé n'est pas parfait mais il est aimé, et donc cet amour qu'il reçoit est témoin de l'amour de Jésus et par cet amour qu'il reçoit il est témoin.

Jésus dit par ailleurs de ce disciple « si je veux qu'il demeure jusqu'à ce que je vienne ». Or, c'est ce disciple-là qui témoigne de Jésus et qui a consigné les choses, qui a écrit l'Évangile, ce qui revient à dire que tout part de l'amour de Jésus. C'est dans l'amour de Jésus que va se trouver l'Évangile. C'est l'amour de Jésus pour les disciples qui va permettre le témoignage et

ce témoignage qu'il donne à travers sa parole et à travers l'Évangile qu'il transmet, est un témoignage qui demeure. Donc quand Jésus dit : si je veux qu'il demeure, ce n'est pas tant parce qu'il ne va pas mourir, ce disciple-là, mais parce que le témoignage va demeurer, et que l'amour de Jésus va demeurer. Le témoignage prend donc sa source dans Jésus, s'il s'agit d'un témoignage, car ce n'est pas un projet à partir de ses propres efforts, mais c'est dans la mesure d'une expérience. Comme le peuple est aimé par Dieu, le disciple que Jésus aimait est aimé quoi qu'il en soit.

Cependant, même si cet amour est gratuit, il reste une question : pourquoi Jésus n'aime-t-il que ce disciple et pas les autres ? Qui est-il donc ? Comme je l'ai dit, il n'est jamais identifié avec Jean dans l'Évangile, le disciple que Jésus aimait est anonyme. Ceci met en évidence que quel que soit le passage de l'Évangile, il pourrait porter le nom de Philippe, il pourrait être Nathanaël, il pourrait être Thomas, ou avoir encore le nom d'autres personnes comme d'autres disciples, comme éventuellement même Marthe ou Marie, dont l'Évangile nous dit que Jésus aimait Marthe ou Marie. Le seul disciple avec lequel il ne pourrait être identifié est Pierre, parce que le disciple aimé parle à Pierre et réciproquement celui-ci lui parle ; ce sont donc deux personnages différents. Il ne peut pas non plus être identifié à Judas, semblerait-il, pas plus qu'à Marie de Magdala. S'il n'a pas de nom propre concret, il peut donc avoir le nom de tout disciple, de n'importe quel disciple, hormis quelques exclus. Cela veut-il dire que Jésus n'aimait pas Pierre, Judas, Marie de Magdala ? L'amour leur est exprimé d'une autre façon, et ils vont jouer un autre rôle. L'absence de nom propre concret ne signifie pas que Jésus soit exclusif : le fait que le disciple aimé n'ait pas de nom propre et qu'il puisse être n'importe lequel des disciples, veut dire que Jésus aime n'importe quel disciple, aime tous les disciples. Et peut-être que ce « disciple » qui « demeure », nous dit-il aussi qu'il y aura toujours un disciple aimé. Et qui est-il ce disciple aimé aujourd'hui ? Il a le nom de n'importe quel disciple, de tout disciple. Vous voyez donc que le disciple bien aimé est un personnage qui joue un rôle important, et qui nous intéresse particulièrement, nous, en tant que lecteurs de l'Évangile ou en tant que disciples de Jésus.

Pierre, lui, n'est pas moins aimé, comme on le voit dans différents passages de l'Évangile, particulièrement dans les derniers chapitres. C'est après les reniements de Pierre que Jésus va, autant de fois qu'il y a eu de reniements poser à celui-ci la question « M'aimes-tu ? » qui va donner à Pierre la possibilité d'exprimer un amour qu'il n'a pas su vivre et de dire : « je t'aime ». Mais si Jésus demande à Pierre s'il l'aime, c'est aussi pour lui montrer à quel point lui-même l'aime. Voilà donc, un amour particulier pour chacun.

Personne n'est donc exclu de l'amour de Jésus. Plusieurs passages de l'Évangile nous montrent comment Jésus aime ses disciples ; il leur dit, par exemple : « Aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés. » Ce n'est pas simplement l'amour pour un disciple, mais pour tous les disciples.

Cependant, on pourrait aussi poser la question : cet amour de Jésus, si ce n'est pas un amour exclusif pour un disciple et qui exclurait les autres, serait-il un amour exclusif de la communauté, du groupe des disciples qui exclurait aussi d'autres personnes ; y a-t-il une exclusion dans l'amour de Jésus ? En lisant l'Évangile, on voit que l'amour de Jésus ne se referme pas seulement sur le groupe des disciples. Il est ouvert au monde entier, c'est-à-dire à toute l'humanité, dans l'Évangile de Jean. Je vais citer un passage seulement, comme exemple : « Et moi, quand je serai élevé de la terre, dit Jésus, j'attirerai tous les hommes vers moi ». Cette attirance, c'est l'attraction de l'amour : Jésus va jusqu'à la croix, pour l'amour de tous les hommes. Voyez donc, le disciple aimé, la communauté des disciples, l'humanité. Et je pourrais citer là un commentateur, un exégète, Yves Simoens, qui dit : « Un seul est aimé pour que tous prennent conscience d'un tel amour unique jusque dans les abîmes du péché et du désespoir où le péché peut entraîner ». Mais si l'amour de Jésus est pour tous, on peut encore poser une autre question : pourquoi ne pas avoir parlé de disciples que Jésus aimait au

pluriel, plutôt que d'un disciple que Jésus aimait.

Justement, pour montrer que l'amour est unique et particulier. Jésus n'aime pas globalement, dans un sens qui éviterait le particulier, ou qui nierait le particulier. Quand on dit, et on le voit, « j'aime tout le monde » cela ne veut pas dire grand chose. D'ailleurs, même dans une famille, si les parents ont plusieurs enfants, et s'ils disent je vous aime tous, ils doivent aussi avoir une parole particulière pour tel enfant qui est unique, parce que chacun est unique, celui-là bien sûr, et l'autre aussi ; c'est important cette unicité. L'amour doit être unique pour être amour, mais il ne doit pas se refermer sur un seul, autrement il est stérile et mortel.

Ce disciple aimé nous montre l'amour unique de Jésus, et le fait qu'il n'ait pas de nom propre témoigne que l'amour de Jésus est pour tous. Plus précisément, la figure du disciple que Jésus aimait, nous montre que l'amour de Jésus est unique pour le disciple, le disciple est unique, mais le fait qu'il n'ait pas de nom propre concret nous montre que cet amour ne se referme pas sur un disciple, il est ouvert à tous les disciples. On voit bien, par extension, que l'amour de Jésus ne se limite pas aux disciples. Donc, l'amour de Jésus pour le disciple n'exclut pas plus les autres disciples que l'amour de Jésus pour ses disciples n'exclurait les autres qui ne sont pas disciples, il est ouvert à tous. Et donc, l'amour unique pour le disciple aimé n'est pas amour uniquement pour un disciple, mais il est aussi un amour unique pour tout disciple en particulier. L'amour de Jésus pour les siens n'est pas uniquement amour pour les siens, mais amour unique pour toute personne, pour tout groupe de personnes, pour toute communauté. Donc la figure de ce disciple nous montre bien cela, c'est-à-dire l'amour qui a cette dimension d'unicité, de particulier, et en même temps de non exclusion des autres.

Je vous proposerai maintenant le texte du dernier repas de Jésus avec les siens, au cours duquel Jésus va faire le geste de laver les pieds de chaque disciple. Je lis le premier verset : « Avant la fête de la Pâque, Jésus sachant que son heure était venue, l'heure de passer de ce monde au Père, lui qui avait aimé les siens qui sont dans ce monde, les aima jusqu'à l'extrême ».

Là, il est question de l'amour pour les siens. Doit-on comprendre cet amour pour les siens seulement pour le groupe des personnes qui étaient là, avec lui ? On voit dans l'Évangile que cet amour pour les siens n'est pas un amour qui exclut les autres, mais qui les inclut, qui n'empêche pas cependant la particularité de chacun. L'amour est un amour réel et concret de la part de Jésus, et le concret de l'amour de Jésus se voit concrètement à travers le geste qu'il va faire. Donc, je vous proposerai de travailler ces textes avec quelques orientations de lecture. On aura le chapitre 13 de Jean, et puis, s'il y avait le temps, on pourrait lire une partie du chapitre 10 qui nous parle du bon berger avec les brebis. Jésus qui se présente comme le bon berger, et là aussi, on va voir ce qu'il en est de ce bon berger : que fait-il avec ses brebis ? Quelle relation y a-t-il ? Quel amour a-t-il envers les brebis ?

LA BIENVEILLANCE A TOUT PRIX

REMÈDE POUR NOTRE SOCIÉTÉ EN MAL AVEC SES JEUNES

Jérôme Gué – Jésuite

Il y a un peu plus d'une douzaine d'années, je suis arrivé à Toulouse et j'ai créé au sein de l'ICAM une école de production pour des jeunes qui ont 15-18 ans et qui sont en difficulté. Maintenant, depuis un an, je suis coordinateur d'un réseau de centres de formation professionnelle qui accueille ce type de jeunes et qui met en œuvre la pédagogie jésuite ignatienne. Par ailleurs, je suis le coordinateur de toutes les activités d'apostolat social jésuite en France et, à ce titre, président du CERAS qui est le Centre de Recherche et d'Action Sociale et qui édite la revue *Projet*. Je coordonne un certain nombre d'activités jésuites, en particulier l'accueil des réfugiés, la formation professionnelle, les implantations des communautés en quartier populaire. Je vis moi-même depuis 14 ans dans le quartier Bagatelle. J'ai des activités sur le quartier et notamment à la Maison de Quartier de Bagatelle, dans une régie de quartier et un petit peu sur la paroisse. J'accompagne la conférence St Vincent de Paul Jeunes à la paroisse étudiante, des jeunes qui participent à la Banque Alimentaire, visitent des personnes âgées, etc. Voilà quelques petites activités qui remplissent bien un agenda !

Ma réflexion a pour thème « La bienveillance à tout prix » dans le cadre d'une activité d'accompagnement de jeunes qui sont un peu en déshérence. Effectivement, le problème qui nous préoccupe énormément est qu'en France, chaque année, 150 000 jeunes sortent de l'école sans qualification et sans diplôme. Une classe d'âge, c'est à peu près 1 million jeunes, ce qui en proportion signifie : « Ecoutez, je suis désolé, les deux derniers rangs ici et les deux derniers rangs vers là-bas, nous n'avons pas besoin de vous, vous allez devoir quitter la salle et rentrer chez vous, puis vous allez rester chez vous car nous n'avons rien à vous donner à faire ». C'est un peu cela et cela paraît arbitraire ! Bien sûr, on va pouvoir donner comme raison : « Vous n'avez pas bien travaillé à l'école, ce n'est pas bien, merci et au revoir ». On est mal, on est même très très mal. Par rapport à cela, je vous propose de réfléchir à cette question de la bienveillance vis-à-vis des jeunes.

Après vous avoir présenté ce en quoi consiste l'école de production, je vous proposerai sept approches de bienveillance que j'essaierai de détailler à partir de cette expérience. J'essaierai de dire au fur et à mesure un petit peu en quoi une bonne nouvelle peut-être expérimentée pour les jeunes et pour la société.

DYNAMECA est une école de production qui propose une formation en 2 ans pour un CAP dans le tournage fraisage. DYNAMECA s'attache à former des jeunes pour les besoins de l'industrie.

L'école tourne depuis maintenant une douzaine d'année. On arrive à de très bons résultats en terme de diplômes et d'insertion professionnelle dans la durée, avec ces jeunes qui sont envoyés par la PJJ, la Protection Judiciaire de la Jeunesse, les éducateurs des maisons

d'enfants à caractère social, les foyers, les éducateurs de prévention spécialisés et aussi des conseillers d'orientation qui font face à des jeunes pour qui le système scolaire traditionnel ne convient pas.

Pour mieux comprendre ce que vivent ces jeunes et ainsi mieux intégrer les réponses qu'on peut leur apporter, je vous propose de prendre simplement deux minutes et de réfléchir à quatre types de situation, que vous auriez pu vivre dans votre histoire.

- la première, c'est une situation d'injustice vécue : une sanction à tort, une chose donnée à un autre alors que vous le méritiez beaucoup plus, du favoritisme envers un autre, un autre groupe ;
- la deuxième, c'est un moment où vous n'étiez pas sûr d'y arriver : un examen, une nomination ou une mission confiée impossible, une situation non préparée ;
- la troisième situation, c'est un moment où vous étiez rejeté d'un groupe, où vous avez eu un groupe contre vous, où tout le monde a râlé contre vous ;
- la quatrième situation, c'est un moment où vous avez subi de la violence, où vous avez été violent, où vous avez été témoin de violence.

Je vous propose d'y réfléchir un tout petit peu et surtout de sentir les sentiments que vous aviez à ce moment-là. Cela va nous servir pour comprendre ensuite quand je viendrai à parler de différents sujets.

Donc, la question pour moi c'est : « Comment la société, nous, pouvons prendre en compte l'autre, ces jeunes, qui sont marginalisés », et je vais essayer de le décliner avec le thème de la bienveillance.

Je vous propose huit approches de bienveillance :

1 - Il est risqué de juger sans savoir

Je vais souvent prendre des exemples à partir de mon expérience.

On avait un jeune qui posait pas mal de difficultés, qui avait été envoyé par la justice, donc qui avait aussi fait quelques petites bêtises. Quand je le voyais, je me disais : lui, s'il doit s'adresser à un employeur, il ne présente vraiment pas bien ! A le voir j'imaginai toutes les réactions de rejets qu'il peut déclencher et qu'on voit bien aujourd'hui autour de nous. On essayait de le faire avancer autant qu'on le pouvait, et un jour je rencontre ses éducateurs qui me racontent son histoire. Ce jeune, alors qu'il avait 5 ans, il était dans une voiture, avec son père et son oncle devant ; il y a eu un accident de voiture et les deux sont morts devant lui. Alors évidemment, au moment de l'adolescence, ce n'est pas trop étonnant que ce jeune rencontre des problèmes, qu'il ait du mal à bien avancer dans la vie, et que du coup il y ait des choses qui ne tournent pas tout à fait rond !

Donc, face à des jeunes qui présentent des difficultés comportementales - et je vais être amené à en parler un peu, parce que c'est très vite là où on entre en difficulté avec ces jeunes, et que c'est aussi beaucoup la cause du rejet de ces jeunes, ou d'une partie des jeunes dont j'ai parlé tout à l'heure -, même si on ne l'imagine pas, on doit comprendre qu'il peut y avoir pas mal de choses derrière, qu'il peut y avoir « du lourd » .

Les facteurs qui « n'aident pas »

Il faut aussi prendre en compte des facteurs qui n'aident pas. Je vais présenter un certain nombre de choses qui ne font pas suite à une étude sociologique, mais qui sont simplement tirées de mes expériences. Ce n'est donc pas effectivement très scientifique.

→ Concentration dans certains quartiers

Le fait que des familles en difficulté soient concentrées dans un même quartier, avec aussi de nombreuses familles d'origine étrangère n'ayant pas une maîtrise complète de la culture française, représente, pour un certain nombre de jeunes, un réel handicap. Ainsi, dans des établissements scolaires à faible niveau des classes, une proportion importante de jeunes viennent de l'étranger. Ces jeunes dans le quartier peuvent être alors plus facilement entraînés éventuellement vers la délinquance. Pas tous, mais quelques-uns. Bien évidemment, cela n'est pas facile dans ces circonstances d'aider un jeune, notamment au moment de l'adolescence, à avancer dans la vie.

→ Absence d'environnement porteur

Il n'y a pas beaucoup d'environnement porteur. L'environnement familial, le réseau de relations de la famille, l'inscription dans la vie professionnelle et sociale est moindre que dans d'autres quartiers et dans d'autres familles.

→ Identité à trouver, racisme, rejet de la société

Et puis pour ceux qui sont d'origine étrangère, il leur est difficile de trouver leur identité : ces jeunes se trouvent à mi chemin entre deux cultures. Ils ne se sentent pas du tout chez eux dans la culture d'origine de leurs parents ou dans leur pays d'origine. Ils sont bien français, mais ici, en France, ils ne se trouvent pas aussi complètement chez eux à cause de la réaction globale de la société, et bien sûr de tous les phénomènes de racisme et de rejet de la société que je vais évoquer par la suite.

→ Difficulté éducative

Il y a aussi une difficulté éducative pour certaines familles, notamment des familles monoparentales. Quand elles se retrouvent avec un ado qui a 14-15 ans et qui a des difficultés, qui n'est pas bien valorisé, certains parents sont dans l'impossibilité de trouver les moyens, les chemins éducatifs pour ces jeunes, et c'est difficile pour eux.

→ Inadéquation d'un modèle scolaire unique

Et puis enfin, le modèle scolaire global pour l'ensemble de la société n'est pas forcément adapté à ces situations-là. Pour ces jeunes, c'est une source de difficultés supplémentaires.

Des jeunes « qui valent le coup » !

Pourtant, ce sont des jeunes qui valent le coup - c'est l'expérience que j'ai pu en avoir - qui, dans la galère, font preuve d'un grand courage. Je pense à un jeune qui habitait de l'autre côté de la ville : ce jeune venait à pied parce qu'il n'y avait pas d'argent à la maison pour payer le métro ! Et puis c'est lui qui devait s'occuper de ses frères et sœurs. La mère avait quitté le foyer, le père ne s'en occupait pas, et c'est lui qui faisait tout.

→ Courage dans la galère

Je dis qu'il faut quand même avoir pas mal de courage pour assumer des situations qui sont lourdes et difficiles. Ces jeunes, dont certains vivent énormément de violence à la maison, viennent quand même : ils arrivent à tenir et à faire ce pari d'un investissement sur du long terme, c'est-à-dire sur deux ans, pour avoir un diplôme, pour ensuite avoir un métier. Alors qu'au quotidien il n'y a absolument rien d'assuré et que la situation est vraiment difficile, il faut beaucoup de courage.

→ Désir à chercher au fond, en attente

Il y a au fond d'eux un désir, une réelle attente, même si en apparence on pourrait croire que non. Ces jeunes, quand ils arrivent chez nous, s'étonnent : « C'est la première fois qu'on s'intéresse à moi ». Cela explicite et montre combien, dans leur situation, il y a de l'attente chez eux.

→ Expression, créativité, spontanéité, simplicité

Ces jeunes ont beaucoup d'expression, de créativité, de spontanéité. Pensons au film « Intouchable » dans lequel le personnage central est quelqu'un de très attachant. On a donc des jeunes comme cela, qui ont une expression vraiment formidable.

→ Intelligence théorique et pratique

Ces jeunes sont très intelligents, mais cette intelligence est souvent plutôt d'ordre pratique. C'est évidemment ce que l'on va privilégier dans notre recrutement. Dans le système habituel, cela n'a pas marché pour eux, puisque c'est un système qui ne marche bien que pour des jeunes qui ont une intelligence théorique.

Donc, ce que je voulais dire par cette première approche de bienveillance, c'est que nous devons faire attention au jugement que l'on peut avoir sur les jeunes, parce qu'il y a chez eux beaucoup de choses qu'on ne connaît pas, qu'on ne voit pas, qui sont en réserve et qui en font des jeunes formidables même si on ne les connaît pas.

2 - Juger l'acte mais pas la personne

C'est un principe éducatif de base. Pour tous ceux qui ont eu des enfants c'est une évidence, sauf que, quand il s'agit de ces jeunes-là, on a un peu plus de mal à adopter cette attitude éducative de base.

→ Le cercle vicieux des comportements inadéquats et du rejet

En fait, les jeunes et la société sont pris dans une sorte de cercle vicieux : certains de ces jeunes peuvent avoir des comportements inadéquats, qui entraînent le rejet de la société ; et ces jeunes éprouvant ce rejet ont du coup des comportements inadéquats... et ainsi de suite. On se trouve vraiment dans un cercle vicieux ! Comment briser ce cercle ?

→ Les images, le racisme

Le comble de ce cercle vicieux, c'est évidemment le racisme, ou le rejet de quelqu'un parce qu'il habite tel quartier par exemple. Je peux vraiment témoigner : il n'y a pas très longtemps, au cours d'entretiens de recrutement, j'ai vu des gens, semblant très bien, avoir des réactions du style « Telle personne est de telle origine, et les gens de cette origine sont plutôt susceptibles, donc il faut faire attention ». Carrément ! On arrive très facilement à des réflexions comme celle-ci qui sont hyper-graves. Ces jugements portant sur une personne et non sur des éléments objectifs et précis sont de ce fait extrêmement meurtriers.

→ Dans la relation interpersonnelle, dans l'institution, dans la société

Alors, cette attitude de base doit être adoptée bien sûr dans la relation avec les personnes, mais aussi au niveau institutionnel, dans l'institution en tant que telle et aussi au niveau de la société.

→ Cela n'enlève rien à l'exigence

Justement, si on s'attache uniquement aux actes, on peut être extrêmement exigeant. Et pour ces jeunes il faut cette exigence : elle est structurante et elle les aide à avancer.

L'exigence professionnelle

Alors dans notre affaire, on a une exigence professionnelle qui est hyper importante, et c'est ça qui est intéressant : on demande aux jeunes d'avoir un comportement d'entreprise au sein de l'école. Cela suppose énormément de choses, mais des choses qui ont du sens : derrière, il faut servir un client donc il faut respecter un certain nombre de règles.

→ Qualité 10/20

Assez vite, les jeunes sont mis en situation de production de pièces pour des clients. Je me souviens d'un jeune qui était arrivé dans notre école depuis peu. On lui donne une centaine de pièces à faire et il en « foire » une cinquantaine. Même si on fait attention en ne confiant que des pièces pas très importantes à un jeune qui démarre, nous, on tirait un peu la gueule quand même ! Evidemment avec des jeunes qui débutent, on ne leur tombe pas dessus, c'est normal : on est organisé de façon à faire face à une situation comme celle-là. Donc on discute avec le jeune, on lui dit que quand même... mais lui nous répond qu'il n'y a pas de problème : « moi, j'ai 10/20 ».

→ Structuration par rapport à la réalité

Il faut donc arriver à faire évoluer les jeunes vers une autre mentalité et vers une exigence professionnelle, qui est évidemment celle de la qualité qu'on peut trouver dans les entreprises. Ce rapport à la réalité va être extrêmement structurant pour ces jeunes. Un jeune sur une machine qui foire une pièce va dire « c'est la machine qui ne marche pas », on va lui faire un grand sourire et puis on va l'amener petit à petit à accepter de refaire sa pièce et ainsi de suite.

→ Exigence qui s'appuie sur les atouts du jeune, dans un compagnonnage

C'est une exigence qui va s'appuyer sur les atouts du jeune, qui se réalise dans un compagnonnage avec des formateurs professionnels du métier. Ils établissent une relation non pas bipolaire mais à trois, c'est-à-dire avec le jeune et pour un client.

→ Des règles très claires avec des moyens

Dans cette exigence, il faut évidemment des règles qui soient claires et bien explicitées. Grâce à cette exigence, on va pouvoir faire avancer les jeunes mais tout en essayant d'avoir cette bienveillance qui les fait avancer. C'est une bienveillance à tout prix mais au cœur d'une exigence.

3 - La relation inconditionnelle

C'est là un des points les plus importants de ce que je vais dire. Je vais faire appel au petit exercice que l'on a fait tout à l'heure. Que ceux qui ont vécu ce type d'expérience, celle de l'injustice, se souviennent.

→ Sentiment d'injustice à fleur de peau

Vous avez beaucoup de jeunes aujourd'hui qui subissent ce sentiment d'injustice, un sentiment qui est à fleur de peau. C'est ce qu'ils ressentent, à tort ou à raison, peu importe. Il y a énormément de choses, d'éléments qui peuvent montrer qu'il y a bien sûr une injustice, mais c'est ce qu'ils ressentent et il faut arriver à dépasser ce sentiment qui est extrêmement pénalisant. Vous me direz que c'est habituel chez tous les enfants, qu'on voit bien depuis toujours qu'il y a ce souci de la justice, de l'équité. Mais, avec ces jeunes-là, c'est évidemment beaucoup plus important. Donc ce n'est pas très facile : dès qu'on fait le moindre rappel, c'est vécu immédiatement comme quelque chose d'injuste. Et si vous rajoutez à cela le vécu du racisme pour ceux qui sont d'origine étrangère et qui le vivent assez régulièrement, cela va poser problème dans l'acte éducatif : dès qu'on fait une remarque, cela peut être tout de suite vécu comme quelque chose de raciste. Il faut arriver à faire sortir le jeune de cet enfermement dans le sentiment d'injustice et de rejet.

→ Peu de relation avec des adultes

Aujourd'hui ces jeunes vivent essentiellement entre eux, et leurs relations avec des adultes sont relativement faibles. C'est un trait global de société lié notamment à l'âge de sortie de l'école qui est de plus en plus avancé. Les adolescents restent entre eux jusqu'à tard en âge et peu en relation avec des adultes. Cela ne favorise pas une intégration dans la société mais plutôt une extériorisation : « Je me situe en dehors de la société, et par rapport à la société je m'estime lésé et dans une situation d'injustice ». Il y a une part de vérité et aussi une part de construction.

→ Ils testent jusqu'au bout

Et ce sont des jeunes qui vont vite tester jusqu'au bout. Ils ont besoin de savoir si les personnes qui sont en face d'eux vont continuer à être injustes ou pas. Le problème, c'est qu'ils vont le tester et assez loin. Ce sera difficile de vivre avec eux cet axe de relation, cette approche de relation inconditionnelle.

Comment vivre cette approche ?

→ Une relation personnelle avec les adultes

Ce qui est important d'abord, c'est une relation personnelle avec des adultes, et un certain nombre d'entre eux. Il faut essayer de promouvoir cela dans un lieu où on vit avec des jeunes, et c'est ce que nous essayons de faire. Un jour, je demande à la fin de l'année à un enseignant d'un lycée professionnel qui nous donnait quelques heures de formation quelle différence il voyait entre notre école de production et le lycée où il enseignait. Sa réponse a été : « Il y a une différence : ici tout le monde se dit bonjour le matin, et cela m'a surpris ! ». Et en fait, nous, nous nous situons dans une « culture atelier ». Pour ceux qui connaissent cette culture, c'est évident que le matin on va serrer la pince à tout le monde dans l'atelier. Lui me disait : « Dans mon lycée, il n'y a pas d'échange de bonjour personnel entre l'enseignant et les jeunes, c'est un bonjour global dans une classe éventuellement, voire dans un couloir. Un jour un élève peut dire bonjour à un professeur mais cela peut être mal vu par les autres élèves ». C'est la situation que lui expérimentait. Sa réaction m'a fait prendre

conscience de l'importance justement de cette relation personnelle entre chaque élève et les adultes. C'est cela qui va aider à bâtir cette relation de bienveillance. Que les jeunes ne soient pas un dans la masse, mais qu'ils soient pris en compte individuellement. Ensuite, tous les enseignants d'atelier de l'équipe sont en permanence dans l'école, ce qui fait qu'à tout moment les jeunes peuvent se référer aux personnes, à leurs enseignants. Il y a ainsi une relation très forte de compagnonnage comme je le mentionnais ci-dessus. C'est très important. On a aussi des bénévoles, et là aussi se crée un type de relation différent : les jeunes vont tout d'un coup prendre conscience qu'il y a des personnes qui viennent là, gratuitement, pour eux ! Ils se disent alors : « Mais c'est que je vaudrais quelque chose alors ! ». S'ils viennent là, ce n'est pas uniquement pour recevoir un salaire. Et cela, c'est extrêmement intéressant dans la promotion d'une relation de bienveillance. On arrive ainsi à créer une ambiance où les jeunes nous disent souvent : « C'est un peu une seconde famille pour moi ».

→ Un cadre tenu par des adultes cohérents

Pour permettre cette relation inconditionnelle, il faut un cadre tenu par des adultes cohérents. Il faut un système de règles. Des règles qui soient simples et claires, du genre 'ne pas mettre de casquette en cours', et qui bien sûr vont être très vite transgressées. Mais c'est cela qui est intéressant ! Si c'est pris en charge et bien traité, cela permet au jeune de se « frotter » à nous ; à nous d'opposer une certaine résistance, une butée sur laquelle les jeunes vont pouvoir ensuite s'appuyer. Ensuite, il faut les moyens pour faire tenir ces règles : tout un ensemble de sanctions éducatives qui permet au jeune de prendre conscience de la transgression d'une règle et d'être ensuite amené de plus en plus à la respecter. Et puis il faut une cohérence d'équipe : sur une affaire comme celle-là, les adultes doivent être d'une très grande cohérence pour que les jeunes puissent s'y retrouver. Le problème de notre société aujourd'hui, c'est qu'il y a une forte incohérence des adultes d'une manière générale. Les jeunes ne s'y repèrent pas du tout et on les met en difficulté. Il faut aussi une cohérence de projet : être bien clair sur le projet de l'école. On disposait de deux heures de réunion par semaine pour se mettre en cohérence sur l'attitude éducative à avoir avec les jeunes.

→ Accepter des règles du jeu inégales

Ensuite, ce qui est difficile pour les adultes dans cette affaire là, c'est que l'on doit accepter d'avoir des règles du jeu inégales. Un jeune peut poser vraiment difficulté dans l'école, il peut avoir des comportements à un moment qui vont dépasser l'acceptable, et l'adulte évidemment ne doit pas répondre sur le même registre. Ce n'est pas évident à tenir ! On doit supporter des transgressions qui peuvent être assez importantes et avoir une réponse adéquate, mais certainement pas dans le même registre que le jeune.

→ Patience, réalisme et discernement

Tout cela demande beaucoup de patience. Il y a bien des fois où on comptait les semaines durant lesquelles on arrivait à faire tenir un jeune, à le faire avancer. On se disait « Il faut qu'il tienne jusqu'aux prochaines vacances ! Qu'il tienne jusqu'à l'examen ! ». Et puis chaque semaine, c'est une semaine de gagnée. Le temps fait son œuvre et on arrive à avancer avec un jeune.

Cela demande aussi du réalisme. Il faut repérer le moment où on ne peut vraiment plus, où on met trop en danger les autres jeunes ou l'équilibre de l'école. C'est cela le discernement : évaluer le moment à partir duquel on ne peut plus continuer avec un jeune. C'est un problème dans l'approche d'une relation inconditionnelle. C'est un moment toujours difficile quand on est vraiment arrivé au bout avec un jeune, parce que cela met en défaut notre projet qui est de vouloir accueillir tout jeune jusqu'au bout. Mais il y a un moment où, par réalisme,

on peut dire qu'il y a trop de violence. Mais cela demande du discernement. Là est le problème de tout établissement scolaire : où poser la limite ? Quels sont les moyens que l'on met en œuvre pour permettre au jeune d'aller assez loin, d'avoir le temps, de comprendre les règles et de s'inscrire, et puis finalement d'éprouver cette butée évoquée plus haut ? Puisque c'est de cela qu'ils ont besoin, jusqu'où est-on prêt à aller avec eux malgré certaines choses qui ne vont pas et qui ne sont pas forcément de leur fait, qui sont la conséquence de toute une histoire ? Cela demande énormément de discernement et de moyens pour conserver ce côté inconditionnel le plus loin possible.

→ Adaptation à chacun sans que ce soit vécu comme injuste

Ce n'est pas facile à gérer puisque, si on fait appliquer des règles identiques pour tous, on a très vite la moitié de l'école qui se retrouve en dehors ! Il faut donc s'adapter à chaque jeune et gérer le sentiment difficile à vivre pour les autres de voir des manières de réagir qui sont différenciées selon les jeunes.

→ Ecoute et confiance

Une relation inconditionnelle demande aussi de l'écoute. Il est important d'avoir des lieux différenciés d'écoute, c'est-à-dire des lieux où les jeunes peuvent dire des choses qui, devant un directeur, demanderaient immédiatement une réaction. Il faut que ce soit un lieu de parole libre, où les jeunes puissent exprimer un certain nombre de choses, comme par exemple des séances de relaxation éducative au cours desquelles les jeunes vont pouvoir s'exprimer sur des choses qu'on peut ne pas dire dans d'autres environnements.

Une relation inconditionnelle demande aussi de la confiance. Il faut à un moment donné donner une responsabilité, mettre entre les mains des jeunes un certain nombre de choses. Dans ce cas de figure, dans ce type d'école de production, c'est très intéressant parce que l'on met dans les mains des jeunes une machine qui vaut très cher, des commandes client pour des machines spéciales, pour le métro ou l'aéronautique. Cette responsabilité d'avoir à servir un client en temps et en heure et dans la qualité, permet d'établir un climat de confiance et de bâtir la relation dans cette approche inconditionnelle.

A tous niveaux

→ Au niveau personnel, institutionnel

Cet aspect d'inconditionnel, c'est-à-dire d'avoir une relation avec un jeune où il n'est pas tout de suite soumis à des conditions impossibles à tenir, est vraiment très important. C'est à vivre d'un point de vue personnel, c'est-à-dire dans la relation individuelle au jour le jour, mais évidemment aussi au niveau institutionnel.

→ Au niveau d'une société

L'institution représente finalement le monde des adultes et la société. C'est un point qui a une incidence politique. En m'y référant, je ne me situe pas du tout au niveau politicard mais je cherche à faire comprendre. Si un responsable qui a stature nationale traite les jeunes de racaille, c'est très grave : à travers lui, c'est la société qui condamne, juge les personnes. On est du coup à l'opposé de ce que j'essaie de dire quand je parle de la bienveillance. Une société doit avoir nécessairement un a priori de bienveillance vis-à-vis de toute personne, tout le monde dans la société. Après, il y a bien sûr tout ce qui est mis en place quand un acte est posé. La justice traite cet acte. Une société peut condamner leurs actes, mais elle ne peut pas rejeter ces jeunes de cette manière-là ! Je précise bien que je me situe en dehors du contexte politique dans lequel cette parole a pu être utilisée.

→ Une bonne nouvelle

Si on arrive à avancer et à entrer dans cette approche de bienveillance inconditionnelle, c'est finalement une énorme bonne nouvelle pour les jeunes. « Je peux être pris en compte pour moi-même malgré ce que je suis ou avec toutes les limites que j'ai et avec la richesse que j'ai ». C'est une énorme bonne nouvelle pour la société aussi. Ces jeunes valent vraiment quelque chose, on leur donne vraiment une place, on est capable de vivre avec eux, ils ont vraiment quelque chose à nous apporter. Parmi les jeunes que j'ai connus dans cette école, il y en a pas mal qui aujourd'hui font notre chiffre à l'exportation ! Vous en avez qui travaillent pour des pièces de Cameron, pour les puits de pétrole, pour les vannes qui ferment les puits de pétrole. D'autres, nombreux, travaillent bien sûr pour Airbus sur des pièces très techniques. Ces jeunes sont des ouvriers hautement qualifiés et les entreprises ont du mal à en trouver. Ils apportent leur contribution. Il faudrait donc que la société arrive à changer son regard sur ces jeunes et à instaurer cette relation avec eux, et à croire en eux. En tout cas c'est une bonne nouvelle que je vous annonce.

4 - Gratuité

→ « Parce que c'est toi »

Je suis en relation avec telle personne parce que c'est elle, tout simplement pour le plaisir de la relation. Pour la relation humaine en tant que telle, et non pas dans l'attente d'un retour. Plus haut, j'ai parlé de l'inconditionnalité d'un point de vue des règles, de ce qu'on peut imposer comme conditions aux personnes. Mais en ce qui concerne la personne, on n'est pas à la recherche d'un retour, d'une gratification. Ce qui nous intéresse c'est que, dans la relation, la personne s'épanouisse. Finalement, au bout d'un moment, il est important d'être en relation non pas pour que la personne réussisse, pour qu'elle avance, mais simplement pour ce que l'on a à vivre ensemble. A travers cette relation, j'essaie bien sûr de contribuer à ce qu'elle avance, mais je ne suis pas attaché et suspendu à l'avancée de la personne qui est devant moi.

→ Structure fondamentale du lien social

Dans un livre très intéressant (notamment les premiers chapitres), « Un lien si fort », Etienne Grieu exprime bien cet aspect là. On est dans une société où on est de plus en plus dans des relations contractuelles (tu me donnes ça, moi je te donne ça) et dans laquelle une personne n'est considérée intéressante que si elle peut apporter quelque chose. C'est important bien sûr qu'il y ait ce type de relation, mais ce qui constitue une société ce sont les relations inconditionnelles. Tout d'abord, bien évidemment, la relation dans la famille. Quand une société prend en charge des jeunes à l'école, d'une certaine manière, c'est aussi complètement inconditionnel : c'est pour faire grandir ces jeunes, mais on n'attend pas en retour immédiatement quelque chose sous forme d'un contrat.

5 - Fraternité

→ En vérité

Ce qui m'a souvent surpris, et agréablement, c'est qu'avec ces jeunes que j'avais dans mon bureau assez fréquemment, soit pour encourager, soit quand il y avait quelque chose qui n'allait pas, dans le dialogue, on arrive très vite en vérité. C'est une expérience très belle ! Ces jeunes sont sans fard. On est tout de suite au fond des choses, sur des choses toutes simples mais très profondes. On atteint vraiment une grande simplicité de relation. Pour moi c'était un vrai bonheur de vivre cela.

→ Pas question de morale

Avec eux mon rôle n'était certainement pas de leur faire la morale en disant « faut faire ci, faut faire ça » mais de les éclairer sur le choix. « Attention, dans ce type de comportement, tu vas plutôt dans ce sens là ; voilà ce qui risque de se passer, ce que cela peut entraîner ; l'autre direction, ce peut être celle-là ; à toi de choisir, c'est toi qui vois. » J'ai vraiment vu des jeunes qui se débattent avec des problèmes qui sont difficiles à gérer pour eux. Ils aimeraient bien avancer, il n'y arrivent pas parce qu'ils sont rattrapés par leurs démons.

→ Renvoi à mes propres limites

Mais en fait, cette expérience là, c'est notre expérience à tous ! C'était ma propre expérience : je sais bien qu'il y a des moments dans ma vie où je n'arrive pas à avancer, où je suis dans des impasses. On est de la même pâte humaine et chacun essaie d'avancer avec des bonheurs, avec des difficultés. C'est là que réside cette sorte de fraternité : on est finalement de la même pâte, on est ensemble à essayer d'avancer dans la vie.

→ Regard d'humanité

Cela est promoteur d'un regard d'humanité. Ce qui, pour moi en tout cas, sous-tend cette constatation, c'est aussi l'expérience du regard de Dieu sur moi et sur les hommes, ce regard d'humanité et d'accueil de chacun tel qu'il est. C'est une manière très concrète de l'éprouver et de le vivre.

6 – Du principe à la conviction intérieure

→ « Un jeune est un jeune »

Quand j'ai commencé dans ce métier là, j'adhérais par principe à tout ce que je viens d'énoncer. Mais à force de le vivre, cela rentre, devient une conviction intérieure et commence à habiter complètement la manière de faire et la manière d'être. Au fond, pour moi, un jeune est vraiment un jeune. C'est quelque chose qui m'habite très profondément. Maintenant, par rapport aux réactions de rejets que je vois autour de moi, je suis choqué, très profondément heurté parce que j'ai acquis par l'expérience ce regard sur ces jeunes qui est un regard de bienveillance.

→ Chacun à sa place

Bien sûr chacun doit rester à sa place ! J'étais directeur de l'école, ils étaient les élèves. On n'est pas copain-copain, mais ce que j'ai dit de la fraternité reste valable.

→ Lucidité

Cela requiert aussi une lucidité. Il s'agit de savoir discerner quand à un moment donné il y a trop de violence ou des choses qui ne vont pas.

→ Proximité au fond du cœur

On réagit, on fait ce qu'il faut bien sûr. Mais il y a une sorte de proximité qui vient du fond du cœur.

→ Un même Père

C'est une manière d'éprouver que nous avons aussi le même Père.

7 - Valoriser

J'ai pas mal abordé des aspects liés à des comportements un peu difficiles des jeunes dans des situations où on se retrouve en butée, parce qu'ils cherchent à savoir si vraiment on est dans une relation inconditionnelle avec eux, ce qui est très important pour eux. Je vais maintenant avoir une approche positive : comment voir et faire voir aux jeunes la valeur qu'ils ont. C'est très important, c'est de la bienveillance. Voir le bien qu'il y a dans les personnes est presque la première démarche de bienveillance.

→ Un grand manque de confiance en eux

Avec le petit exercice proposé en début de cette intervention, certains d'entre vous ont pu se souvenir de s'être trouvé dans des situations de manque de confiance : c'est cela que vivent très profondément les jeunes.

→ Echecs successifs, pas de réussite à l'école

Le problème, c'est qu'ils ont été pendant des années en échec dans l'école, année après année. C'est complètement destructeur : les jeunes n'ont plus aucune confiance en eux. Je ne cherche pas à rentrer dans le procès de quiconque mais la situation est bien celle-là : ils se sont fait matraquer pour de nombreuses raisons, et du coup ces jeunes ont une image négative d'eux-mêmes et ils vont se retrouver démotivés. A quoi bon faire un effort puisqu'à chaque fois qu'ils ont fait un petit effort, il n'a pas été perçu et du coup il n'y a pas eu d'effet positif. Puisque cela n'a mené à rien, à quoi bon ? Ils n'ont plus d'espoir sur la valeur qu'ils peuvent avoir.

→ Image négative d'eux-mêmes parfois derrière une carapace

Je me souviens d'un jeune dont on disait : « Tiens, lui ... c'est un gros dur, un futur caïd ; attention, on ouvre les yeux ». Et puis, en début d'année, on fait vivre une semaine d'intégration aux jeunes qui arrivent, avec des jeunes étudiants ingénieurs. On les met ensemble pour une sortie d'accrobranches. Hé bien, en fait, le futur caïd était au pied de l'arbre un peu tremblant et surtout pas prêt à monter là haut. Et le futur bouc émissaire, lui, il était dans les arbres en train de voltiger. J'évoque ce souvenir pour montrer combien on peut se retrouver face à des apparences qui peuvent être impressionnantes.

→ Pas de motivation

Les jeunes ont un très grand manque de confiance en eux, ce qui pose des problèmes. Je pense à un jeune en particulier. On le prend en période d'essai. On a une petite période d'essai au départ, au cours de laquelle les jeunes essayent le métier et l'école. C'est très important pour qu'ils puissent faire un vrai choix. Cette période d'essai ne s'avère pas du tout concluante, et mon équipe me dit : « Non, trop de comportements qui ne vont pas ; si au moment de la période d'essai le jeune ne fait pas un petit peu preuve de quelque chose, comment on va faire ensuite ? ». En fait, j'avais décelé chez ce jeune un manque de confiance énorme. Du coup, on s'est dit qu'on aller jouer banco. On s'est dit que si on lui faisait faire une deuxième période d'essai, on le remettrait dans la même situation. On a donc décidé de le prendre directement. Le jeune a changé complètement son comportement, il s'est retrouvé en confiance. Après cela n'a pas toujours été facile, mais on est arrivé à quelque chose !

→ Tension à l'approche des examens

Evidemment, à l'approche des examens, tout revient et c'est un peu difficile pour ces jeunes.

→ Le travail comme lieu de valorisation

On va mettre les jeunes dans une situation de travail, ils vont faire des choses qui ont de la valeur. Un jeune qui est au collège ne sait pas du tout où il va, quel sens a ce qu'il fait. Ici, il va fabriquer des pièces pour des avions : cela a de la valeur, et cela lui donne une très grande confiance.

→ Commencer par ce qui va bien

Même s'il y a eu un problème, il faut toujours commencer par ce qui va bien. On attend, on fait le point. On ne va pas s'attacher uniquement au problème : ce problème, c'est un petit problème, mais il y a le reste !

→ Évaluation de l'investissement séparée du niveau

On double le système de l'évaluation : évaluation du niveau mais aussi évaluation de l'investissement du jeune. Avec, une fois par semaine, un entretien sur douze critères d'évaluation de comportement et d'investissement dans la formation.

→ Ne pas rater une occasion

Ne jamais rater une occasion demande une attention continuelle. Il s'agit surtout de bien voir quand un jeune s'est investi.

→ Trouver là où ils sont bons

Il y a toujours quelque chose chez un jeune. Je me souviens d'un formateur avec des personnes en grandes difficultés. Il était avec une personne en très très grande difficulté qui était complètement larguée. En général, il trouvait toujours plein de petits jeux. Alors, avec cette personne, il a utilisé le jeu des 7 différences. Elle était la meilleure du groupe ! Excellent ! C'est à partir de là qu'il a permis à la personne de se remettre debout. Incroyable !

→ Bonne nouvelle : ils ont de la valeur

Ces jeunes ont de la valeur. C'est une bonne nouvelle à leur faire vivre, à leur faire expérimenter, à leur faire comprendre. Et c'est aussi une bonne nouvelle pour la société.

→ Cérémonies

Au moment de la cérémonie de remise de diplôme, on va symboliser cette valeur, on va mettre ces jeunes à l'honneur, parce qu'une partie de ces jeunes ont toujours été en fond de classe et en conseil de discipline.

8 – Entre les jeunes

→ Dictature du groupe

Le problème majeur dans beaucoup d'écoles, c'est que les jeunes sont soumis à la dictature du groupe. Il y a les populaires, les paumés, de l'oppression, du harcèlement, enfin plein de choses qui se passent ! Notre responsabilité est donc de permettre aux jeunes de vivre la bienveillance entre eux. Vaste chantier ! La peur de se retrouver rejeté du groupe est une peur très forte. Elle va conduire à toutes sortes de comportements destinés à ne surtout pas se situer du côté des paumés.

→ Soumis à la violence

Certains jeunes vivent dans un climat de violence. Là aussi, nous avons une responsabilité : leur permettre de sortir de ce mode de relation entre eux.

→ Mixité sociale

La mixité sociale, c'est une chose qu'on essaie de vivre au sein de l'ICAM. L'ICAM propose aussi plusieurs formations d'ingénieurs, ce qui induit de faire vivre des relations avec d'autres. Quand on met ensemble des étudiants ingénieurs avec ces jeunes-là, on leur fait faire l'expérience que finalement ils sont tous des jeunes les uns comme les autres. Alors les étudiants découvrent que finalement ce ne sont pas des voyous mais des jeunes qui sont sympas. Et les jeunes en question, que finalement ce ne sont pas des « fils à papa » mais des jeunes qui sont sympas. On sort des images et on arrive à avoir de la bienveillance les uns envers les autres. C'est très important de pouvoir permettre à l'ensemble de ces jeunes de vivre des relations positives réussies entre eux. Je pense que pour un certain nombre, ils ont peut-être eu la chance d'avoir des expériences de vraie camaraderie, et ça c'est très fondateur.

Conclusion

Je veux simplement dire que c'est du bonheur de vivre et d'essayer de vivre cette approche de bienveillance vis-à-vis de ces jeunes. C'est du bonheur quand on les voit réussir. Non pas tellement parce qu'on se dit « j'ai contribué, finalement je suis utile ». Ce qui est intéressant, c'est qu'on est aux premières loges de la croissance, de l'épanouissement de jeunes qui, « très mal barrés » au départ, s'en sortent finalement bien et arrivent à manifester et à vivre leurs valeurs et à contribuer à quelque chose dans la société. C'est vraiment génial d'en être témoin au jour le jour. Par moment c'est un peu difficile, mais ça donne beaucoup de bonheur.

Pour terminer, je vous propose deux petits textes évangéliques.

Le premier c'est « La brebis égarée » dont vous connaissez le texte. Ce texte représente justement cette joie de voir s'épanouir et avancer dans la vie des personnes qui sont au départ dans l'impasse. Cela reflète bien de ce que Dieu peut vivre vis-à-vis de tout homme et de chacun d'entre nous. C'est une bonne nouvelle pour nous à vivre. Ce qui est intéressant, c'est de se poser la question suivante : dans cette affaire là, il faut aller chercher celle qui est paumée ou pas ? La réponse n'est pas si évidente parce qu'il y en a 99 autres derrières !

L'autre texte, que j'aime énormément aussi, c'est le Magnificat (**Luc 1, 46-55**) :

Exulte mon esprit en Dieu, mon Sauveur ! (...)

Il renverse les puissants de leurs trônes,

Il élève les humbles

Il comble de bien les affamés

Renvoie les riches les mains vides

Ce mot « exulte » est un peu barbare, mais il signifie que « c'est mon cœur qui est rempli de joie ». On a cette même joie de voir l'inversion de la société. Voilà ce que dit ce texte : c'est ceux qui sont les plus marginalisés, les plus rejetés, qui sont finalement devant et en premier. C'est extraordinaire ! Ce texte est complètement révolutionnaire.

ET LES AUTRES ? UNE QUESTION

« SACRAMENTELLE »

Michel Dagrás – Prêtre diocésain et théologien

Rien de ce qui est humain ne saurait nous être étranger. Toute démarche chrétienne exige le préalable d'une approche réellement humaine, car nous croyons en un Dieu qui non seulement a créé l'homme - c'est une beauté assez impressionnante, même si elle est abîmée et flétrie – mais qui s'est fait homme. La médiation humaine fait partie nécessairement de notre programme.

Quand on entre dans le mystère de la foi, on ne peut pas ne pas tenir compte de la réalité humaine. Nous en avons un signe tout à fait concret. Pas de sacrement valide qui ne soit librement accepté. Un mariage sans la liberté des conjoints est faussé au départ, il est invalide ; une ordination sacerdotale de même. Dans la démarche sacramentelle de l'Eucharistie, les gens se lèvent pour y aller. Vous me direz : le baptême des petits ? Ils ne sont pas totalement enfantés, leur conscience libre est encore dans l'escarcelle des parents ; donc pour s'adresser à l'enfant, il faut s'adresser aux parents. Si jamais il n'y avait pas ce bon vouloir des parents, le baptême serait invalide. Saint Augustin disait : « baptiser un enfant contre le gré de ses parents, c'est comme si on baptisait un adulte de force ». La réflexion préalable sur ce qu'est l'homme fait partie de la démarche sacramentelle. Là encore nous avons des signes concrets qui le montrent. Ce bon état dans lequel doit se trouver l'homme qui reçoit le sacrement - que je viens de mentionner - est aussi relayé dans le sacrement de l'Eucharistie par la nécessité que le Pain et le Vin soient de bonne qualité. Or, le Pain et le Vin, c'est du travail humain, c'est de l'œuvre humaine, cela suppose de l'intelligence, du savoir-faire, la confection des produits.

Avant d'aborder le sujet de la sacramentalité des autres, faisons très rapidement un petit point sur ce qu'est un sacrement. Un sacrement, c'est une action humaine. J'avais un professeur de théologie qui nous le disait de la façon suivante : c'est un acte d'homme fait par Dieu. Il y a une réalité profondément humaine, un geste de pardon, un geste de nourriture, de l'amour, de la réconciliation, mais qui porte à l'intérieur de son épaisseur humaine en quelque sorte une réalité mystérieuse, divine, surnaturelle. Mais on pourrait passer aussi par la considération que quelque chose de sacramentel se produit dans les relations humaines, dans la mesure où ce qui est transmis est d'ordre spirituel. Quelque chose qui n'est pas seulement matériel, physiologique, naturel, passe, se communique. En ce moment, nous nous parlons parce que vous aussi vous me parlez : je vois dans votre posture un certain nombre de choses que j'interprète bien sûr, mais qui existent ; et ce que je dis, les idées que je peux présenter, tout cela est d'ordre spirituel. Donc, dans une épaisseur humaine - et la nature humaine elle-même le comporte - des réalités spirituelles se communiquent ; une

transmission se fait, s'opère ; du neuf venu des autres m'enrichit, et réciproquement. Il n'y a pas de sens unique dans la communication, il y a toujours un retour. Quand je porte l'hiver du café à des gens qui couchent sous les ponts, ce n'est pas unilatéral, et parfois, par des brins de conversation dans leur langage à eux, cette réalité peut être dite, énoncée.

Donc, partons des réalités anthropologiques, d'abord de ce qu'est l'homme, ce qui est naturel. Nous sommes toutes et tous pris dans une histoire. Le début de cette histoire est débattu : nous, nous croyons que, dès qu'il y a fécondation, il y a être humain et qu'après ce sont les phases du développement qui font les différences. Et jusqu'au bout, cette histoire fait que notre personne, le « je », le sujet que nous sommes, se ballade, se trimballe, est déplacé, s'enrichit, connaît des épreuves... mais perdure comme une réalité solide, permanente, quel que soit l'état dans lequel on se trouve. Une personne en bonne condition de fonctionnement, un grabataire, un handicapé mental, c'est toujours une personne humaine.

D'une façon générale, cette histoire connaît des étapes assez impressionnantes et caractéristiques. La première - nous l'avons passée mais on y revient parfois - est une étape que l'on dit fusionnelle. Le bébé a l'impression que rien ne lui est interdit. Il peut attraper tout, faire tout, dire tout ce qu'il veut. Cela dure parfois. Cette sorte d'expérience de toute-puissance et de liberté supposée qui lui correspond est assez sensationnelle. Je me souviens d'une grande réunion familiale : il y avait des personnes fort respectables dans cette assemblée, et une petite cousine de 5 ans dit à une grand-tante : « C'est vrai, Grand-tante, que vous êtes une vieille chipie ? » La liberté des enfants, la toute-puissance, on est en plein dedans ! Et la grand-tante qui est effectivement une chipie de dire : « Ah oui ? Et qui t'a dit ça ? » « C'est Papa ». La catastrophe ! Nous sommes tous passés par cette situation-là, qui est vite corrigée par l'expérience de l'interdit. On se rend compte que Maman n'est pas pour nous tout seul, que lorsque l'on est aîné et qu'il y a un cadet qui suit, il faut partager le gâteau de l'affection, et même le gâteau tout court. L'autre apparaît. Il ne s'agit pas là de morale mais de la réalité concrète de l'expérience de notre histoire. L'interdit se présente. Ca, ce n'est pas ton territoire, ça ne t'appartient pas. Cette frontière, tu ne la dépasses pas ! Ca fait râler, les cris viennent, les résistances aussi. Mais de fil en aiguille, parfois de façon assez paisible, d'autres fois de façon un peu dure, un contour se trace autour de nous. Nous prenons forme, nous sommes séparés des autres par cette forme, nous sommes sexualisés - « secare » en latin veut dire « couper, séparer ». C'est une épreuve et toutes les réflexions actuelles sur le genre portent en sous-jacence cette question-là. Donc, il faut faire avec. Et cette gestion de l'altérité constitue l'émergence dans l'âge qu'on peut appeler adulte, le consentement à la différence. Avec deux risques. Premièrement, un refus de cette différence par absorption de l'autre, une sorte de dictature dans la relation qui conduit l'autre à s'aligner sur ce que nous sommes ; et c'est une régression sur la position précédente, nous devenons tout-puissants. Ou deuxièmement, à l'inverse, une abdication qui fait que l'on se coule totalement dans le désir de l'autre, dans sa volonté ; et l'altérité disparaît également.

Nous avons là une sorte de chemin aventureux dans lequel nous nous trouvons tous et toutes, où il s'agit de tenir compte de la réalité de l'autre, de savoir que c'est un bénéfice considérable, car l'autre est possesseur de biens et de réalités auxquels je n'ai pas droit, auxquels je n'ai pas accès. Une politique d'échanges se poursuit au fil des ans, et permet de s'enrichir mutuellement. Mais c'est parfois tellement onéreux, difficile, que l'on a envie de se replier ou de se retrouver au moins dans la situation fusionnelle initiale. Tous les colonialismes correspondent psychologiquement à des étapes premières, ce sont des manques

de maturité. Toutes les soumissions totales à la volonté d'autrui de même. Mais la gestion difficile de la différence - on ne veut pas manger l'autre et on ne veut pas être mangé soi-même, on veut s'enrichir mutuellement au cours de ces relations aventureuses difficiles – est le bénéfice de l'« être homme ».

A partir de cette présentation très simplifiée, on peut quand même identifier des postures, des comportements, qui, ici ou là, font mal, gênent, ou au contraire enrichissent et développent. Quand ça va très mal, qu'on ne sait plus comment s'y retrouver, que cette gestion avec autrui où la différence nous panique, ne nous permet pas d'être nous-mêmes, il est très agréable de se replier sur des situations fusionnelles, qu'il y ait des bras qui nous entourent, des personnes qui décident à notre place : « écoute, t'en occupe pas pour le moment, je décide pour toi, et puis on verra après ». Tant mieux pourvu que ça ne dure pas trop. Il y a des moments où nous avons besoin de ce secours, qui nous permet de nous retrouver dans une étape initiale à partir de laquelle le chemin pourra s'ouvrir ensuite.

Le chrétien est quelqu'un qui croit que, dans le Christ, la relation à la différence considérable est réussie. Dieu et l'Homme se retrouvent dans une unité tellement puissante, tellement forte, qu'elle se réalise dans l'unité d'une personne, humaine et divine, et qu'en même temps, les deux natures restent totalement respectées. Toute la tradition christologique fait passer la foi d'un extrême à l'autre, et il faut des conciles, œcuméniques en l'occurrence, pour rétablir la vérité de l'Evangile sur cette foi au Christ. C'est une réalité sacramentelle, ce ne sont plus simplement des catégories spirituelles qui passent de l'un à l'autre, c'est une relation interpersonnelle. Entre Dieu et l'Homme, la relation se réalise et se réussit. Et Edward Schillebeeckx, professeur néerlandais, avait écrit un ouvrage au titre suggestif : « Le Christ, sacrement de la rencontre avec Dieu ». Donc, il y a dans le Christ une altérité, mais qui se réalise dans une unité considérable. Voilà notre foi.

Ce n'est pas le tout de se rappeler ces fondamentaux anthropologiques et christologiques, il faut quand même arriver à notre sujet, cette question sacramentelle de la relation aux autres. Partons sur un autre chemin - nous verrons ensuite comment cela se rejoint - celui de la vérité fondamentale de la foi chrétienne, qui se résume en trois mots : « Le Christ est Ressuscité ».

C'est Pâques, très bien. Ce sont les maléfices de l'homme, voulant détruire le Christ et refusant cette différence qui dérange et qui appelle à la conversion en l'enfermant dans le système reconnu politique et religieux où il ne fait plus de vagues, qui ont écrasé le Christ et l'ont fait disparaître. Le Christ ressuscite, manifestant ainsi que sa vie et son amour sont plus forts que toutes nos turpitudes, et que lui, le nouvel Adam, est vraiment celui qui joue le jeu de la différence, non seulement entre les hommes, mais aussi entre les hommes et Dieu. Cela, c'est le mystère de la résurrection. Mort, où est ta victoire ? La mort du fusionnel, en l'occurrence, si nous restons sur le site de notre propos. Mort, où est ta victoire ? Il est le Vivant, et il est désormais vivant parmi nous jusqu'à la fin des siècles. Si bien que ce mystère de Pâques, ce mystère sacramentel du Christ parmi nous, n'est pas simplement présenté sous les traits d'une victoire - il l'est bien sûr, il ne s'agit pas de la diminuer, loin de là - mais aussi sous celui d'une actualité. Christ ressuscité ne meurt plus.

Aujourd'hui Dieu fait homme est accessible, la relation à cette différence absolue qui est Dieu est réellement jouable dans notre vie commune, habituelle, élémentaire. Il est avec nous

jusqu'à la fin des siècles. Ah ! Il faut ajouter aussitôt l'Ascension. Il est au ciel, d'où il viendra juger les vivants et les morts. C'est une manière de rappeler la vérité sur le Christ, totalement Dieu, totalement homme. C'est un mystère - qu'on n'enregistre pas dans notre raisonnement - mais telle est notre certitude. Et ceci transcende le temps. L'Évangile, l'événement de l'Évangile, n'est plus un événement historiquement situé dans un passé révolu. Par la Résurrection, c'est aujourd'hui. C'est la grande nouveauté chrétienne, et c'est pour cela que Paul écrit : « Si le Christ n'est pas ressuscité, ma foi est vaine ». Si le Christ n'est pas ressuscité, c'est très bien pour ceux qui l'ont rencontré à l'époque ; mais nous, nous vivons aujourd'hui. S'il est ressuscité, cette aventure d'il y a vingt-et-un siècles se poursuit dans le temps, et nous la vivons maintenant. Et on va voir ce à quoi cela nous conduit.

L'Eucharistie est de ce type : quand Jésus institue l'Eucharistie - on ne le remarque pas assez - il se donne sous le signe du Pain et du Vin, mort et ressuscité, mais l'événement n'a pas encore eu lieu. Il y a donc une sorte de manifestation de l'action divine dans ce mystère qui transcende le temps : il n'échappe pas au temps, il s'inscrit dans le temps, mais il est au-delà du temps. Du coup, dans le sillage de cette résurrection, que voyons-nous ? Un Christ qui apparaît, qui se manifeste. Dieu fait homme : « Mets tes mains dans mes plaies ». C'est du concret : je ne suis pas un fantôme. Et pourtant, il passe les murailles, il se présente ici ou là comme il veut. Ce mystère de l'Incarnation demeure dans toute son acuité.

Emmaüs : voilà deux pèlerins disciples qui quittent Jérusalem, qui vont vers Emmaüs. Jésus marche à côté d'eux, ils ne le reconnaissent pas. Enfin, il faut être honnête : les disciples, leur gourou ils le connaissent ; s'il apparaît trois jours après sa mort, cela va leur poser un problème. Imaginons : trois jours après la mort de Mitterrand, Fabius et Jospin se promenant ensemble - ce qui serait déjà un miracle - le mort serait là à côté d'eux en train de marcher ; Fabius et Jospin se frotteraient les yeux en disant « Mais Tonton, qu'est-ce que tu fais là ? ». Ce n'est pas possible, ils ne le reconnaissent pas. S'il n'y avait qu'eux ! Marie-Madeleine va au tombeau ; Jésus, elle l'a sous les yeux ; elle ne le reconnaît pas. Enfin, quand même, Marie-Madeleine avait un peu d'affection pour Jésus, l'Évangile en parle assez clairement ! Elle l'a sous les yeux, elle ne le reconnaît pas. Il y a un problème ! Les apôtres sont revenus à la pêche - il faut bien vivre - voilà Jésus au bord du lac en train de préparer un festin et qui les appelle. Ils ne le reconnaissent pas. Saint Jean finit par le reconnaître. Mais Pierre ne l'a pas reconnu. Quand Jean dit « C'est le Seigneur », Pierre s'habille pour se jeter à l'eau. Il y a un problème !

Tous ces événements du Ressuscité qui se manifeste aux gens et qui n'est pas reconnu, trouvent une sorte de réponse dans un verset de St-Marc. St-Marc écrit plus court que tous les autres, il synthétise tant qu'il peut ; et il dit ceci à la fin (Mc 16,12) pour évoquer Emmaüs : « Après cela, il se manifesta sous d'autres traits à deux d'entre eux qui faisaient route vers la campagne ». « Sous d'autres traits » est la traduction habituelle mais en grec on dit : « sous une autre forme ». Là, nous avons une clé considérable pour entrer dans le sujet qui est le nôtre. Jésus ressuscité est libéré de toutes les entraves de la mort, il peut se présenter « Dieu fait homme » dans l'histoire des hommes et pour tous les hommes. Il est venu pour tous. Sa manifestation devait inévitablement se situer quelque part. Il s'est présenté comme un Palestinien, dans la tradition de l'Alliance propre aux Juifs. Mais ressuscité, il n'est plus du tout prisonnier de cette manifestation là.

Lui, Dieu fait homme, peut entrer dans l'histoire et trouver des modes de présentation humains divers. Pour les uns, ce sera un pèlerin de Jérusalem qui sort de la ville ; pour Marie-Madeleine, ce sera le jardinier du cimetière ; pour les apôtres, ce sera un touriste au bord du lac ; pour nous ce soir, c'est nous : « Là où deux ou trois sont réunis en mon nom, je suis au milieu d'eux ». St-Paul n'a jamais rencontré le Christ comme cela mais il persécute les chrétiens. A Damas, qu'est-ce qui lui arrive ? « Qui es-tu Seigneur ? » demande-t-il. « Je suis Jésus que tu persécutes ». Il persécute l'Eglise, donc la manière humaine pour Jésus ressuscité de se présenter à Paul, c'est l'Eglise. Et d'ailleurs Paul est tellement touché par cet événement qu'il aura cette belle page sur l'allégorie du corps : « Vous êtes le corps du Christ, chaque membre pour sa part » (1 Co 12,27). C'est Dieu qui veut la diversité de ses membres : l'un est l'oreille, l'autre la main ou le pied ; c'est ce qui fait votre unité. C'est la mutuelle sollicitude pour les plus pauvres parce que tout être humain est un être humain.

On peut continuer ainsi à voir un certain nombre de passages de l'Ecriture, en particulier cette page émouvante sur le Jugement Dernier. Le Jugement Dernier, c'est le point d'orgue de toute l'aventure ! « J'avais faim et vous m'avez nourri, j'avais soif et vous m'avez désaltéré ». Voilà que la Résurrection, non seulement fait de la réalité humaine une réalité sacramentelle humaine, parce qu'on se transmet des idées, des choses spirituelles, mais fait aussi de nous tous des « porte-Christ ». « Je suis avec vous jusqu'à la fin des siècles ». Il va falloir préciser, parce qu'on peut tomber dans un « panchristisme » diffus où tout le monde est chrétien sans le savoir. Ce serait une catastrophe, ne serait-ce que parce que cela altérerait la liberté des personnes. Et on peut continuer ainsi. St-Paul dit : « Vous êtes manifestement une lettre du Christ confiée à notre ministère, écrite non avec de l'encre, mais avec l'Esprit du Dieu vivant, non sur des tables de pierre, mais sur des tables de chair, sur les cœurs » (2 Co 3,3).

Le Verbe se fait chair, il continue ce mystère dans l'implication de sa présence au milieu des autres. Alors, nous sommes en train de vivre là, d'un point de vue chrétien, une mutation considérable. Jusqu'alors, nous savions que l'homme était créé à l'image de Dieu. L'image de Dieu, l'icône, qui relativise toutes nos images pieuses. On peut faire toutes celles que l'on veut, plus belles les unes que les autres. Dieu lui-même nous donne l'image de lui-même. Et comme il est infini, ses visages sont infinis. Il faut toute la population de la terre pour en rendre compte. Et encore y arriverions-nous, il faut récupérer aussi tous les visages des personnes qui nous ont précédés, que nous croyons vivantes, et celles qui viendront après. Et cette réalité de l'homme créé à l'image de Dieu est déjà un enseignement sur l'infini de Dieu et sa toute-puissance. Il ne clone pas, lui ! Chacun est différent. Nous, nous avons envie de cloner. Dieu déclone.


Nous avons la tradition de l'Eglise qui continue à déployer cette vérité. On connaît l'événement de St-Martin qui partage son manteau avec un pauvre, lequel lui apparaît sous les traits du Christ. On connaît la règle de St-Benoît : je lis au chapitre 53 « tous les hôtes qui se présentent seront reçus comme le Christ ». C'est un écho de Matthieu : « J'avais faim et vous m'avez donné à manger, j'avais soif et vous m'avez désaltéré » (Mt 25). On est donc dans cette tradition, parfois oubliée car on fait des discriminations. Non, il n'y a pas de discriminations pour un chrétien.

Un passage de Vatican II, dans le « Décret sur la formation des prêtres », est assez impressionnant à ce sujet : « *On leur apprendra à chercher le Christ, dans une méditation fidèle de la Parole de Dieu.* » (OT 8). C'est Dieu qui parle. Quand on proclame la Parole à l'église, on finit en donnant la signature : « Parole du Seigneur ». C'est important de l'entendre. Il nous parle dans une autre langue que la nôtre peut-être - même si c'est mis en français, ce n'est pas forcément traduit en français -, mais c'est la Parole du Seigneur. Et si nous ne comprenons pas parce que ce n'est pas notre langage, sortons de nous-mêmes, apprenons l'autre langue : il y a des cercles bibliques, trouvons-les.

Poursuivons : « *On leur apprendra à chercher le Christ dans une communion active aux très saints mystères de l'Eglise, et en premier lieu dans l'Eucharistie* ». Dans la tradition de l'Eglise, les mots « mystères » et « sacrements » sont équivalents. Quand un auteur ancien fait un « de sacramentis » à propos d'un sacrement, un autre peut faire un « de mysteris », c'est le même sujet ; parfois le même commet les deux ouvrages.

Ensuite : « *Ils chercheront le Christ dans l'évêque qui les envoie* ». L'évêque agit « in persona Christi ». Si on reçoit une mission, on la reçoit du Christ. Parfois il faut en faire l'exégèse, ce n'est pas interdit de discuter pour l'éclairer au maximum, mais, en définitive, la mission reçue vient du Christ par son pasteur qui la médiate, l'évêque.

Et enfin « *Ils chercheront le Christ dans les hommes auxquels ils sont envoyés* ». On n'est plus dans ce courant à sens unique de porter le Christ aux autres, mais aussi dans celui de le recevoir. C'est comme un courant alternatif, c'est comme un échange. Toute mission est dialogale, toute communication est dialogale ; nous sommes partis de cela. C'est la réalité de la communication réussie, bien plantée dans l'existence, sexualisée, qui marque la différence, avec un enrichissement mutuel. Cette réalité-là est prise en compte par le Christ, parce qu'il s'est fait totalement homme. C'est la réalité humaine. Mais, à l'intérieur de cette réalité humaine, une autre réalité nous est offerte : l'amour du Christ, sa présence. « *Dans les hommes auxquels ils sont envoyés, surtout dans les pauvres* ». Le pauvre est un sacrement privilégié de la présence du Christ. Pourquoi ? Parce qu'il est débarrassé peut-être de tout cet appareil humain qui fait masque, qui fait écran, et qui empêche de reconnaître la réalité humaine profonde. Maintenant, s'il est bafoué dans la misère, la première chose à faire, justement par respect pour ce qu'il est - image de Dieu d'abord, fils dans le Fils ensuite, ou appelé à l'être - c'est de le sortir de cette misère. « *Dans les pauvres, les enfants* ». Les enfants ont un rapport à la vérité qui est sympathique : ils envoient tout « franco de port ». « *Dans les pauvres, les enfants, les malades* ». Là aussi, tout ce qui nous conduit à devenir orgueilleux en se prenant pour un tout-puissant s'affaiblit. « *Dans les pauvres, les enfants, les malades, les pécheurs* ». Apprendre à chercher le Christ ni dans le péché, ni dans les pécheurs. Il faut distinguer la personne de ce qu'elle fait. « *Dans les pauvres, les enfants, les malades, les pécheurs et les incroyants* ». Quand j'étais supérieur de séminaire, et que j'ai lu ça, je me suis dit qu'il fallait monter une formation sur cette question-là : pas facile à faire, et pourtant c'est la vérité. « Celui qui dit 'j'aime Dieu' qu'il ne voit pas, et n'aime pas son frère est un menteur » écrit St-Jean dans sa première lettre, parce que nous sommes dans ce régime de la sacramentalité et de la présence du Christ par la médiation des autres.



Alors, comment continuer la réflexion ? Tiens donc, cela voudrait dire que le chrétien n'est pas d'abord l'homme d'une morale, mais d'une mystique. Bien sûr qu'il faut être charitable, aimable, doux, pacifique, etc. Mais l'enjeu, il est où ? Il y a lieu de rencontrer quelqu'un dans la relation à l'autre, et pas simplement de faire de cette relation quelque chose de beau, de chrétien, des béatitudes. Les Béatitudes, voilà la charte comportementale du chrétien que Jésus termine d'ailleurs par « ce qui vous arrive 'à cause de moi' » : c'est polarisé sur une personne. Il s'agit de centrer nos expériences de foi sur quelqu'un, pas sur une manière d'être ou d'agir ; quoique l'un appelle l'autre, on ne peut évidemment pas les dissocier.

Reste quand même une question : si le principe est clair, la mise en œuvre de ce principe est beaucoup plus difficile. Je ne peux pas, sous prétexte de ma foi au Christ ressuscité et présent à l'humanité dans cette diversité de mode de présence qu'évoque déjà l'Evangile des apparitions et dont nous parle également toute la tradition de l'Eglise, considérer cela comme une présence plate du Christ équivalente en tous et partout.

Il y a plusieurs paramètres qui nous permettent de moduler cette certitude, pas de l'affaiblir. Le plus important, c'est celui du péché. Le péché, c'est la séparation, le refus de la communication avec l'autre, c'est donc une manière de repli sur la toute-puissance dont je parlais plus haut. Ce péché altère la présence du Christ dans l'homme. Le Christ continue d'aimer, il reste à la porte, il reste les bras ouverts pour nous accueillir. Mais, de fait, le pécheur est quelqu'un qui éjecte la présence du Christ de sa vie.

Ceci nous fait porter un regard d'ailleurs tout à fait original sur des expressions comme « hors de l'Eglise, point de salut ». Cette expression, qui date du Concile de Constantinople, est tout à fait exacte, tout à fait valable. Un Jésuite américain de Boston, professeur à l'Université Catholique de Boston, expliquait qu'il fallait prendre cette phrase à la lettre, affirmant ainsi qu'il n'y avait pas de salut pour les gens qui n'étaient pas chrétiens, baptisés. L'organe de la Curie de l'époque, qui s'occupe de la foi, le Saint-Office, a réagi et envoyé une lettre en 1942 à l'archevêque de Boston, lui demandant de renvoyer ce professeur, car son interprétation n'est pas juste. La phrase est juste, mais elle ne dit pas ce qu'il faut entendre par « Eglise ».

Autrement dit, l'Eglise, c'est un mystère ; mettre des frontières à un mystère n'en fait plus un mystère ! Il y a une Eglise réelle, qui est le peuple de ceux qui mettent leur foi en Dieu, quel que soit le nom qu'ils lui donnent. Il y a une Eglise visible, qui est repérable, avec des registres de catholicité, et ses manifestations extérieures. Mais dans cette Eglise visible, il y a quand même un certain nombre de « chenapans », dont nous sommes. Donc la frontière entre l'Eglise réelle et l'Eglise visible la coupe quelque part à l'intérieur, et peut-être à l'intérieur de chacun d'entre nous. « Hors de l'Eglise, point de salut » touche l'Eglise réelle, c'est-à-dire la population de ceux qui ont accueilli réellement le mystère du Christ, quelle que soit la forme sous laquelle il l'accueille.

Donc, reconnaissons cette sacramentalité, largement diffuse, à l'intérieur de l'humanité, nous invitant à reconnaître cette présence du Christ aussi bien dans l'évêque qui décide une option pastorale que dans le pauvre qui manifeste par sa bonté, sa gentillesse, son abnégation, son ouverture, cette présence de Dieu. Mais en même temps, il nous faut reconnaître que cette présence du Christ en chacun d'entre nous, c'est une histoire.

Jésus apparaît dans une histoire. Elle nous est reprise, cette histoire, chaque fois symboliquement dans chaque Eucharistie : il y a de l'Ancien Testament avant du Nouveau Testament, et en plus une homélie pour concrétiser les choses dans l'aujourd'hui de nos expériences. Donc - les Pères de l'Eglise le disaient eux-mêmes - il y a les semences du Verbe - elle est belle cette expression - des gens en qui ça commence à germer. La présence du Christ se construit. C'est un peu comme le mystère de l'Annonciation : Jésus n'est pas arrivé sous un statut de personne adulte dans l'humanité. Il est passé par les commencements, par l'histoire des commencements, au souffle de l'Esprit qui fait grandir cette présence, mais aussi avec les politiques de refus qui l'expédient, qui l'éliminent. Et le sacrement à ce moment là perd de sa consistance profonde.

Nous sommes donc en présence d'un acte de foi. C'est un acte de foi dans la présence sacramentelle du Seigneur dans l'humanité ; dans toute humanité, parce qu'il aime tout le monde. Mais avec des conditions de reconnaissance et de lecture, de discernement (« on leur apprendra à chercher le Christ »), qui nous font démarquer en quelque sorte cette présence de ce qui est son contraire, le péché, et qui nous font reconnaître en même temps la progressivité du chemin. Une histoire qui n'est jamais finie car celui que l'on rencontre est dépositaire pour nous d'un amour infini. Nous n'avons donc jamais fini d'entrer dans cette relation sacramentelle avec autrui.

Cette reconnaissance sacramentelle est rarement facile à vivre, à chaud, dans l'immédiat d'une relation, mais ne sommes nous pas tous appelés à une méditation - c'est le mot - à un retour sur nous-mêmes, et sur ce que nous avons vécu, pour pouvoir dire : « Seigneur, là, tu m'as fait signe ; là, quelque chose est venu de toi » ? Ce peut être un texte d'évêque, une position du Pape François, peut-être un geste de pauvre, de malade ou d'handicapé ; c'est pluriel. Et en même temps le prévisionnel peut aussi fonctionner sur la même base : « Seigneur, je vais te rencontrer, tu veux passer par moi pour m'adresser à l'autre ».

Je suggère là un point de spiritualité : et si nous étions appelés, au nom de cette sacramentalité de l'autre et de moi - c'est valable pour tout le monde - à quitter le « je » pour dire le « nous » ? Je dois faire ceci, je dois faire cela, et je vais le faire ; mais si à un moment donné, nous disions « nous » : « Seigneur, toi et moi, nous avons quelque chose à dire ». Comment s'y prendre ? Comment nous y prendre ? Faire de cette sorte de relation intérieure le pain quotidien de notre vie chrétienne.

Et si l'eucharistie, qui est la source et le sommet de toute vie chrétienne, résumait finalement tout ce qu'on essaie de chercher dans ce domaine ? Qu'est-ce qui se passe ?

- D'abord, des personnes théoriquement libres : elles ont quitté leur maison pour aller à l'église. Et cette marche, ce déplacement décisif où volontairement on se bouge, fait partie de la liturgie. Procession d'entrée, procession d'offertoire, procession de communion : on reste sur place, mais, en fait, le mouvement intérieur est signifié dans la liturgie. Des hommes libres et profondément chrétiens. Le chemin est là. Il faut d'abord passer par tout un catéchuménat. Il y avait des étapes des catéchumènes qui leur faisaient quitter la célébration après l'homélie, car on continue de laisser grandir en nous le Christ. Et cela ne va pas s'arrêter.
- Ensuite, les formes sous lesquelles le Christ se manifeste dans l'Eucharistie.
 - La première, le peuple, l'assemblée, présence réelle. Une encyclique remarquable, qui date de 1963 - juste après le Concile - décline les formes réelles du Christ (il y en a six ou sept) en finissant par la présence eucharistique, cette présence que l'on nomme réelle non pas à titre exclusif, comme si les autres modes de présence n'étaient pas réels, mais à titre exceptionnel, car vraiment c'est une forme tout à faite originale parmi d'autres. Donc, dans l'Eucharistie, le sacrement de l'autre est là. Le sacrement des autres, parce que, quand on parle d'humanité, il faut toujours prendre le singulier et le pluriel.
 - Puis nous recevons la Parole de Dieu. Le lecteur prête son intelligence, sa capacité de lire, son corps, ses lèvres, sa bouche à Dieu qui s'exprime pour nous adresser la Parole. Il nous l'adresse de façon progressive : vous êtes en chemin, le Christ est chemin. On commence par l'Ancien Testament ; on continue par les Lettres d'apôtres, car au point de vue de datation, les Lettres d'apôtres sont antérieures aux textes d'Evangile. On poursuit avec l'Evangile même. Puis on donne l'homélie. Le prêtre qui prêche n'a pas à exposer son point de vue mais à dire celui de la foi ecclésiale sûre. C'est ouvert comme point de vue, ce n'est pas fermé, comme sur des rails.
 - Puis la présence sacramentelle de la consécration, autre mode de présence exceptionnelle, mais pas moins réelle que les autres qui ont précédé.
 - Et puis, la communion, comme si tous les modes de présence convergeaient, s'unifiaient pour manifester qu'il n'y a qu'un Christ sous des formes diverses. Et celui qui quitte l'Eglise, il est sacrement, il est « porte-Christ ». Cela devrait nous inviter à ranger au placard un certain nombre de pratiques, comme cette habitude qu'ont les gens d'attendre que le Saint-Sacrement soit remis dans le tabernacle pour s'asseoir. Ils l'ont en eux. Ça veut dire quoi ? Ou alors de s'aplatir devant le Saint-Sacrement exposé après la messe : on le reçoit et on le remet en face, ça veut dire quoi ? Je ne dis pas cela contre le culte du Saint-Sacrement, pas du tout, mais c'est une invitation à se rappeler que le pain en question, c'est du pain rompu. Peut-être que si on cassait l'hostie dans l'ostensoir, ce serait plus juste pour manifester que c'est du pain rompu auquel nous avons communié, que nous portons en nous et qui nous fait missionnaires. Avec cet aller-retour, comme le courant alternatif que nous avons évoqué plus haut. Et celui qui dit « j'aime Dieu » qu'il ne voit pas, et qui n'aime pas son frère, c'est un menteur. Restons donc dans la vérité.